

# **L'Art e(s)t la Vie**

*PHI*



## Sommaire

<b>Avant-Propos</b>	<b>I</b>
Noblesse	3
Intelligence	34
Solitude	63
Souffrance	76
Action	90
Ironie	113
Amour	125
Doute	134
Mot	152
Bien	174
Hommes	184
<b>Index des Auteurs</b>	<b>201</b>



## Avant-Propos

L'inexistant a une place d'honneur, chez tout homme sensible ; si, en plus, cet homme est poète, il ne s'arrêtera pas longtemps auprès de l'existant. C'est pourquoi proclamer la mort de Dieu est une métaphore mélancolique mais vivifiante, tandis que constater la mort de l'art est un fait purement statistique et déprimant. Donc, je suivrai l'adage ordinaire - *de mortuis nihil nisi bonum*, en dévisageant le grand défunt, porté en terre par une vie dévitalisée. *Le réel est nul* (Valéry), *l'art contemporain est nul* (J.Baudrillard) – pourquoi ne pas en faire le point zéro de l'écriture ?

Donc, s'adresser à l'art, aujourd'hui, est aussi honorable que s'adresser à Dieu, puisque l'existant n'est plus composé que de nos collègues ou de nos contemporains, avec leurs faits et leurs idées, tandis qu'à l'inexistant on ne peut s'adresser qu'en rêves et en musique.

La dégénérescence de l'art découle directement de la dégénérescence de la vie. Le contenu, le sens et l'intensité de la vie furent toujours décomposés selon les axes du Bien, du Beau et du Vrai. Le Bien fut compromis par d'horribles actions, dictées par ou résultant des visions idylliques ; le Beau devint si accessible à l'artisan, que l'artiste se sentit obligé de se vouer à la virtuosité des exercices techniques ; il ne resta que le Vrai, composé de règles et de calculs. Le cœur et l'âme perdirent leur raison d'être ; la raison se suffit désormais à elle-même.

Est bon et beau ce qui se vend, tel est le credo de l'indigne héritier d'un art, qui, jadis, s'inspirait de la gratuité du sens du Bien, qui faisait rougir, et du sens du Beau, qui faisait venir des larmes. Le vrai art est l'art des commencements individuels ; ce qu'on *pratique* aujourd'hui, en son nom, est dans la routine, l'inertie, l'imitation collectives.

La peinture et la musique furent les premières à succomber à la technicité robotique. La poésie les rejoignit. Elles ne s'adressent plus qu'à la

machine. Machine que devint l'homme libre ; en quittant l'étable de mouton, il ne trouva rien de meilleur que la salle-machines, pour héberger ses codes.

Jadis, l'artiste d'exception avait une chance dans le caprice du Prince ou dans le bon goût du mécène. Aujourd'hui, tout éditeur est un investisseur, qui avait déjà fait ses classes dans le commerce des assurances, des logiciels ou des carburateurs.

Rien de personnel à exprimer, telle est l'origine des élucubrations interchangeables de celui qui porte désormais le statut d'artiste.

Mais la minable source n'est pas la seule raison de cette dégénérescence ; la seconde vient du caractère, nécessairement dialogique de tout art : à qui s'adresse-t-on ? Jadis, cette oreille fut intuitivement ressentie comme éternelle, dont serait muni un Juge infallible, installé quelque part du côté du Parnasse. L'artiste gardait un frisson d'élève et n'écoutait que la voix, tantôt lumineuse tantôt ténébreuse, d'un appel, répercuté dans son âme et vénéré par son talent. Aujourd'hui, les techniciens du dessin, de la partition ou de la rime ne s'adressent qu'à leurs contemporains, citoyens, contribuables, consommateurs.

Je préfère me tourner vers ce personnage inexistant, qui est le seul à justifier mes abattements et mes enthousiasmes, mes marches et mes danses, mes récits et mes poèmes, mes *Non* mesquins et mes *Oui* grandioses.

Une fois éliminé de mes horizons, que devient le contingent, le passager, ce qui n'est dicté que par les lieux et les dates ? - une foi panthéiste, nihiliste, une pensée pure, gardant toute sa valeur dans toutes les coordonnées spatio-temporelles. Pour rejoindre le royaume du *même* ou pour y *retourner*.

La vie n'apporta rien à mon écriture ; je ne puise que dans mes états d'âme, et ceux-ci communiquent non pas avec mes faits, mais avec mes

rêves. Vivre pour écrire ou écrire pour vivre sont deux sottes attitudes de graphomane ou de tâcheron. L'homme parfait vit et crée dans trois mondes (le vrai, le beau, le bon), dominés par l'esprit, l'âme ou le cœur.

Plus un art se libère de la vie sous nos pieds, plus de chances il a de se rapprocher de la vie, rêvée par nos ailes. Au bout de ce rapprochement – la fusion, où les deux se mettent à tendre vers les mêmes limites inaccessibles. Ils deviennent – des Ouverts ; ils se réduisent à l'élan et à l'intensité, au détriment de la possession, de l'atteinte, de l'assimilation.

Sans le talent, ma volonté pathétique à insuffler davantage de vie dans mon art résultera en absence et de vie et d'art ; avec le talent, la sobre pratique de l'art pour l'art produit de la vie sur la vie.

*PHI,*  
*Provence,*  
*novembre 2016*





## Noblesse

Tout genre littéraire détermine le type de passerelle avec la réalité : les uns bâtissent des ponts, d'autres creusent des mines. La maxime communique avec le monde par le regard, abstrait, hautain, à l'aplomb de la vie. *Le fragment doit être complètement hors du monde environnant et être concentré en soi comme un hérisson* - F.Schlegel - *Das Fragment muß von der umgebenden Welt ganz abgesondert und in sich selbst vollendet wie ein Igel.*

La seule *nourriture terrestre* est la vie, tout écrit ne vaut qu'en tant qu'un *excitant* (Valéry jugeant Pascal ou Nietzsche). Mais c'est, curieusement, Nietzsche qui considérait comme *excitants* *pernicieux, barbarica*, ce qu'est la vraie vie : *erotica, socialistica, pathologica*.

Les valeurs sont dans la vie, et l'art est en leur «réécriture» (et non pas en *réévaluation*) en vecteurs, dans le *Umwerthen aller Werthe*, où le mot-clé central est *aller* – de *toutes* les valeurs sur un axe : du bien au mal, de la négation à l'acquiescement, de la puissance à la faiblesse.

Les uns exposent leur vie, les autres leur savoir, d'autres encore leur sexe. Mais le meilleur art, c'est se cacher élégamment, se perdre, s'éluder, faire entendre son mutisme. Se faire regard, parler aux aveugles, qui verraient en te lisant.

Je me méfie de ceux qui proposent des murailles du savoir, des portes du paradis (ou de l'enfer), des fenêtres sur la vie et, plus que de tous les autres, de ceux qui vous tendent des clefs d'un système. Mais je me fie à ceux qui livrent, clefs en main, des châteaux en Espagne ou des Tours

d'ivoire.

Le poète, c'est le désir toujours renaissant, remettant les pendules à l'heure zéro, communiquant, Dieu sait comment, avec l'éternité, cet oubli du temps, cette durée, qui ne se réduit jamais aux heures, cet éternel retour aux commencements. Les fardeaux de la vie ne rendent ce désir que plus léger ; c'est porté aux nues qu'il gagne en poids et en besoin d'ailes.

Être poèteux, c'est ne voir que le beau. Être poétique, c'est voir de la poésie partout. Être poèteux, c'est t'élever jusqu'à la beauté, qui te frappe. Être poétique, c'est tout élever jusqu'à ta hauteur. Avoir de la hauteur, être à la hauteur. Être poèteux, c'est mourir faute d'images ou de couleurs viables. Être poétique, c'est insuffler la vie dans des tableaux effacés. Être poèteux, c'est refuser aux constats l'accès au désir. Être poétique, c'est réveiller le désir dans des constats. Être poèteux, c'est demander au moment unique : *Suspends ton vol*. Être poétique, c'est trouver dans chaque instant quelque chose, qui mérite d'être suspendu. Survol anaphorique sans envol métaphorique.

Ce qui compte, en art, c'est ce qui ébranle la beauté ou le rêve. L'art pour la vie et la vie pour l'art - le but et les moyens. Mais par-dessus tout - la noblesse des contraintes : quand on maîtrise le *qui* et le *quoi*, on s'entend avec n'importe quels *pourquoi* et *comment*. Et Nietzsche - *Tout comment est bon pour celui qui a, dans la vie, un bon pourquoi - Wer ein Wofür im Leben hat, der kann fast jedes Wie ertragen* - ne fait que la moitié du bon chemin.

Un genre des plus dérisoires, la confession. On sait, que l'inavouable est autant source d'ennui que l'avoué. L'écriture devrait se vouer à la hauteur plutôt qu'à l'étalage ; mais en hauteur, ce n'est pas *sa* vie, qu'on aura peinte, mais une vie inventée ; dans l'étendue, on n'exhibe que de la

platitude, aux lumières et idées interchangeableables. Le genre enviable est celui de poème des mots, renvoyant élégamment au modèle gracieux des fantômes.

L'écriture est une savante reconstitution d'une tour d'ivoire, à partir des ruines ; une envolée des mots pour freiner la chute des sons ; un poids salutaire pour l'équilibriste indécis de la corde raide ; l'assentiment du regard en dépit du ressentiment des larmes : *Voué au regard, adoué pour la Tour, ce monde me plaît* - Goethe - *Zum Schauen bestellt, dem Thurme geschworen, gefällt mir die Welt.*

Tout artiste veut parler de ses rêves ; mais c'est seulement chez les meilleurs qu'on voit, que leurs rêves sont dissociés d'avec leurs veilles. Chez les sots on revit la veille.

Si la valeur de ton œuvre est sans *comment*, sans présence explicite de ton pinceau, on peut être sûr qu'elle fut conçue au nom de la hauteur ; Maître Eckhart se trompe et de type de justification et de dimension : *C'est à partir du fond le plus intime que tu dois opérer toutes tes œuvres, sans «pourquoi»* - *Aus diesem innersten Grunde sollst du alle deine Werke ohne Worumwillen wirken* - le profond dicte des contraintes, des matières premières, le haut désigne la mélodie, l'édifice, un but musical et vital.

L'un des axes, dans lesquels Nietzsche pratique ses retours éternels du même, est *art - vie*, où l'on finit par comprendre que vivre, c'est vivre en artiste, ce qui munit les deux extrémités d'une même intensité.

Le commencement - ma blanche main, la fin - ma noire mort ; la création et l'angoisse ; la forme de mes traits et ma toile de fond. Le talent est une bonne palette, indépendante du pinceau et de la toile ; le génie est le sens du tableau, dans lequel le pinceau reste invisible, la toile est bien tendue et qu'on n'y voie, n'y lise, n'y entende que la musique, c'est à dire les

contours et couleurs de mon âme.

L'axe originel, qui, chez Nietzsche, se projette sur tous les autres, est celui de *vie - art*, une égale intensité répartie sur toute son étendue. Donc, ce qu'on appelle communément *vital* peut être qualifié, au même titre, - d'*artistique*. C'est surtout palpable aujourd'hui, où la vie est sans art et l'art - sans vie.

Le style que j'apprécie le plus est le style inaugural, le style de l'aube ou des commencements, de l'accès, par essor ou par chute, vers le point zéro de tout ce qui est vital, accès donnant sur la hauteur. *Écrire, c'est avoir la passion de l'origine* - Jabès.

La vie profanée, comme l'art profané, c'est la prégnance du calcul silencieux, guidant les actes ou dessinant les images. Mais la vie la vraie a ses intensités et ses miracles, et l'art vrai - sa musique (rythmes, mélodies, harmonies, hauteurs). *Je veux qu'on dise de mon œuvre : cet homme sent intensément* - Van Gogh – Apollon s'inspirant de Narcisse. Si *l'art pour l'art* signifie ne pas atteindre l'intense et le miraculeux, autant le classer parmi les profanations.

Que je colle mon nez à la *vie*, ou bien que je me livre à l'imaginaire le plus débridé, mon écrit portera la même part de mon talent, de mon savoir ou de mes inquiétudes. Pour qu'une vie naisse de mes pages, seul mon talent est nécessaire. *Que ta vie s'accorde avec l'écrit, et ton écrit - avec la vie, sinon tous les échos de ta lyre sonneront faux* – K.Batiouchkov - *Живи как пишешь, и пиши как живёшь : иначе все отголоски лиры твоей будут фальшивы* - la vie n'a pas de musique à elle, elle est pleine de bruits, que la lyre ou l'esprit traduisent en notes. Si je peux vivre ce qui est écrit, c'est que c'est un mauvais écrit ; le bon n'est fait que pour me faire rêver.

La beauté se concentre sur la hauteur, ne fait qu'effleurer la profondeur et est absente de l'ampleur ; c'est pourquoi elle est teintée d'azur, fuit le noir et ignore le gris. L'ardeur, à l'origine de la rencontre au sommet entre la hauteur et la couleur... *Plus ton regard gagne en hauteur, plus ample est l'ardeur, qui s'y alimente* - Dante - *Onde la vision crescer convene, crescer l'ardor che di quella s'accende.*

*De quelle hauteur contemples-tu la vie* - telle aurait dû être la première question à poser à l'artiste. Toute profondeur n'est que minérale ! *Ce qui importe par-dessus tout dans une œuvre d'art, c'est la profondeur vitale, de laquelle elle a pu jaillir* – J.Joyce - *The supreme question about a work of art is out of how deep a life does it spring.* N'est vitale que la soif, que la hauteur de ta fontaine est capable d'entretenir. Les meilleurs créent cette fontaine, près de laquelle ils vivent leur meilleure soif. *La perfection d'une méta-forme, cette alchimie lyrique, qui n'éteint jamais la soif de ses créateurs* – [B.Pasternak](#) - *Совершенство сверхформы, алхимизм лирики, никогда не утоляющий главной жажды его создателей.*

L'art n'est qu'un langage de plus pour interroger l'immensité muette de la vie. L'artiste la fait chanter, là où les autres la font parler. La vie réelle est l'action, et l'art est le rêve. *Si je pouvais embrasser la vraie vie, je n'aurais pas besoin d'art. L'art commence précisément où la vie réelle cesse* – R.Wagner - *Die Kunst würde allen Grund verlieren, wenn ich die Wirklichkeit des Lebens umarmen dürfte. Wo das Leben aufhört, da fängt die Kunst an.* L'art pour l'art, comme la langue pour les linguistes - sensé, mais à l'intérieur d'une mécanique, tandis que l'art, comme la langue, est l'extérieur d'une métaphysique.

Le romantisme nous fait quitter la vie, il invente un chemin, qu'emprunte ensuite le classicisme pour nous faire rentrer dans la réalité – l'éternel retour de la même création. *Le romantisme nous évite des collisions avec la réalité et contribue à la préservation de l'optimisme* – L.Chestov -

*Романтизм оберегает людей от столкновения с действительностью и способствует сохранению прекрасного.*

L'art a sa propre notion de naturel et ses propres rythmes vitaux ; ni la nature ni la vie n'ont donc pas de leçons à lui donner. *La nature initie, l'art guide, la vie couronne* - proverbe latin - *Natura initit, ars dirigit, usus perfecit.*

Ce n'est pas l'œil, mais le cœur, ce n'est pas l'esprit, mais l'âme, qui dicteront si mon art sera serein ou trouble, musical ou insonore, absolu ou borné. *L'art romantique n'aspire plus à reproduire la vie dans son état de sérénité infinie* - Hegel - *Die romantische Kunst hat die Lebendigkeit des Daseins in seiner unendlichen Stille nicht mehr zu ihrem Ziel.* La vie est une excellente contrainte d'un art humain, mais elle est un piètre but, digne d'un art photographique ou robotique. Quant à l'art classique, il est de l'art romantique si bien maîtrisé, qu'une vie nouvelle en surgit, en rien inférieure à la vie réelle.

Depuis un siècle et demi, le problème de la culture n'est pas dans sa fonction, mais dans son organe ; partout, où régnait l'âme individuelle, s'érige, en seul juge, l'esprit collectif. Valéry voit le mal dans le peu d'esprit critique : *La libre coexistence des principes de vie et de connaissance les plus opposés*, tandis qu'il est dans le peu d'âme aristocratique.

Ne porte pas la lumière de poète dans la nuit de la vie. *Aussi longtemps que le poète n'est appelé auprès d'autels, parmi la lie de la planète, c'est même lui le plus mortel* - Pouchkine - *Пока не требует поэта к священной жертве Аполлон, меж детей ничтожных мира быть может всех ничтожней он.* Et ne te sers de tes ailes, dans la bassesse de la vie, que pour cacher tes bosses.

Quand une œuvre d'art se concentre auprès de ses commencements et prend soin de son sépulcre, elle *suscite le bienheureux frisson de l'évanescence voluptueuse* - Heidegger - *ruft das selige Grauen des Hinschmelzens im Genuß hervor*. Mais c'est le parcours ou le bilan d'une vie - *curriculum vitae* ou comptes rendus - que nous exhibent les artisans de la platitude, que devinrent les héritiers des artistes.

Le racisme des formes poétiques se concilie difficilement avec le métissage des fonds. *La poésie est le penchant pour la vie et pour la femme, dans ce qu'elles ont de pur-sang* - B.Pasternak - *Поэзия посвящена слушанию жизни и женщины в глубочайшей их первопродности*. Le pur-sang relève du mystère ; le quarteron le brise en problème ; et les sans-pedigree se banalisent en solutions. Dans la vie et dans la femme, entendre la musique primordiale, à travers le bruit et le papotage difforme, - est une tâche du poète.

Il ne suffit pas de savoir, que *la vraie vie est absente* (Rimbaud), il faut la peupler de fantômes métaphoriques. *La vraie vie est dans des métaphores* - Rilke - *Wir leben wahrhaft in Figuren*. La vie évidente, la plate, se déroule en casernes et étables ; la vraie, la haute ou la profonde, - en châteaux hantés et ruines.

De l'importance de la chronologie des rêves et des réalités : les mythes, gorgés d'art et de vie, préparaient le règne de la raison européenne ; la raison américaine marchande engendra des mythes mécaniques – causes et effets.

Si un art n'est pas aristocratique, il n'est qu'utilitaire. On en décorera des palais, mais on n'en embellira pas des chaumières. La caverne est une galerie d'art aristocratique : c'est par l'ombre qu'un objet jette sur l'âme ouverte sur la vie qu'on en reconnaît l'étendue et l'éclat - de l'art vital. Le plein air et le néon ne valorisent que le minéral.

Le cycle vital : l'écoute stoïque de tout courant de la vie (*libido sciendi*), le désir de puissance artistique (*libido dominandi*), l'aristocratique regard, baignant dans la pitié et la honte (*libido sentiendi*). Nietzsche n'accomplit que la moitié du parcours, prenant trop à la lettre les substantifs, se trompant systématiquement d'adjectif et oubliant le verbe !

Rêver, c'est entendre de la musique à travers toute clameur de la vie. Et comme toute vraie création naît du besoin d'échos, on se met à griffonner des pages ou des toiles, car c'est le seul moyen de munir son rêve - du regard, pour répliquer à l'oreille. *On naît poète, on devient tribun* - Quintilien - *Nascuntur poetae, fiunt oratores.*

En se lassant de l'homme, des actes, des systèmes, on finit par leur refuser tout titre de noblesse. Avec désespoir ou ravissement, on en trouve la seule assise durable - la métaphore - littéraire, picturale ou musicale. Et puisque la vie ne vaut pas grand-chose sans noblesse, on finit par admettre, que la vraie vie c'est l'art.

Le sens de mon existence - l'intensité de mon regard, c'est à dire de mon rapport avec la vie, et qui s'atteint surtout grâce aux contraintes que je m'impose : mettre le désir au-dessus de la force (la volonté de puissance), ne pas m'attarder sur les choses, qui changent, entretenir l'excellence du regard (l'éternel retour du même), me mettre au-delà des valeurs, pour être moi-même leur vecteur (la réévaluation de toutes les valeurs) - trois synonymes du plan *nietzschéen*. Vie, volonté de puissance, art - comme trois hypostases d'une même substance tragique !

Dieu fit qu'une cohabitation pacifique entre l'action et le rêve fût continue, comme entre le jour et la nuit. Il ne faut ni éteindre l'astre ni s'exposer à lui en permanence. *La vie est un rêve, c'est le réveil qui nous tue* - V.Woolf - *Life is a dream. 'Tis waking that kills us.* Vos rêves nocturnes sont si bien



connectés au calcul diurne, qu'aucun éclair des aubes ne menace plus vos vies rechargeables. *Vivre, c'est bien, rêver, c'est mieux, le mieux de tout, c'est de réveiller* – A.Machado - *Si es bueno vivir, todavía es mejor soñar y, lo mejor de todo, despertar*. Et l'écriture serait un *rêve guidé (sueño dirigido)*. *Les lois secrètes gouvernent le rêve* – J.Borgès - *las secretas leyes rigen el sueño*.

Dans une perspective horizontale, plus je me rapproche d'une chose, plus je m'éloigne d'une autre ; dans une perspective verticale, plus je m'élève, plus lointaines deviennent *toutes* les choses, qui finissent par devenir les *mêmes*, pour mon regard nouveau-né, - tout retour éternel du même est là – tout est question des ailes et de l'intensité du regard. L'indifférence aux choses, l'ironie aux idées et au-delà - la caresse de l'art et la musique de la vie.

L'ignoble suit de plus en plus des impératifs irréfutables, tandis que *rien de noble ne se fait sans hasard* - Montaigne. Je n'imprime de la noblesse à mes pas qu'en laissant le hasard divin m'inspirer le pas premier et en offrant au hasard d'une lecture la portée du dernier pas, qui dépasse ma vie, mon livre, ma foi. *L'art et le hasard s'exercent dans le même domaine : l'art aime le hasard, comme le hasard aime l'art* – Aristote.

Ce qu'enracinent les yeux ouverts, les yeux fermés le munissent d'ailes. *Tu es de l'étoffe, dont on tisse le rêve, ta vie s'enveloppe du voile du sommeil* - Shakespeare - *We are such stuff as dreams are made of, and our little life is rounded with a sleep*. Où est-on plus près de la vie la vraie ? - dans la veille de la raison sédentaire ou dans le rêve vagabond ? Et l'écriture, n'est-elle pas les sens détournés de la vie pour la rencontrer ailleurs ?

Aucun chameau n'emporterait ce que j'engrave dans les ruines de ma tour d'ivoire. *Une bonne réserve de résignations est une nourriture vitale*

*pour la traversée de la vie - Schopenhauer - Ein guter Vorrat an Resignation ist überaus wichtig als Wegzehrung für die Lebensreise.* Le complice de la résignation s'appelle l'art.

*Nulle chose ne mérite ton élan, ni de tes soupirs n'est digne la terre – G.Leopardi - Non val cosa nessuna, i moti tuoi, nè di sospiri è degna la terra.* Et tu confies tes soupirs à l'immobile hauteur, hauteur qui est ce séjour, d'où rien ne tombe à terre – on y reconnaît le plus germanique des poètes italiens. Une fois constatée l'indignité terrestre, les refuges possibles sont : la vie (le corps), l'art (l'âme), la beauté (l'esprit). Les Italiens et les Russes en appellent à la vie (les premiers acceptant tout, du vulgaire au sublime, et les seconds refusant tout, sauf de vagues projections dans l'avenir), les Allemands veulent ne respirer que la pureté des hauteurs poétiques, et les Français emménagent dans des châteaux raffinés ou dans d'élégants salons littéraires. Seuls les Français appliquèrent l'équation *nietzschéenne* : la vie et l'art, c'est la même chose !

La poésie est l'art d'entretenir la sensation du lointain, même dans la vie la plus proche. Mais cette sensation est, tout entière, dans l'élan initial. Le poète est un Ouvert, fasciné par ses limites intouchables. *Je suis resté poète jusqu'aux limites les plus lointaines - Nietzsche - Ich bin Dichter bis zu jeder Grenze geblieben.*

Je ne vois aucune échelle, sur laquelle un artiste pourrait rivaliser avec le Créateur du monde. D'ailleurs, tout grand artiste commence par inventer ses propres mesures, indépendantes du monde. Il est musicien, face à l'Auteur de l'harmonie. Il n'est ni transcripteur ni amplificateur, mais créateur des échelles, c'est à dire - du regard.

Dieu créa les axes (*Dieu est jour/nuit, satiété/faim - Héraclite* ; les *oppositions* héraclitéennes semblent être l'approche du divin la plus

sensée de tous les temps), la liberté de l'homme y lit - plus qu'elle ne choisit ! - des valeurs (l'ombre, à laquelle on tient, et la soif, qu'on entretient, désignent les plus libres). La terne dialectique **hégélienne** profana ce beau culte des axes, que reprit **Nietzsche**, avec *vie-art, bien-mal, nihilisme-acquiescement, chute-élan, puissance-résignation*.

Tout l'art est dans le parcours (imaginaire) du grain à l'arbre. J'ai beau n'évoquer que des rameaux, des fleurs ou des ombres, on doit pouvoir remonter au grain et deviner l'arbre. L'art classique, c'est se concentrer aux extrémités ; l'art romantique, c'est se réfugier dans les ramages. La sensation d'éternité, le sentiment qu'il me reste peu de temps à vivre.

Faire de l'art profond et de la vie haute - des alliés et même les unifier ; l'arbre ainsi construit s'appellerait - la création. Quand on n'en est pas capable, on voit dans l'art un mercenaire du rêve, ou, pire, on dit, que la vie, c'est *l'extinction du rêve par la réalité* – N.Gogol - *разрушение мечты действительностью*.

Sur l'arbre de la poésie, l'apport littéraire de Rousseau est plutôt d'ordre lacrymal que végétal, mais cette branche fut à hauteur d'homme, et le choix de la hauteur y est peut-être plus vital. La plus grande dispute, de tous les temps, fut la hauteur, à laquelle doit se hisser l'homme, pour échapper à la largeur des coterie des hommes.

A.Gide vola à Léonard cette sombre chronologie : *L'art naît de contrainte, vit de lutte et meurt de liberté*. Cet arbre s'unifie avec le mien : l'art naît de liberté, vit de contraintes et meurt de lutte. Dans l'arbre unifié, la mort s'identifie avec contrainte, la naissance - avec lutte, la vie - avec liberté.

L'écriture doit être un rêve, mais la vie, qui y perce, ne doit pas l'être, car le rêve à l'intérieur d'un rêve, par une espèce de double négation, serait atrocement réel.

L'artiste vit de la proximité troublante avec ce qui est mystérieux, que ce soit une beauté, une vérité ou une bonté, sans en chercher une familiarité. Mais la distance, c'est une déviation, un écart, une fuite. *L'art est un mensonge, qui nous permet d'approcher la vérité* – P.Picasso - *de garder le lointain* serait encore plus noble. Les maîtres de la vie y vont tout droit à une possession mécanique.

Kant prend les trois facettes de notre activité spirituelle - abstraire, vivre, juger – et les associe, respectivement, avec le vrai, le bon, le beau. Il serait plus noble de juger le vrai (pour lui trouver sa demeure – le langage), d'abstraire le bon (puisque intraduisible en actes) et de vivre le beau (car la plus noble vie, c'est l'art).

La noblesse du regard sur le monde consiste en capacité de discerner les mystères de la vie, de voir avant tout la beauté de la matière divine et la bonté de la manière humaine. Les vérités, surtout les vérités non-scientifiques, n'y apportent pas grand-chose. Les goujats, hors la science, mais le front plissé, s'imaginent détenteurs de titres de noblesse ruminante : *L'attachement à la pensée, dans son opposition à la vie, est le propre d'hommes d'exception, disons d'une aristocratie* - J.Benda. Le Verbe, qui ne se fait pas chair, est condamné à n'être que minéralogique ou grammatical.

L'intensité artistique est plus compatible avec une faiblesse noble qu'avec une basse puissance ; elle vérifierait peut-être cette belle contrainte : *minimum d'énergie, maximum d'excitation* – Valéry.

Jadis, l'éclat des découvertes ou des batailles fut le seul rival de la musique de l'art ; l'artiste fut presque seul à constituer une élite verticale ; l'écoute publique lui fut réservée. Aujourd'hui, le marchand, le sportif, l'avocat, l'amuseur ont l'accès immédiat à l'écoute ; l'artiste oublia sa

vocation verticale, il se dilua dans l'horizontalité commune. Donc, il ne faut pas accabler l'écoute, il faut plaindre l'émission. Ce n'est pas l'époque qu'il faut blâmer, mais l'artiste.

Les véritables pinceaux de l'artiste Nietzsche ne sont point les *transformations*, *amplifications* ou *rénovations*, dont il parle abondamment, mais bien les *filtrages*, dont il ne parle jamais, mais qui, les seuls, assurent l'omniprésence de la noblesse, tout en restant invisibles eux-mêmes, dans tous les tableaux qu'il peint.

Respectivement, le but, les moyens et les contraintes de l'art : mettre en mouvement les meilleures cordes de notre âme, faire ressentir la beauté poétique du monde, imposer au langage la noblesse musicale. La musique est aux commencements, elle est la contrainte, filtrant tout bruit, écartant ce qui est sans poésie, entretenant la tension de nos cordes.

Dans le choix de ses matériaux, l'écrivain ne peut, malheureusement, pas se contenter de ses rêves et se passer de faits, et donc snober le temps. S'occuper du futur, de toute évidence, relève de notre facette robotique ; il restent le passé étendu, le vertical, et le passé immédiat, l'horizontal, (le présent n'existant que dans notre sensibilité immémoriale), la culture ou la nature, la personnalité ou le mouton. S'écarter du second est l'une des contraintes qu'on doit s'imposer.

Choisir pour adversaire, en fronçant les sourcils, Salomon – telle est l'attitude des minables rebelles ; se résigner au rôle de Jacob et affronter l'ange – telle est la pose de poète, qui ne s'effarouche pas à la vue des sabots ou des ailes et accepte d'être plutôt boiteux d'extrémités qu'aveugle de cœur.

Quelle chance eut la France avec Voltaire et Chateaubriand en tant que juges complémentaires en esthétique ! Tout bon écrivain français devrait

les avoir en vue, en permanence : l'ironie du premier l'empêcherait de ne se vouer qu'à l'exalté, et la noblesse du second lui désapprendrait à ne fréquenter que le genre persifleur.

Le style, qui se forme sous ta plume, dépend fortement de l'oreille, à laquelle tu veux t'adresser ; c'est pourquoi te tourner vers tes contemporains ou même vers tes complices te condamne à la médiocrité stylistique. Seule une création devant ton auditeur inexistant, te paraissant divin, promet et le style et la hauteur et la noblesse. *Le style doit se plier à ta propre mesure, projetée sur un auditeur clairement identifié, dans lequel tu veux te fondre* - Nietzsche - *Der Stil soll jedes Mal dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz bestimmte Person, der du dich mittheilen willst.*

Dissimuler les ressorts, ne laisser apparaître que l'élan - la fin de toute activité noble : la foi câble le *pourquoi*, l'intelligence - le *comment*, l'art - le *où* et le *quand*. L'intelligence et l'art substituent leurs ad-Verbes dans le Verbe titubant : *Pourquoi* m'as-Tu abandonné !

L'intensité artistique est plus compatible avec une faiblesse noble qu'avec une basse puissance ; elle vérifierait peut-être cette belle contrainte : *minimum d'énergie, maximum d'excitation* - Valéry.

*Le sentiment est au maximum à sa naissance et, chez les poètes, il ne va pas plus loin* - M.Tsvétaeva - *Чувство всегда начинается с максимума, а у поэтов на этом максимуме и остаётся.* Nietzsche veut remplir toute forme avec une même intensité, ce qui en constitue l'éternel retour ; M.Tsvétaeva va en sens inverse : étant donnée l'intensité, lui trouver une forme, ce qui en constitue la création : *À toute intensité, venue d'ailleurs, imaginer ce qui la forcerait, de nouveau, à se remplir* - W.Benjamin - *Jeder Intensität als Extensivem ihre neue gedrängte Fülle zu erfinden.* C'est dans le sentiment que Valéry place et le départ et le retour : *Je cherche le*

*calcul du sentir - penser - agir, qui définit l'Éternel Présent.* L'homme fade attend tout de l'accroissement, du passage du simple en expression au complexe en sentiment. Du complexe en expression au simple en sentiment est peut-être le seul cheminement, qui préserve la hauteur. Le vrai sentiment sait, qu'il est condamné, et n'attend rien de l'expérience. *Tu seras simple si, sans t'impliquer dans le monde, tu l'expliques - St Augustin - Eris simplex, si te non mundo implicaveris, sed ex mundo explicaveris.*

Ce n'est pas le trop de mécanique dans les moyens – la photographie, le cinéma, l'électronique – qui explique le dépérissement de l'art, mais le pas assez d'organique dans les commencements – l'élan, l'émotion, la noblesse.

La hauteur du regard d'un écrivain, c'est le désir de contenir la résonance entre les murailles, dans les limites du goût. Au-dessus - la sensibilité, en-dessous - la compréhension. Et le goût est la complicité harmonieuse entre les deux.

Le talent s'attache au bon, mais le génie vise le meilleur, qui reste pourtant invisible et inaccessible ; c'est cette cible que je dois rendre présente, tout en ne montrant que la puissance de mes cordes. *Je rate la mesure que je vise ; seul un Dieu se doute de mon désir de mesurer le meilleur - Hölderlin - Nie treff ich, wie ich wünsche, das Maß. Ein Gott weiß was ich wünsche, das Beste.* C'est la volonté finale qui prend le dessus sur le désir des commencements : *Choisir non seulement le bon, mais le meilleur, est une loi de notre volonté - J.G.Hamann - Die Wahl nicht nur des Guten, sondern des Besten, ist ein Gesetz unseres Willens -* heureusement, on s'aperçoit, ensuite, que le meilleur est toujours, en soi, - un commencement.

L'harmonie serait une bonne entente entre les rythmes apolliniens et les

mélodies dionysiaques, entre mon cerveau et mon âme. L'harmonie – une mélodie de Dionysos, rendue par le rythme d'Apollon.

*Moi, qui aspire aux astres, comment ferais-je des soucis de ce siècle matière de mes chants ?* - G.Leopardi - *Ond'io, degli astri desioso, al canto del secolo i bisogni omai non penso materia far*. Pour que ce siècle ne soit ni matière ni moteur ni maître, il suffit de ne nommer que les choses sans date et ne dater que les événements sans nom.

Presque toujours et partout on peut constater que *avant, c'était pire*. Mais la fonction principale du passé n'est pas de ridiculiser ou de cultiver des nostalgies, mais de servir de matière première aux mythes. Un mythe, muni d'assez d'élégance ou de grandeur, engendre du sacré. Conserver au présent des raisons de s'enthousiasmer, tel est le vrai esprit conservateur. Son contraire s'appelle inertie, le culte de la version courante – en économie, en politique, dans l'art.

Très tôt je comprends, que ma voix ne peut pas avoir de fond (les sources et les fins t'étant inaccessibles). Plus tard, j'apprends, hélas, que même la fusion avec la forme est une illusion de plus, qui dure le temps d'un emballement (*le dur désir de durer* de l'artiste – P.Éluard). Il ne me restera que la perspective, la voix qui s'éteint en échos mourants (*flatus vocis*), en regards évanescents.

Mon vrai cœur est peut-être mon imagination, comme mon esprit est mon goût, et mon âme - mes larmes. Mais seul le poète a le droit de prendre les seconds pour les premiers. Ou les fusionner comme le Dieu de [St Augustin](#), qui aurait vu la flamme divine dans l'homme sous forme de cette magnifique triade : *l'intelligence, le goût, le désir*.

Il faut rester à égale distance rationnelle entre la palpitation et le mot (la note, la couleur, le marbre). L'attrait du mot égalisant l'élan du cœur, dans



un bel équilibre. Mais il existent des distances irrationnelles, évaluées par l'âme : *Le poète est plus près de la mort que de la philosophie, plus près de la douleur que de l'intelligence, plus près du sang que de l'encre* – F.Lorca - *Un poeta - más cerca de la muerte que de la filosofía ; más cerca del dolor que de la inteligencia ; más cerca de la sangre que de la tinta.* Mais tu connais mieux que moi la mécanique des leviers : le cœur pesant plus que la métaphore, le point d'appui ne doit pas être au milieu.

Personne, ni le scientifique, ni le philosophe, ni le théologien, n'est plus près de Dieu que le poète. Ce que [St Augustin](#), Spinoza, [Kant](#), les prix Nobel ou Fields développent autour de l'essence divine est d'un ridicule accompli et lamentable, tandis que l'intelligence divine est enveloppée par tout bel élan poétique, gratuit, incompréhensible et noble.

Je me reconnais dans le baroque de ces voix qui précèdent l'esprit et ne voient dans le savoir ni appui ni but, mais, au plus, un dictionnaire. La voix classique naît de l'hypothèse d'une langue et d'une voix divines dont on est appelé à rendre les desseins en effaçant ses propres traces. Donc, la recherche de mots irremplaçables, la narration de ce qui existe, la droiture et la paix d'âme. La voix romantique, au contraire, n'est en possession d'aucune partition ni image divines et cherche à évoquer Sa présence dans un chant, ignorant mais vénérant l'origine de la première note. On valide un récit, - au chant, lui, on adhère. Donc, pudeur et frisson. Le romantique devient baroque lorsqu'il comprend qu'une bougie peut se substituer à son étoile. Le classique tombe dans le baroque lorsqu'il comprend, que les coupures sont plus éloquents que les coutures.

Tenir au sacré dans l'art est une question de goût : tout souffle d'ailleurs justifie une part du salé ou de l'amer dans mes effusions ; sans le sacré il ne reste que du sucré, quand ce n'est de l'insipide.

Réveillé par les rayons de l'art, le goujat s'ébroue, et le délicat retient le

souffle, pour préserver l'éclat de la rosée.

Faute de flamme intemporelle, d'intensité et d'air, ils n'exhibent que de minables objets, à leur minable lumière : *L'ardeur qui dure devient lumière* – M.Proust - l'ardeur qui dure est une fadeur. Une bonne flamme n'est qu'étincelle, elle devrait s'allumer dans le mot, s'éteindre dans la note, se refléter dans le marbre. Ne laisser ni la couleur, ni la froideur, ni le goût, ni la réalité des cendres. *Transmettre la flamme et non pas vénérer les cendres* - G.Mahler - *Weitergabe des Feuers und nicht die Anbetung der Asche*.

Le poète suit le souffle, non les desseins de Dieu. Manier la voile sans souci d'horizons.

La montre, l'échelle et le zoom comme seuls outils de lecture moderne. Quand on n'a que l'intensité pour outil d'écriture, on ne compte, chez le lecteur, que sur le regard nu. Le feu, cet autre nom de l'intensité, fut le seul élément, que le bon Dieu biblique cachottier aurait escamoté à l'homme (*Il créa le ciel et la terre, et Son esprit planait au-dessus des eaux* - et le feu, alors ?), avant que Prométhée ne relève le défi divin.

Quand, par une exigence croissante, on presse le discours des bavards, on reste, dans le meilleur des cas, avec quelques misérables gouttes de leurs sueurs de rats de dictionnaires ; l'idéal d'écriture : quelle que soit la pression, donner, par l'expression minimale, l'impression d'une source, qui coule indépendamment de toute soif. L'idéal : l'expression haute et l'impression profonde ; mais ne pas oublier que le haut firmament ne doit pas faire perdre de vue l'horizon, et que l'impression profonde peut être produite même par la platitude.

La démarche la mieux réussie vers la musicalité d'une œuvre, c'est la démarche bien calculée [nietzschéenne](#) : la sélection d'axes intéressants, la

création d'une tension entre les extrémités, entre deux langages respectifs également défendables, le refus de faire son choix sur cet axe et donc la confiance aux langages, le maintien de cette intensité comme ressource, contrainte et but de l'art.

Les contraintes dans l'art, c'est comme le vent et la flamme : la faible s'éteint, et la forte gagne en intensité.

L'intensité d'un écrit naît mieux d'une caresse musicale que d'une violence verbale. Ni le jargon ni la doxa ni le savoir ne peuvent atteindre ce qui se concentre dans une mélodie. *En intelligence, comme en poésie, compte non pas le quoi, mais l'intensité* - H.Hesse - *Es kommt beim Denken, ebenso wie beim Dichten, nicht auf das Was an, sondern auf die Intensität.*

Que devient un vaste talent, sacré ou purifié par un souffle de génie ? - J.Haydn se retrouvant dans la profondeur intense de Beethoven ou dans la hauteur gracieuse de Mozart.

Les livres modernes sont une espèce de tout-à-l'égout ; aucune illusion d'un puits, ni même de l'eau courante. *Le livre n'est qu'un puits profond. Si ta corde est assez longue, tu étancheras ta soif* - P.Heyses - *Buch gleicht einem tiefen Brunnen. Wär' nur dein Schöpfseil lang genug, hättest wohl einen Trunk gewonnen.* Narcisse ne se transforme en bonne Samaritaine, que lorsque, comme le Bouddha, il est coincé dans le puits.

Le talent, c'est à dire mon valoir, et non pas mon ample pouvoir ni le profond savoir ni même mon intense vouloir, qui doit être l'essence, c'est à dire la forme de mon opus. *L'art n'est rien d'autre que de ne faire apparaître que le talent* - A.Griboïedov - *Искусство в том только и состоит, чтоб подделываться под дарование.* En revanche, la technique doit y être cachée : *Dans un art admirable l'art lui-même est caché* - Ovide - *Ars adeo latet arte sua.* C'est l'incapacité de chevaucher Pégase qui

pousse la piétaille à s'engager sur les chemins battus du vrai, du juste ou du complet. Avec l'artiste, ce n'est pas la bouche sereine qui parle, mais l'âme incertaine : *Chez l'artiste, l'art ferme sa bouche d'homme* – B.Pasternak - *в искусстве человеку зажат рот.*

*Le secret d'ennuyer, c'est de vouloir tout dire* – Voltaire. Le pire des holismes littéraires est le bourrage raisonneur, en largeur (complétude, liaisons). Il faut savoir s'arrêter en profondeur - laisser le lecteur s'appesantir sur le dernier pas, qu'on ne fait pas soi-même. *Quand on n'a pas de talent, on dit tout. L'homme de talent choisit et se contient* - Quintilien. Ou bien on cherche à conter, à tout dire par algorithme ; ou bien à chanter, viser tout en rythmes. Démuni de poésie, on en cherche des ersatz : l'action, la vérité, la liberté : *La première des libertés est la liberté de tout dire* – M.Blanchot. Du tout au rien ou du rien au tout - les itinéraires de ceux qui ne visent pas le ciel. Les meilleurs sont dans l'éternel retour sur le soi-même imaginaire, retour fait de commencements d'intensité égale.

*Le plus haut dans l'art, ce n'est pas de nous mettre en rut ou en fureur, mais de faire rêver* – Flaubert. En fait de compte, le conte de fées reste le seul genre valable : planter, dans la hauteur, les châteaux en Espagne ou les ruines.

Pour Nietzsche, au-dessus, ou mieux, au-delà de tous les axes, bien - mal, puissance - maladie, nihilisme - acquiescement, surhomme - dernier homme, seigneur - esclave, ce qui compte, c'est la mesure dite intensité, la pose, véhémence et incohérente, et non pas une position, sobre et argumentée. Pour se permettre d'être impitoyable et éhonté, par combien de hontes et de pitiés avalées a-t-il dû passer ! Et de même, Platon, avec ses diatribes contre la démocratie et les poètes dans la cité. On ne connaît que trop les positions des philosophes ; on n'en connaît pas assez les poses. De Vinci ou Valéry, apportant à l'art davantage d'intensité, en

incluant la science au même axe artistique. [Héraclite](#), chantant l'harmonie d'opposés.

Aucun sot ne peut imiter l'intelligence de [Valéry](#), aucun non-artiste ne peut atteindre l'intensité de [Nietzsche](#), aucun non-styliste ne peut briller comme [Cioran](#). Quand je vois des foules d'épigones, relevant de ces trois catégories d'incapables et reproduisant très précisément les démarches de Spinoza, [Hegel](#) ou E.Husserl, je perds toute envie de descendre dans leurs profondeurs (qui sont plutôt des cloaques) et je reste dans la hauteur de ma belle triade.

On est intellectuel, quand on est capable de se passer de choses pour en décrypter les valeurs. Et ce que les choses nous cachent n'est pas plus digne de notre enthousiasme que leurs surfaces ; et P.Picasso, en privilégiant la soi-disant face cachée : *Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage ? Ce qu'il y a dans un visage ? Ou ce qui se cache derrière un visage ?* - a tort.

Le meilleur goût loge aux oreilles et aux yeux, plutôt qu'à la bouche ; une bonne soif s'entretient plutôt avec de l'amer ou de l'aigre qu'avec du sucré ou du salé. Le sel ou la douceur doivent faire partie du plat lui-même, du bon écrit, plutôt que des assaisonnements, des verbiages.

L'art des contraintes : me rendre sourd à ce qui pourrait me mettre en route ; me faire aveugle devant ce qui voudrait occuper mon horizon ; détourner mon nez de l'insipide. *L'élimination de l'inessentiel, voilà le secret de l'intensité vitale* - Lao Tseu. C'est aussi la clé d'un bon style. Des liaisons, des développements, des justifications relèvent, la plupart du temps, de l'inessentiel. La grandeur n'est pas dans l'intégrité profonde, mais dans le pointillé hautain : *Pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires* - Montesquieu.

Le spectre de l'impulsion initiale, c'est ce qui distingue un homme intéressant. *Tout s'achève avec mon commencement* - T.S.Eliot - *In my beginning is my end* (ne pas croire les Chrétiens, naïfs ou hypocrites : *my end is my beginning*). En grec, *commencer* signifierait *commander* - volonté de puissance (pour Nietzsche, vouloir, c'est obéir au commencement, plutôt que commander la fin) ! *L'unique joie au monde, c'est de commencer* - C.Pavese - *ricominciare è l'unica gioia al mondo*. Ensuite, le poète, qui doit être *Prince*, conserve cette impulsion (*nous ne sommes pas responsables de ce qui naît en nous, mais de ce qui dure* - Valéry), le philosophe la contrecarre par un angle de vue paradoxal, le pragmatique la rattache à la réalité. La pulsion, l'expulsion, la propulsion.

L'homme complet serait celui qui est capable de garder le même enthousiasme ou le même dégoût, en cheminant d'une mystique vers une éthique, en passant par une esthétique. Un philosophe, un artiste, un homme de conscience - ce qui paraît être la définition même du poète !

Est artiste celui qui a les moyens pour munir d'une même noblesse et d'une même intensité les axes entiers, dont celui de l'acquiescement ou du refus, de la vérité fixe ou de la vérité naissante. *Le Comment adoucit le Non, qui devient ainsi plus caressant qu'un Oui* - V.Jankelevitch - on croirait que la caresse serait au commencement non seulement du bon, mais aussi du beau.

*Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité* - Stendhal. Des vérités se notent et se prouvent par de basses machines. Le soupir est une belle cible des plumes hautes. Je tremble pour tes soupirs restés muets ! Je me moque de tes vérités bavardes. *Ce n'est pas nos voix que Dieu écoute, mais nos passions* - St Augustin - *Non vocem, sed affectum audit Deus* - un grand Muet, qui écoute, est toujours préférable à un grand Sourd, qui, soi-disant, parle.

Un style parfait : faire sentir la matière des sentiments, en ne maniant que la géométrie des images. Un mauvais style : ne voir que la géométrie. Pas de style du tout : n'exhiber que de la matière.

Si je ne m'adresse qu'aux oreilles, je finirai par aligner des notes au lieu de faire entendre ma voix, qui ne vaut que par sa hauteur, c'est-à-dire par le pathos ou par la honte, par le comique des graves et le tragique des aigus. Prêcher le savoir comme contenu du message, c'est tenir la connaissance du solfège comme préalable de toute émotion musicale.

En fait d'art, la connaissance la plus utile, c'est *comment naît une larme*.

On ne doit écrire qu'étant submergé. Il vaut mieux l'être par un vague besoin de *forme* que par la certitude d'un *fond* net. La forme est en haut, et le fond – en bas. Toutes les profondeurs furent déjà explorées et réduites aux chiffres ; la musique ne peut naître que de la hauteur, de l'arrachement à la terre et par la montée aux cieux, en suivant un *Gradus ad Parnassum* : *En montant - écrire, et en écrivant - monter* - St Augustin - *Proficiendo scribunt, et scribendo proficiunt*.

Le sentiment, rehaussé par la noblesse et élargi par l'intelligence, fut au centre de la poésie de Rilke, R.Char et B.Pasternak. Cette poésie est morte pour laisser la place à la poésie des dictionnaires, vocabulaires ou onomatopées.

Dans l'écrit de jadis on sentait le frisson des mains, des cervelles et des plumes (*découvrir une chose, c'est la mettre à vif* - G.Braque) ; aujourd'hui, le mode flagrant, qui domine, est *copier-coller*.

Tout art s'occupe du sentiment, et en fonction de l'origine de ce sentiment, il y a trois sortes d'artistes : ceux qui communiquent leur propre sentiment, ceux qui peignent un sentiment anonyme, ceux qui réveillent

notre sentiment à nous – les lyriques, les épiques, les romantiques. Savoir distinguer entre ces trois démarches est signe d'un bon goût.

Le ressort de la poésie et de la musique : le plaisir y naît non pas de l'excès des concepts problématiques, mais de la trajectoire mystérieuse de leurs accès ; la résignation de ne pas aller jusqu'au bout, de s'arrêter en chemin et de vivre le vertige d'un lien, qui fait oublier les objets liés.

La mathématique part d'un but, dont la solution découle de l'harmonie et de l'élégance des définitions nouvelles, de ces contraintes initiatiques ; le commencement de la poésie et de la philosophie se trouve dans des contraintes, c'est à dire dans un sentiment ou dans un goût, pour lesquels un bon regard trouvera toujours des buts harmonieux et élégants. La maxime est un genre, qui cherche un compromis : elle n'est que définitions, mais ne véhicule que le sentiment et le goût.

La danse est une marche ayant la hauteur pour horizon. *Le chant est une parole excitée jusqu'à l'extase extrême* – R.Wagner - *Der Gesang ist die in höchster Leidenschaft erregte Rede*. Dans ces marches et ces paroles, il s'agit de n'en extraire ou de n'y entendre que de la musique.

On peut tout sentir, sans avoir rien peint ; mais celui qui peint tout, sent mal tout. Pour bien sentir, il faut ne peindre que ce qui réveille les sens ! La contrainte de l'œil résulte en but du regard.

Priser ou désirer - deux effets respectifs de nos représentations ou de notre volonté ; l'intelligence et la noblesse forment les valeurs ; les désirs, eux, naissent du tempérament et de la sensibilité ; mais pour produire de la beauté, le talent seul peut suffire ; les valeurs et les passions de l'artiste ne jouent presque aucun rôle, pour la qualité de son œuvre. L'art ne sert qu'à embellir ce qui préexiste déjà en nous.



Comment un écrivain aimerait voir l'évolution de son écriture : au début - simple et mauvaise, après - compliquée et mauvaise, ensuite - compliquée et bonne, enfin - simple et bonne. On commence par se prendre pour porte-parole de son sentiment et finit par comprendre, qu'on n'est qu'interprète de ses rêves. L'écriture est bonne, lorsqu'elle ne s'est pas encore détachée des dernières ombres de la nuit des songes et porte déjà la première lueur du jour des idées ; son mot doit donc être matinal, inaugural.

Le seul art noble est l'art romantique, où l'émotion s'équilibre avec l'ironie dans une peinture d'un état d'âme. À la peinture, les *abstraites* opposent la divination. L'appel des *formalistes* - ne pas nommer l'objet, mais seulement le suggérer, est irrecevable. Quand on évite le *bon* objet, on tombe, fatalement, sur un autre. Et puisque toute relation et tout qualificatif peuvent et doivent se muer en objets à part, chercher des rapports et couleurs au détriment des objets est également sans objet.

Ni l'idée, ni le sentiment, ni l'image ne sont le véritable fond d'une œuvre d'art, mais la soif du beau qu'éprouve le créateur. *La volonté ne découvre que la source de la soif, elle n'est que la soif même* - J.Boehme - *Der Wille findet nichts als nur die Eigenschaft des Hungers, welche er selber ist.*

*Le goût est toujours barbare, quand il mêle les désirs et les émotions à l'appréciation de la beauté* - Kant - *Der Geschmack ist jederzeit noch barbarisch, wo er die Beimischung der Reize und Rührungen zum Wohlgefallen bedarf.* On n'apprécie pas la beauté par un simulacre de la rigueur, on la sacre ou consacre. Ce qui est certain, c'est que toute émotion, sans onction de la beauté, est barbare, c'est-à-dire difforme. L'anti-barbarie est la conscience de la forme.

*Ce style sec, qui traverse le temps comme une momie incorruptible* - Valéry. À vrai dire, un sarcophage nous apprend mieux les grimaces d'un

homme que sa momie. Le livre n'est qu'un excitant inerte ; son pouls n'existe qu'en âme de chacun. L'artiste, pour résonner, est-il condamné à porter le regard d'airain - *der Künstler, der wie Erz blickt* - Nietzsche – qu'aucun objet solide ne frappe ?

Avec qui associe-t-on sa meilleure espérance ? La mienne ne connut, dans le temps, aucune évolution et ne quitta jamais le poète. Sa chronologie, chez les sots insensibles : le politicien, le journaliste, l'homme d'affaires ; chez le sot sensible : le poète, le savant, le philosophe ; chez le sage insensible : le philosophe, le savant, l'homme tout court ; chez le sage sensible : l'homme tout court, le savant, le poète.

Hölderlin et Heidegger ont tort d'opposer le pathos sacré de la quête grecque à la sobriété junonienne du don de représentation - ce sont deux dons incomparables, l'un artistique et l'autre intellectuel, l'un langagier et l'autre conceptuel. Nietzsche trouve une opposition plus juste entre deux types d'art, entre deux genres de pathos : Apollon et Dionysos.

*L'aristocratie : le corps devenu âme ; l'héroïsme : l'âme devenue corps* - M.Tsvétaeva - *Аристократизм : тело, ставшее душой ; героизм : душа, ставшая телом*. L'esprit, outil de ces métamorphoses, plaçant le regard avant les yeux, devient créateur, fusion de l'outil et de la fonction, le logos cédant au pathos.

La musique est le plus noble des arts, puisqu'elle déchaîne l'émotion la plus irrésistible non pas dans la sensation de proximité, de familiarité ou de connivence, mais dans celle d'étrangeté, d'éloignement et d'incompréhension. *Se vouer au lointain par la proximité* - Heidegger - *Indie-Nähe-kommen zum Fernen* - est noble, mais utopique. Et ce n'est qu'au-dessus de l'art, dans l'amour peut-être, qu'on rêve de vivre *ce néant délicieux : la proximité du lointain et le lointain de la proximité* - Goethe - *ein reizendes Nichts : die Nähe der Ferne und die Ferne der Nähe*.

Plus haute est la montagne, plus rabougrie est l'herbe. Plus je rôde près des cimes, plus courte est la vie, plus rares les rencontres, plus vastes les horizons et plus aigu le frisson. *Plus haut signifie plus en toi-même, plus froid et plus délicieux* – E.Swedenborg - *Quo altius eo interius, frigidius et suavius*. Tant que tu croises les autres, ne te crois pas au sommet. Ceux qui y viennent par manque de cordée le polluent.

Le propre de la lumière astrale est de n'éclairer que notre solitude bien réelle. Tout, aujourd'hui, même les livres, est conçu et vécu à la lumière des lampes, ou, pire, des écrans. *Le sentiment, c'est le feu, et l'idée, c'est l'huile* – V.Bélinsky - *Чувство — огонь, мысль — масло* - mais si c'est pour éclairer les choses, au lieu de projeter des ombres de ta solitude, autant sortir l'éteignoir.

La création, c'est la rencontre de la pesanteur et de la grâce, d'où la grâce sorte vainqueur. Triomphe du pneumatique sur le grammaticus. *L'art est le regard sur le monde dans l'état de grâce* - H.Hesse - *Kunst ist Betrachtung der Welt im Zustand der Gnade*. On peut même s'y passer de monde. Le regard est un tableau ou une musique, naissant dans mon âme, et la création en est un écho, tourné vers l'âme elle-même. Et il est sans importance si l'âme a, face à elle, le monde, le néant ou mon propre visage.

La liberté est nue, la création est l'habillage. Même si la création-source est libre, la création-fleuve ne peut pas l'être, à moins que celle-ci réussisse à préserver le rythme de celle-là (l'étymologie du mot rythme !). On n'est libre qu'en rêvant, c'est-à-dire en ne désirant pas la mise en forme. La création est l'affectation, la recherche des empreintes de ce qui n'a pas de corps. L'art ignore la liberté connue, il en invente une autre, inconnue, il la crée ; il n'écoute pas, il émet sa musique au milieu du silence : *L'art est appel à la liberté* – F.Schiller - *Die Kunst ist ein Appell an*

*die Freiheit* - sans être libre lui-même.

Le miroir narcissique, l'écran d'observateur, le métronome de savant, comme figures ou instruments d'art pour saisir ce qui se rythme ou se cadence, paraissent bien inutiles et niais, quand on a la chance de posséder un bon altimètre.

L'écrit ne vaut que par sa musique ; et le descriptif et le discursif ne sont que bruit, si le récitatif ne s'y mêle. *Constituer le monde et l'homme comme la musique a été constituée à partir du bruit* - Valéry. Le même défaut d'oreille depuis Quintilien : *On écrit pour raconter, non pour prouver* - *Scibitur ad narrandum, non ad probandum* - prouver, dans l'art, c'est séduire, induire en extase.

La naissance d'une œuvre d'art est vécue par l'artiste comme jaillissement immanent d'une liberté, relevant de son soi inconnu, son seul dépositaire, et que l'artiste, ce soi connu, subit. Mais la perception, par le spectateur, d'une œuvre réussie doit être empreinte d'une nécessité presque transcendante. *La création comme liberté sans transcendance* - K.Jaspers - *Schaffen als Freiheit ohne Transzendenz*, dont le créateur n'est qu'instrument. Cette dualité entre la hauteur visée et la profondeur atteinte est presque la définition même d'une œuvre d'art.

La musique est le seul art, où tout créateur, quel que soit son talent, ses goûts ou ses ambitions, traduit la noblesse du fond et poursuit la caresse de la forme ; c'est pourquoi la musique est la meilleure métaphore de notre existence et de nos meilleures productions.

Il y a trois sortes de poésie, ayant trois sources totalement différentes, trois lois complètement disjointes, trois langages incompatibles, et pourtant divinement solidaires : ma poésie intérieure, où s'accordent l'appel du bon et l'émotion du beau ; la poésie du monde, où se devine un

majestueux Créateur ; et, enfin, la poésie qui sort de ma plume, de mes notes ou de mon pinceau - de ma création, qui achève cet anneau mystérieux. Il doit y avoir un méta-langage, un méta-opérateur, qui sacre cette relation ternaire, que la raison refuse et l'âme salue.

La curiosité des yeux est partout ; nulle part on ne voit la créativité du regard. Le regard – un visage irradiant une mélodie. Le visage disparut de la peinture, et la mélodie – de la musique. Il restent la géométrie et les cadences.

Le style, qui se forme sous ta plume, dépend fortement de l'oreille, à laquelle tu veux t'adresser ; c'est pourquoi te tourner vers tes contemporains ou même vers tes complices te condamne à la médiocrité stylistique. Seule une création devant ton auditeur inexistant, te paraissant divin, promet et le style et la hauteur et la noblesse. *Le style doit se plier à ta propre mesure, projetée sur un auditeur clairement identifié, dans lequel tu veux te fondre - Nietzsche - Der Stil soll jedes Mal dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz bestimmte Person, der du dich mittheilen willst.*

*Un génie, c'est primo : le degré suprême d'une prémonition subie, secundo : sa maîtrise - M.Tsvétaeva - Гений : высшая степень подверженности наитию - раз, управа с этим наитием — два.* Prédestination et talent. L'écoute du divin et le regard d'humain. La grâce du soi inconnu, ce seul interlocuteur du divin, et la puissance du soi connu, ce créateur d'images. Et le génie, c'est l'harmonie du passage de l'Ouvert mystique au Clos problématique.

Notre sympathie hésite entre l'homme qui croit, l'homme qui crée et l'homme qui crie : la foi, l'art et la souffrance ; la mystique, l'esthétique et l'éthique. À partir de ces trois dimensions, ou bien on réussit à en faire un espace électif, discret et Ouvert vers l'intemporel – la noblesse, ou bien on

les projette sur la continuité, l'irréversibilité et l'ouverture au temps - l'inertie, le conformisme.

La plus haute création n'est pas celle qui peint ce qui aurait pu ou dû être, mais ce qui est ; le vouloir ou le devoir devraient se mettre au service du pouvoir, c'est à dire du talent, artistique ou scientifique, qui est l'interprète le plus fidèle du valoir intellectuel.

*J'ai toujours tâché de vivre dans une tour d'ivoire. Mais une marée de merde en bat les murs* – Flaubert. Le désert, comme l'oasis, décroît, ces chantiers idéals pour les futures ruines, les châteaux en Espagne ou les tours d'ivoire. La voirie publique charrie les visiteurs et les odeurs et désenclave nos solitudes jusqu'à leurs souterrains, où l'on finit par se réfugier. *Les tours d'ivoire, battues par le vent, ne sont pas pour moi. Ma place est le pathos fécond du vécu* - Kant - *Hohe Türme, um welche viel Wind ist, sind nicht für mich. Mein Platz ist das fruchtbare Pathos der Erfahrung* - garde pour toi ton pathos vécu, seul le pathos créé nous parvient.

Je réussis mon livre d'autant mieux, qu'il puisse - et doive - être lu d'une plus grande distance. La meilleure peinture verbale est monumentale : *La sensibilité, après Apollon, doit faire appel à Hercule* - Ortega y Gasset - *De Apolo se dirige la sensibilidad à Hércules*. Peindre le ciel, c'est par ce seul biais qu'on en renouvelle l'azur, azur se fanant à tout contact avec la grisaille du temps. *L'azur lointain, qui résiste à la proximité, est le lointain peint des coulisses* – W.Benjamin - *Die blaue Ferne die keiner Nähe weicht ist die gemalte Ferne der Kulisse*.

Magique est le réel, ce créé avant toute représentation ; divine est la représentation, la création ; banal est le créé par la représentation. Mais chacun met son Dieu à un seul niveau : panthéiste, artiste et, enfin, nihiliste ou croyant.

L'être et le devenir dans les transcendants : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

L'admirable répartition de tâches entre le soi inconnu et le soi connu, opérée par le Créateur : le premier est en charge du bon (ce mystère intraduisible ni en actes ni en mots), le second s'occupe du vrai (des solutions humaines validées). Entre ces deux tâches se trouve le beau (des problèmes, c'est à dire des mystères articulés dans un langage), dans lequel le premier est inspirateur et le second – créateur.

Les grandes valeurs ne se conçoivent qu'en langage du rêve ; intraduisibles en langage des actions, elles se refusent même à celui des idées. Ce sont de piètres juges, ceux qui pensent que *ce qui juge un homme, c'est qu'il ait ou non fait passer des valeurs dans les faits* – M. Merleau-Ponty.

## Intelligence

L'art est ce qui *peut* être ; l'artiste - ce qui *veut* être ; la science - ce qui *doit* être ; la vie - ce qui *est*.

La sensation du novice : la vie est pleine, la plume n'a qu'à l'écouter. Signe que la vie est passée dans ta plume : la sensation que l'écriture précède la vie.

En littérature, je suis hermétique au *souffle de la vie*, mis dans des valeurs-*solutions* d'une narration ou dans la résolution de *problèmes* métaphysiques. Le seul souffle vital, au milieu des mots, est le souffle de l'art, cette faculté fabulatrice, que je ne vois que sous forme d'*équations de la vie*. Une équation est un beau *mystère*, lorsque sa vue seule est déjà suffisante et n'exige aucun développement. L'art *déductif*. Un soupir se substituant à une obscure variable. L'ennemi de l'art est la constante.

Dans l'écrit, contrairement à la vie, plus on tient à la lettre, plus on gagne en esprit. La manière qui apporte la matière.

La littérature - volonté de la représentation ; la musique - représentation de la volonté. Le monde se réduirait à elles deux.

Un pointillé d'artiste et ses chances d'aboutir à la vie ont la même fatalité géométrique et thermique qu'une constellation : un jeu des forces de gravitation et des réactions atomiques.

Deux objectifs louables de la philosophie : donner de la vie à la vie,



enlever de l'art à l'art.

L'art est le but, l'âme - le moyen, l'esprit - la contrainte, la vie - la page blanche.

Nos rapports avec la vie prennent forme en fonction des trois types de son interprétation : par le cerveau (la science), par les sens (l'instinct), par l'âme (l'art) - la comprendre, la subir, la jouer. La vie semble être un jeu, puisque seul l'art fait durer l'illusion d'une fidélité à la vie.

Le mode énumératif, le plus répandu de nos jours au royaume des lettres, a sa place dans la *résolution de problèmes*, mais seulement après deux étapes préliminaires, exigeant beaucoup plus d'ingénuité : l'élaboration d'une riche requête et la recherche de substitutions inattendues. Quand on ne maîtrise ni langage ni modèle, on est condamné à vivre du seul contact avec le monde.

L'intelligence, dans l'art, c'est la rencontre rare entre un talent et un goût, le goût étant orienté plutôt par un choix des contraintes que des buts ou chemins. Après une judicieuse exclusion de l'aléatoire mécanique, le talent ne produit que du vital artistique. Et Rilke - *l'art n'est qu'un chemin et non pas un but - die Kunst ist nur ein Weg, nicht ein Ziel* - s'arrête à mi-chemin, sans enchaîner sur deux négations de plus.

Le philosophe doit réunir les dons de peintre, de musicien et de poète, pour que dans le visible on admire l'invisible, pour que du bruit de la vie ressorte la musique, pour que la langue parlante soit plus forte que la langue parlée.

L'artiste ne *doit* ni ne *peut* peindre la vie, il *veut* l'inventer, c'est à dire rendre vivante sa peinture. Les couleurs routinières ne sont pas plus près de la vie, que les couleurs inventées. Pour être vivantes, elles doivent

créer une illusion irrésistible d'une autre vie, aussi énigmatique que la réelle. Le talent, le goût, l'intelligence comptent plus, pour la vivacité des touches, que le respect servile de la routine, de la version courante, de la fidélité photographique. Mieux on fabrique l'outil (*organon*, logique), moins on a besoin de s'en servir. L'infusion de l'être, fidèle à l'effusion de la vie.

La pensée, c'est le contenu pur, elle n'a pas de forme ; on ne peut pas lui rester fidèle en restant en contact avec elle ; il est idiot de dire, que *le style d'idées doit se mouler sur la pensée* - J.Benda. C'est aussi spirituel que d'inviter l'amour à s'inspirer du Code civil. La vie se moule-t-elle sur un squelette ?

Derrière toute beauté on peut reconstituer sa mathématique - ses nombres et ses contours, mais son chant rend cet effort inaudible. *Ô beauté enchaînée sans ligne en fleur ni centre, ni purs rapports de nombre et de sourire* - F.Lorca - *Belleza encadenada sin linea en flor, ni centro, ni puras relaciones de número y sonrisa*. Pour faire vibrer les lignes en pointillé, il faut une origine, un centre sans coordonnées fixes. Dans la vie, le nombre souille le sourire ; en poésie, la pureté du nombre se fusionne avec le pur sourire.

Toute vraie philosophie a pour commencement et fin - la poésie, c'est à dire l'extraction de musique de toute clameur de la vie. *Là où s'arrête la philosophie, doit commencer la poésie. La poésie sans la philosophie est vouée à la platitude, la philosophie sans poésie - à la barbarie* - F.Schlegel - *Wo die Philosophie aufhört, muß die Poesie anfangen. Poesie ohne Philosophie wird oberflächlich, Philosophie ohne Poesie wird barbarisch*. L'une se sert davantage des instruments à vent, et l'autre leur préfère les cordes. La poésie est haute ou elle n'est pas ; la philosophie, qui ne cherche que la profondeur, se retrouve dans la platitude.

*Nous avons trop de choses et pas assez de formes* – Flaubert. Cette phrase coupa net mon intérêt pour ta cervelle, trop prompte à peindre les *boîtes d'allumettes*. Avec de la hauteur, le nombre de choses, méritant qu'on leur dédie une forme, devient infime. Le premier jaillissement de la forme est dans un caprice sonore, pictural ou intellectuel, et très rarement dans la chose même. Près de la fontaine, la meilleure soif naît de la hauteur de la forme ; peu en importe le fond. Même les pensées n'en sont qu'un composant minéral et non pas vital. *L'écriture est un pis-aller : je n'ai pas encore trouvé un autre moyen de me débarrasser de mes pensées* - Nietzsche - *Schreiben ist eine Nothdurft : ich habe bisher noch kein anderes Mittel gefunden, meine Gedanken los zu werden* - tes pensées servirent d'engrais, à travers lesquels poussèrent tes belles hontes.

La prose est modération en sons ou en ferveurs ; la poésie est leur exacerbation. *Idée poétique est celle qui, mise en prose, réclame encore le vers* - Valéry. L'élan sans musique, la mélodie sans essor nous rappellent trop la vie difforme.

La perfection, c'est la réalité, pour Valéry comme pour Spinoza (*perfectio est gradus realitatis*), Nietzsche (*die Welt ist vollkommen*) et les sages orientaux de l'immanence (le bon chrétien, lui, place la perfection dans la transcendance, que Nietzsche appelle *surhomme*). Et la *nature parfaite* d'Aristote est un pléonasme. Tandis que dans l'écriture, la perfection, c'est l'oubli de la réalité, au profit de la musique. Valéry : *le goût désastreux de la perfection* – Cioran. Tous les autres goûts mènent au journalisme. Et pourquoi ne salues-tu pas le désastre, que les vaincus inscrivent dans leurs *bréviaires* ? R.Musil - *une vie parfaite rendrait l'art inutile* - *das vollkommene Leben wäre das Ende der Kunst* – adopte le même regard journalistique.

A.Badiou : *Promotion du fragment, discours en miettes, tout cela*

*argumente en faveur d'une ligne de pensée sophistique et met la philosophie en impasse* – ne se doutait pas, à quel point il avait raison ! Puisque l'impasse est un lieu idéal pour échapper à l'étable, où aboutissent tous vos discours sur des sentiers battus. La miette, sous une bonne plume, peut se muer en perle ; vos raisonnements ne peuvent polir ou curer que le circuit intégré ou le tout-à-l'égout. La philosophie est l'art de la métaphore vitale. *L'affaire de la philosophie n'est pas dans la résolution de problèmes, mais dans l'art de dépeindre la vie avec un maximum de mystères et de problèmes* - L.Chestov - *Задача философии не в разрешении проблем, а в искусстве изображения жизни с максимумом тайн и проблем*. La transmutation en solutions éloigne de la vie, mais la confusion entre la vie et la raison transmue le mystère en fantôme infécond. Seul l'art confirme au philosophe, que c'est toujours la vie qu'il a en ligne de mire.

Ce misérable schéma [hégélien](#) : le progrès de l'esprit, la dialectique comme moteur de ce progrès, la contradiction comme matière première de cette dialectique. Et que, à côté de cette grisaille, l'éternel retour [nietzschéen](#) est beau ! - s'attacher à l'invariant vital, qui est le seul à être noble, atteindre sa hauteur artistique, finir par un acquiescement majestueux à cette vie divine, revue, repensée, unifiée avec l'art ! Une ridicule et orgueilleuse prétention à la scientificité et une fière et humble identification avec l'art.

Des forces hétérogènes animent, respectivement, nos corps, esprits et âmes ; et tout homme, consciemment ou non, crée, pour chacun de ces organes, une hiérarchie de ces forces, - une tâche de pure psychologie et que [Nietzsche](#) appelle volonté de puissance. Un don d'artiste permet de munir ces hiérarchies d'une même intensité – c'est le retour éternel du même, l'équivalence de la vie et de l'art, l'intronisation du surhomme.

Être intellectuel, c'est savoir projeter toute manifestation de la vie sur les

axes des sens, du beau, des idées et des actes. Être artiste et intelligent, c'est de créer l'illusion de la vie en partant d'une seule de ces projections.

Un philosophe serait celui qui porte un haut regard sur la condition humaine et prouve, que l'homme est irréductible au robot. Mais les professionnels, qui accaparèrent ce titre, ne s'occupent que de la facette humaine robotisable : la détermination, l'être, l'inconscient. Le diplômé de cardiologie, qui se proclame meilleur spécialiste du cœur humain que le poète !

On ne maîtrise ni ne goûte une pensée d'autrui qu'à condition de pouvoir descendre, à partir d'elle, jusqu'au zéro de l'écriture. Pour une pensée vivante, cette descente est immédiate ; elle est labyrinthique, à travers la mémoire cathédralesque, - pour une pensée savante.

Une bonne écriture, c'est la forme de mon toast à la vie, que je prononce devant mes convives, se trouvant au même degré d'ivresse que moi-même, mais son fond doit refléter la sobriété de nos expériences communes, - l'intelligence synthétique, accompagnée d'intelligence analytique. La première, privée de la seconde, produit du délire ; la seconde, sans l'élan de la première, engendre des monstres d'ennui. La plus belle plume, parmi mes contemporains, à garder un subtil équilibre entre les deux, est celle de R.Debray.

L'éternel retour est un hymne à la puissance créatrice, dont la hauteur artistique et/ou vitale est supérieure à la profondeur mystique et/ou morale. Ni effondrements, ni même réévaluations, comme l'interprètent les professeurs, mais - la création de vecteurs, au-dessus ou au-delà des valeurs.

Deux manières de voir le monde : par l'empreinte fidèle ou par la métaphore déviante, une science définitive ou un art fugitif. L'éternité et

l'absolu, contrairement à l'idée reçue, sont le lot des scientifiques et non pas des artistes ; tout ce qui est métaphorique est dans le commencement, le passage, la chute, l'évanescence. Goethe inverse la cause et l'effet : *Tout ce qui est passager n'est que métaphore - Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis*. La musique chante l'instant où je vis ; la loi décrit l'éternité où je suis absent.

Après avoir répertorié les substances, les dieux et les natures (l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance), la philosophie se décida, au XIX-ème siècle, à s'intéresser à la vie. La philosophie aurait dû ne s'occuper que de ce qui n'est pas maîtrisable par le concept et abandonner le discours devenu verbiage ou répertoriage. La vie se sépare du langage fixe (décrivant l'inertie du mouvement), mais entretient des rapports secrets avec l'art mobile (chantant l'immobilité de l'invariant), jusqu'à se fondre avec lui : être artiste, c'est être vitaliste.

*Cosmos* et *phusis*, l'ordre représentatif de l'être et le désordre interprétatif du devenir, Apollon et Dionysos, le passage de la Création divine à la création humaine, la caresse devenant verbe, la vie tournant à l'art.

L'ultime sagesse débouche, le plus souvent, dans de triviales platitudes. Que la sagesse dans la vie (*Lebensweisheit*) ou dans l'art, par exemple, n'y apporte presque rien, et que le talent dans le second et la passion dans la première nous exemptent, en général, de passions, dans l'art, et de talent, dans la vie.

Tant d'herméneutes pseudo-ésotériques voient dans l'éternel retour – une fabuleuse répétition dans un temps réel, celui des événements de la vie, tandis qu'il est un avènement, une invention perpétuelle dans un espace artificiel, celui de l'art. Les faits opposés aux valeurs.

La maîtrise littéraire est à l'opposé de la maîtrise échiquienne. Dans la

seconde, comptent les connaissances des débuts, l'intuition au milieu du jeu, la technique des fins de parties. Dans la première, il est plus important de s'appuyer sur l'intuition des commencements, la technique des mots intermédiaires, les connaissances des fins de vie.

Vivre, c'est tirer ses flèches ; rêver, c'est viser ; écrire, c'est viser sans tirer. Toutefois, parler, c'est penser ; et le seul vice à dénoncer, c'est parler sans sentir : *Parler sans penser, c'est comme tirer sans viser* - Cervantès - *Hablar sin pensar es como disparar sin apunta*.

Rien d'étonnant dans la vision de la poésie comme d'une charrue (O.Mandelstam) : la *poiésis* voulant dire labeur, labourage de sillons (*versus* - vers). La vie étant la terre (le premier *humus*) retournée par l'homme (le *humus* second). On retrouve de beaux parallèles avec l'être et la pensée : *La pensée trace des sillons dans le champ de l'être* - Heidegger - *Das Denken zieht Furchen in den Acker des Seins*. Toutefois, l'être et la pensée ne sont que déchéances de la vie et de la poésie.

La vie a ses raisons et ses pulsions , il faut savoir maîtriser les premières et succomber aux secondes. *Pour vivre, perdre la raison de vivre* - Juvénal - *Et propter vitam, vivendi perdere causam*. Sans cette raison, il est plus facile de se résigner à réduire la vie à un livre, pour rester maître de ses raisons : *Il est possible, que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre* - A.Suarès - mais l'homme libre finit par ne plus vivre que des autres et par n'écrire de livres que sur des livres des autres, et non plus sur sa propre vie invisible. Aimer à perdre la raison (L.Aragon) paraît être une bonne introduction à la sagesse, puisque celui qui n'en perd jamais, n'en a pas beaucoup.

L'école éloigne de la vie de rêve et rapproche de la vie d'action. De laquelle nous parle Sénèque : *Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie, que nous étudions* - *Non scholae, sed vitae discimus* ? Je suis à l'école

haute, lorsque je me sens digne d'un fouet ; je suis aspiré par la vie profonde, lorsque je me sens grandi et libre. *Qui touche au plus profond, s'attache au plus vivant* - Hölderlin - *Wer das tiefste gedacht, liebt das lebendigste*. Plus ma pensée est haute, plus facilement je quitte la vie terrienne pour l'art aérien. Cicéron tombe dans le même travers : *La philosophie : non l'art des mots, mais celui de la vie* - *Philosophia : non verborum ars, sed vitae* - la vie est pleine de bruits ; la philosophie, par son amplitude, entre le haut regard et l'intelligence profonde, en dégage la musique. En dehors de nos pulsions, qu'est-ce qui se rapproche le plus de la vie ? - l'art des mots !

La fleur et le fruit, dans la vie, ne se rencontrent jamais ; la science trace la voie de la fleur au fruit ; l'art, sur la voie du fruit, nous conduit à la fleur.

Une bonne prose devrait ressembler davantage à la vie qu'à l'usine. À un arbre qu'à un produit. *Une bonne prose naît en trois étapes : la musicale, où elle est composée, l'architecturale, où elle est bâtie, la textile, où elle est tissée* - W.Benjamin - *Arbeit an einer guten Prosa hat drei Stufen : eine musikalische, auf der sie komponiert, eine architektonische, auf der sie gebaut, endlich eine textile, auf der sie gewoben wird*. Sur tes chaînes de production, naissent des avortons ne décorant que des arbres généalogiques.

Le labyrinthe a un centre et des issues prévues ; je lui préfère le réseau, où tout nœud peut servir de centre et où toute issue s'ouvre sur une nouvelle navigation. Et quand je le projette sur l'art, à la lumière de la vie, j'obtiens un arbre.

Je ne connais pas d'autre symbole, qui serait également propre à cerner les images ou à expliciter les concepts, que l'arbre. *Je peux percevoir l'arbre en tant qu'image, le sentir comme un mouvement, le ranger dans*



*une espèce, voir en lui l'expression d'une loi, le réduire à un nombre – M.Buber - Ich kann den Baum als Bild aufnehmen, als Bewegung verspüren, einer Gattung einreihen, ihn als Ausdruck des Gesetzes erkennen, ihn zur Zahl verflüchtigen.* L'art de l'arbre est le climat de l'âme, comme la vie de la montagne est le paysage de l'esprit.

Chez ceux qui réfléchissent sur la vie, le vrai conflit n'est pas entre ceux qui croient à une unité du monde et ceux qui en proclament la multiplicité selon la liberté chaotique de chacun. Il oppose plutôt ceux qui voient et vénèrent l'inaccessible beauté du monde, leur servant d'asymptote, et ceux qui ne tournent leurs yeux que du côté de leurs cerveaux.

L'esprit philosophique est celui qui se forme, à partir de rien, à chaque contact avec l'illisible. Cela produit de la niaiserie ou de l'élégance, de la peinture ou de la poésie, menant vers plus d'étonnement et de grandeur. Tout ce qui est déjà formé relève du lisible et vaut autant qu'un récit de voyage, tandis que la philosophie, c'est le voyage lui-même.

Dans le vivant, l'insondable miracle du rapport entre fonction et organe (les sens, entre autres), où aucune évolution sensée n'explique rien, où cause et effet s'interposent d'une manière inextricable. Pas d'organe sans fonction. Mais des fonctions sans organe *actif*, le bien, par exemple, avec le cœur en tant qu'organe *passif*. Des fonctions avec deux organes, actif et passif, comme le beau, celui qu'on conçoit et celui qu'on perçoit. L'algorithme divin y est impénétrable.

Aucune intuition ne peut nous fournir la moindre image de la force divine, à l'origine de la vie. Mais la création artistique a certainement plus d'homologies avec la Création que la science, car le beau et le bien sont plus viscéralement vissés à la vie que la vérité et le savoir.

Seul un Créateur génial aurait pu imaginer cette époustouflante

coordination entre les organes du vivant et les signaux qu'ils reçoivent de la matière ! Notre sens du beau, réagissant à la beauté incarnée des choses, en est l'exemple le plus éblouissant ! La bêtise des [platoniciens](#) (les Formes, indépendantes de l'homme, préexistent) et des phénoménologues (l'homme ne découvre la beauté qu'au contact avec le beau).

Il m'arrive d'admirer le travail de transformation ou d'amplification des autres, mais, une fois que le charme du langage s'évapore, je constate, presque toujours, que le travail de filtrage manquait à l'auteur, et que son écriture n'était que des fioritures, c'est à dire belles manières au-dessus de méchantes matières. Toutefois, l'autre aberration, grosses matières sans fines manières, est pire. La bonne règle : filtrer matière, ajouter manière.

L'évolution vers une belle écriture : je commence par décrire ce que je ressens, ensuite je transcris ce que je sais, et je finis par inscrire mes mots dans une musique soufflée par mon rêve, loin de mes sentiments et réflexions antérieurs – mon mot deviendra compositeur et non seulement instrument ou interprète. Et je rougirai d'avoir dit, un jour : *Je sais plus de choses, que je ne parviens à exprimer avec les mots* – V.Nabokov - *Я знаю больше, чем могу выразить словами.*

La spiritualité complète accorde aux trois mystères - la vie, le beau et le bien - des poids comparables. Mais des spiritualités partielles - de l'âme, de l'esprit, du cœur - privilégient le bien (la russe), le beau (la française) ou la vie (l'allemande). Et elles s'accusent, mutuellement, du manque de spiritualité chez leurs voisins.

L'art : la transposition de ce qui se pense dans ce qui s'exprime ; la science, c'est presque le contraire : le passage de ce qui s'observe à ce qui existe. D'après [Platon](#), l'arithmétique doit *faciliter à l'âme sa conversion*

*du devenir à l'être.*

L'art et la nature sont deux domaines sans aucun contact ou influence : dans l'art, un outil, même invisible, est toujours présent ; dans la perfection de la nature, toute création est thaumaturgique, du pur miracle. Fermer les yeux sur la nature ou ne chercher qu'à l'imiter sont deux poses d'égale bêtise.

La nature est déjà une perfection, avec laquelle aucun art ne peut rivaliser ; celui-ci a, pour domaine, - l'imaginaire, et pour langage - des images. On ne complète pas la perfection d'un arbre réel par la beauté d'un arbre artificiel. Ce n'est pas d'une frontière imparfaite, mais d'un point zéro que doit partir une œuvre d'art. Tout homme porte en lui un écho de l'acte créateur, du rythme primordial, et l'artiste n'est que celui qui en a, en plus, le souffle et le talent.

Ces magnifiques triades : œuvre-créateur-principe, éprouver-représenter-interpréter, pouvoir-vouloir-devoir, mot-idée-acte, désir-idéal-miracle - à croire que tout ce qui est beau ne s'exprime qu'en triades ! La gent de plume, de note et de rideau le comprit, pas celle de toile ; ne pas choisir une toile triangulaire est proprement incompréhensible !

*Les philosophes savent que les poètes ignorent la pensée et cela les désarme et fascine* – A.France. Car le vrai philosophe n'ignore pas le sort titubant de ses constructions pseudo-logiques éphémères, et il admire le poète, qui érige le même édifice uniquement par un bel élan du mot. Les châteaux en Espagne du poète s'avèrent plus intelligibles que les casernes philosophiques, qui, d'aveu même de leurs habitants, ne sont, dans le meilleur des cas, que des châteaux de cartes. La pensée accompagne plus volontiers une image qu'un échafaudage.

La poésie est un langage de la faiblesse, de la superficialité et de l'ivresse.

Un poète dans l'âme ne peut chanter que défaites et hauteurs. Il est idiot du village, dès qu'il veut être sobre et profond : *Dès qu'un poète se réveille, il est idiot. Je veux dire intelligent* – J.Cocteau.

Lecture intellectuelle : œuvre – masque – machine (Valéry). Lecture affective : plaisir impur – admiration purifiante – enthousiasme pur. Je sais qu'en jetant les masques, c'est-à-dire en renonçant au style, je n'offre au regard qu'un visage impur, et que la machine ne peut tourner qu'à l'essence impure.

Pour ne pas profaner le mystère de l'être – tout désert inspirateur étant déserté par le prophète du Verbe incarné –, le poète, ce prophète du mot désincarné, devrait traduire une théorie de l'inspiration en une théorie de l'incarnation : l'annonciation par un ange, la consubstantialité sinon avec le géniteur, au moins avec son esprit, la maîtrise de la parabole, l'expiation des péchés du monde, le port d'une couronne d'épine ou d'une croix, la résurrection au milieu d'une ivresse, la transfiguration au-delà d'une certaine hauteur.

L'art, c'est la création d'une intensité imagée entre la profondeur enthousiasmante d'une vie et la hauteur palpitante de ton regard. Les idées y jouent un rôle secondaire de support ou de vocabulaire. *L'art, c'est une ascension vers la hauteur idéale et, simultanément, une plongée dans une pensée sensuelle profonde* – S.Eisenstein – *Искусство : вознесение на идейные ступени и одновременно проникновение в глубинное чувственное мышление*. Le mouvement en sens inverse paraît être plus prometteur encore : profiter de la profondeur des idées, pour garder la hauteur du sentiment ; mais, toutefois, sans cette dualité ou cette tension, tout art est menacé de platitude.

Ce qui est bancal et bête, dans une métaphore ou dans une pensée, cherche son salut dans le développement ; mais ce qui est déjà plein – y

perd. *L'image gagne toujours à ne pas être développée* - L.Aragon - la pensée, en dernière instance, y gagne aussi. Et c'est l'émotion première qui en est victime, puisqu'elle n'est vivante que près de sa source, à laquelle on ne peut être fidèle qu'en mourant de soif.

Les ratés en tout genre sont ceux qui se prennent pour les meilleurs poètes parmi les géomètres ou pour les meilleurs géomètres parmi les poètes (les *marchands mêlés*) ; ce qui leur ouvrirait, à la fois, l'entrée de l'Académie et la sortie de la Caverne. Le succès n'attend que près de l'Agora, au Portique ou dans un tonneau. *Si tu as du cœur et de l'esprit, n'en montre qu'un seul* - Hölderlin - *Hast du Verstand und Herz, so zeige nur eines von beiden*. Quand ils vont ensemble, pourtant, ils ne font qu'un, qui s'appelle âme ; il faut l'avoir bien timide, pour dire, que *le cerveau fait sablier avec le cœur* - J.Renard, ou *quand la pensée naît, le désir meurt* - G.Bruno - *nascendo il pensier, more il desio*.

Dans toute œuvre d'art, il y a une facette temporelle, portant la sensibilité, et une facette spatiale, reflétant l'intelligence. Sur la première, la musique l'emporte sur le récit, en qualité des échos de notre âme. Sur la seconde, le bâti poétique, plus que la construction philosophique, excite notre esprit.

Même les plus obtus des philosophes *professionnels* (*la tourbe philosophesque* - Rousseau) se doutent bien, que leurs concepts sont dus au hasard, à l'impéritie et à l'inertie, que leurs *preuves* ne sont que fatras de sentences d'apparence logique (*Les résultats de la «métaphysique» sont et doivent être nuls, plaisir à part* - Valéry), et que le poète, par son jeu de métaphores, atteint le même but avec autant de rigueur et avec plus d'élégance.

La représentation crée un Fermé, l'interprétation y reste, tandis que l'art est dans l'aspiration d'un Ouvert créé : *Une aspiration fermée dans le*

*cadre d'une interprétation, voici ce qu'est l'art* - B.Croce - *Un'aspirazione chiusa nel giro di una interpretazione, ecco l'arte* - qu'un tableau ait besoin de cadre, notre regard peut l'ignorer.

On renonce au développement suite aux contraintes que s'impose un bon goût : *La profondeur du sage est dans l'indifférence pour le développement* - G.Benn - *Entwicklungsfremdheit ist die Tiefe des Weisen* » - ou une bonne obsession : *Ma passion est de parler sans développer. Dès que je me mets à développer la pensée, à laquelle je crois, je cesse de croire au développé* - Dostoïevsky - *Страсть моя - говорить без развития. Случись, что я начну развивать мысль, в которую верую, я сам перестаю верить в излагаемое*. Que le bel instant s'arrête - tel est le désir, que réveille l'art statique. L'art dynamique est une aberration. Le roman est une aberration, et la maxime - le seul héritier légitime de la poésie.

Cioran croit, sérieusement, que ce qu'il a à dire est plus important que son style ; Nietzsche occulte le fond et soigne le ton ; Valéry est parfaitement conscient de la part et du fond et de la forme. Le premier ne comprend rien ; le deuxième ne cherche pas à comprendre ; le troisième comprend tout. Mais on ne retiendra de tous les trois que la forme, puisque n'importe qui peut comprendre et même narrer notre fond commun. Tous les trois savent chanter, et peu importe si ce qu'ils ont à dire s'y mêle.

L'état, c'est l'harmonie, et la mélodie, c'est le contraste ; la force du talent les unifie, pour produire l'intensité d'une musique, aux origines cachées du plaisir final. Le talent, c'est l'art d'unification : un nœud, une branche, un arbre - tel est le parcours des meilleurs esprits - des points décrits, des extrémités proscrites, des axes entiers, circonscrits par la même intensité. L'unification est une dialectique vivante, qui fait que l'arbre unifié est plus riche que les arbres contrastés. La dialectique réconcilie des constantes, l'unification génère un arbre à variables nouvelles.

On pense progresser en écrivant successivement sous l'influence des secondes, des jours, des années, des siècles. Et l'on comprend, un jour, que ce cheminement est celui de la régression, et que la seule chance de ressentir le souffle de l'éternité est de se concentrer dans un instant sans durée.

Le bruit, dans la littérature, ce sont des objets trop criards ; on le réduit en leur préférant des relations entre innommables ; la poésie est une dissolution musicale de représentations ; avec la seule intensité on atteint le stade suprême, en découvrant, que *l'intensité est silencieuse* – R.Char.

La justification de la maxime comme d'une illustration précise de la *pensée* de l'éternel retour, surgissant de la chaîne : l'être (la création divine, le savoir, l'intelligence), le devenir (la création humaine, le mouvement, la vie), l'intensité vitale (le seul dénominateur commun entre le héros, l'artiste et le bel esprit), le commencement résumant la finalité et coïncidant avec elle, ce que reprend le symbole de l'éternel retour du même et dont la maxime est la miniature. Un commencement, dont toute suite pensable ne serait que du retour du même, de ce qui est prégnant ou déjà exprimé dans le commencement, - la définition même de la maxime.

Pour briller en plomberie, en astronomie, en chirurgie, ce qui compte, avant tout, ce sont les connaissances. Mais leurs apports à la beauté d'un livre sont quasi nuls, à côté de sa musique et de son intensité, du tempérament et du goût de son auteur. Le culte du savoir est né dans les faibles cerveaux des zoïles, plutôt que chez les écrivains eux-mêmes.

Mieux on maîtrise les contraires et les multiples, plus on tient à l'intensité du même.

On devient artiste, quand on distingue, consciemment ou non, le prix de la pensée et de son efficacité – de la valeur des effets et de l'intensité – pour se mettre au service de ce second volet.

*Dans une œuvre d'art il y a une sorte de fusion entre deux choses : la précision de la poésie et la fièvre de la science pure* - V.Nabokov - *In a work of art there is a kind of merging between the two things, between the precision of poetry and the excitement of pure science*. D'où elle tient le mètre et l'intensité. On en intervertit les sources et l'on obtient du journalisme.

Toute tentative de philosopher, quels que soient tes dons de plume, est et ne peut être que de la poésie (*de la poésie sophistiquée* - Montaigne). *La philosophie devient poésie, sous l'enthousiasme d'un génie* - B.Disraeli - *Philosophy becomes poetry, in the enthusiasm of genius* - elle l'est même sans enthousiasme ni génie ; c'est la poésie qui devient philosophie, dans l'abattement du verbe. *La poésie sera de la raison chantée* - A.Lamartine.

L'intelligence d'artiste consiste peut-être à savoir transformer l'arc d'Apollon tantôt en lyre d'Orphée tantôt en flûte de Dionysos. Les cordes tendues et le souffle retenu.

Pour énoncer quelque chose de sensé sur un objet *réel*, deux choses sont nécessaires : sa place (dans un modèle) et son nom (dans un discours), ce qui inévitablement crée trois contextes irréductibles : la réalité, le modèle et le discours. Le monde n'est la *représentation* ET la *volonté* (Maine de Biran, Novalis ou [Schopenhauer](#)) que pour ceux qui maîtrisent ET la *représentation* conceptuelle ET la *volonté* psycho-linguistique. La science et l'art sont des flagrants déséquilibres de cette triade.

La *volonté* du premier et du dernier pas doit naître de la foi : *Artiste, prête foi aux sources et fins* – A.Blok - *Художник, веруй в начала и концы*. Le



dernier est à l'origine du sens ; le premier sert de justification du choix des représentations. La volonté s'oppose à la pensée, qui est au milieu, domaine voué à la future machine.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie - représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir, intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces anti-sceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

Le technicien ne fait que multiplier le nombre de genres, tandis que le mathématicien et l'artiste s'intéressent aussi, et avec la même délicatesse, à la réduction du nombre d'espèces. *Le progrès organique est un changement d'homogène en hétérogène* - H.Spencer - *The organic progress consists in a change from the homogeneous to the heterogeneous* - l'artiste s'adonne plus souvent à l'éternel retour qu'au progrès, qu'il soit mécanique ou organique. Le technicien marque les jalons du progrès, l'artiste en marque l'axe entier, pour rester dans le pathogène.

On reproche aux poètes de ne savoir ce qu'ils pensent qu'après l'avoir chanté. Sa parole imprimée, il fictionne ce qu'il aurait pensé. Les autres sont tellement gonflés de leurs pensées toutes prêtes, qu'ils n'exsudent que de l'air. La compression est ennemie de l'impression.

*Penser = produire du vrai* - une des plus mornes équations de l'ère moderne. *Sentir = faiblir d'esprit* - est sa réciproque. Penser, dans l'art, c'est savoir mettre en valeur nos faiblesses. La pensée rend les sentiments plus déliés ; elle est une nécessité physiologique, et s'en libérer n'honore guère le sentiment. À l'écrivain, le registre des syllogismes doit être aussi familier que celui des véhémences ou des pâmoisons.

L'art naît de l'arbitrage rendu par ma raison, face aux trois discours, deux intérieurs et un extérieur. En moi, parlent mes passions (goûts, émotions, ambitions) et la voix divine (le beau, le bien, le vrai). Vers moi s'adresse la voix de mes instruments (langue, formes, harmoniques). L'échec, c'est leur rendez-vous manqué, un verdict arbitraire, une peine perdue par contumace.

Tout artiste d'antan devenait intellectuel ; l'intellectuel moderne s'éloigne de plus en plus de l'artiste. L'artiste est le sens de la forme, l'intellectuel - celui de la profondeur. Le génie visite le premier, la passion - le second. Le génie peut être passionné, mais on n'a pas encore vu de passions géniales.

L'artiste est celui qui fait parler son âme, enveloppée par son cœur et développée par son esprit. *La littérature est produite par les âmes qui pensent* - Th.Carlyle - *Literature is the Thought of thinking Souls*. Les têtes qui sentent sont plus rares ; elles extraient de profondes matières premières, les autres fabriquent plutôt des produits terre-à-terre. (*Tant d'usines pour fabriquer des génies, mais des matières premières ne sont plus livrées* - S.Lec).

Il est facile de traduire en folie toute raison, mais la folie devenant raison, c'est le privilège des sages. *Si les vers ont été l'abus de ma jeunesse, les vers seront aussi l'appui de ma vieillesse : s'ils furent ma folie, ils seront*

*ma raison* – J. du Bellay. Un magnifique tableau, qui trace, mieux que n'importe quelle réflexion, le chemin de toute création (de vérités, d'émotions, d'images). L'abus de bravades, la surprise réconfortante de sa fécondité, sa conversion en raison d'être.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

Trois sortes de réel : le minéral, le vital, le social. Leurs contraires s'appellent mot, pensée, aristocratie. Éviter de se servir du premier comme du support de ses émotions ; vénérer le mystère du deuxième, sans le réduire aux solutions du troisième ou aux problèmes du premier ; ne pas se frotter au troisième, qui est pourtant le seul à donner un sens à une écriture. Et ils n'entendent pas la chose de la même oreille : *exclus-en le réel* (S. Mallarmé, le premier sens) ; *s'immuniser contre le réel* (M. Proust, le deuxième) ; *l'âme outragée par le réel* (L. Chestov, le troisième) ; *le réel est nul* (Valéry, tous les trois).

Valéry, se désintéressant de ses propres productions cérébrales *fixées*, devait se douter de l'avenir de ce genre - être à portée des machines. La puissance écoulee du sentiment s'avère, à la longue, plus digne de nos plumes que la terreur devant l'*impuissance prochaine* de la pensée.

*L'homme s'appauvrit en pensées dans la mesure qu'il s'enrichit en sentiments* – Chateaubriand. Poète, riche en émotions inéchangeables, frappe sa propre pensée, en valeur d'échange ; à charge aux autres de la convertir en biens du cœur. La pensée la plus savante, dépourvue

d'empreinte poétique, se range vite parmi la poussière des musées ou bibliothèques. Le sentiment le plus naïf laisse dans le cœur tant de notes, que seule une pensée pénétrante peut extraire.

*La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science - Nietzsche - Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein.* Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

*Le talent d'un artiste : voir comme les autres pensent et penser comme les autres voient - B.Pasternak - Художественное дарование : видеть так, как все прочие думают, и думать так, как все прочие видят.* Ses pensées doivent être malléables, mais ses vues - avoir la substance irréductible des syllogismes en bronze. Formuler des pensées, éprouver des sentiments, c'est banal ; il faut mettre en forme musicale ses sentiments et éprouver, par des contraintes de plus en plus exigeantes, - le fond de ses pensées.

Dieu brille surtout par des constantes universelles, physiques, chimiques ou biologiques, et l'homme - par des variables, intellectuelles, artistiques ou sentimentales, qu'il met dans ses requêtes, et qui sont prêtes à s'unifier avec l'arbre divin ou avec celui des autres humains.

L'artiste est celui qui s'inspire de belles choses pour créer de belles représentations. Mais on ne parvient jamais à représenter les belles choses, et les belles représentations ne renvoient qu'aux choses imprévues. L'art accompli, c'est l'homme imaginaire moins les choses réelles (F.Bacon fut un mauvais arithméticien : *l'art est l'homme ajouté à la nature - ars, homo additus naturae*), l'art acosmique. Et l'interprétation

n'y serait pas de l'addition, mais de l'unification d'arbres.

En philosophie, un maître doit être à l'aise dans la profondeur et dans la hauteur, dans le logos et dans le mythos, dans le rationnel et dans l'irrationnel. Dans la création, l'opposition principale est ailleurs : entre la grisaille et l'éclat, entre le bruit et la musique, entre l'indifférence et le bien.

Sur la division en naturalistes et en artificialistes : il faut séparer le regard de la vue. Le regard, cet outil de l'intelligence, doit être artificier, tandis que la valeur de la vue ne dépend que du talent et de la créativité. Les couleurs et les notes de la panoplie d'artiste n'existent pas dans la nature ; tout naturalisme de la vue n'est qu'un artificialisme (re)connu, prévisible, sans étonnement.

L'intelligence, dans l'écriture, est plutôt une chauve-souris qu'une chouette ; elle permet d'éviter les objets trop tangibles dans la nuit de ce siècle et de s'attacher, tête en bas, aux refuges caverneux. Le savoir, dont se targuent les chouettes, ne sert qu'à terroriser des rongeurs de jour.

Avoir pensé ne sert strictement à rien pour la qualité de l'écriture. Avoir écrit apprend la joie de penser.

L'écriture est union de la peinture et de la musique : dans son écrit, l'écrivain met son corps, comme le peintre, et son âme, comme le musicien ; d'une union réussie entre le corps et l'âme naît l'esprit ; la dénatalité sévit aujourd'hui au pays littéraire, où prolifère et pullule le clone.

La hauteur indicible du *qui* devient intelligible par la profondeur du *quoi* et lisible - par l'étendue du *comment*. Les dimensions à ne pas confondre !  
*Cette osmose, dans laquelle on n'arrive plus à reconnaître la frontière*

*entre le quoi et le comment* - K.Kraus - *Jenes Ineinander, bei dem die Grenze von Was und Wie nicht mehr feststellbar ist*. Cette *intersection* - le point zéro de la création ! Quand le *quoi* et le *comment* s'attachent, avec un poids égal, aux buts et aux contraintes.

L'écriture persuade d'une chose : aucune autre agitation de l'esprit ne vaut celle qui naît au bout de ma plume. Et elle rend le bête encore plus bête, et le délicat encore plus délicat. Sans l'écriture, on glisse imperceptiblement vers l'état de robot ou de mouton. *On se ruine l'esprit à trop écrire. On le rouille à n'écrire pas* - J.Joubert.

Ils me parlent de ce qu'un quidam, écrivain de son métier, croit, adore, nie, tolère ; ils scrutent son esprit, ses phobies, son savoir ; au bout de trois lignes, je vois, que le bonhomme manque tout simplement de talent, ce qui enlève, irrévocablement, tout intérêt à ses rapports avec Dieu, l'intelligence ou l'âme. Chez l'observateur, la foi, l'intuition ou la passion ne valent rien, si le pinceau, qui les exprime, est dépourvu de bonnes couleurs.

Dans le meilleur des cas, le soi connu se verbalisera dans des épîtres ; le soi inconnu a besoin de révélations, pour être entendu. Le travail ou la création : *Le talent travaille, le génie crée* - R.Schumann - *Das Talent arbeitet, das Genie schafft*. Le travail t'attelle, la création te révèle : *La création est une révélation de mon moi, devant Dieu et le monde* - N.Berdiaev - *Творчество - это откровение "я" Богу и миру*. La poésie, serait-elle l'outil de dévoilement philosophique ? *La philosophie n'a pas le moindre organe pour entendre une révélation* - Heidegger - *Auf Offenbarung zu hören, fehlt der Philosophie jedes Organ*.

Peindre le regard avant les choses vues, peindre ce qui les rend intelligibles. *Il faut peindre ce qui fait voir* - Michel-Ange - *Dipingere ciò che fa vedere*.

L'art est le seul édifice qu'on commence par le haut. *Les pensées créent un firmament nouveau, une nouvelle source d'énergie, d'où jaillit l'art. L'homme créateur crée un nouveau ciel* - Paracelse. L'artisan est analogique, l'artiste – anagogique.

La nature est déjà une perfection, avec laquelle aucun art ne peut rivaliser ; celui-ci a, pour domaine, - l'imaginaire, et pour langage - des images. On ne complète pas la perfection d'un arbre réel par la beauté d'un arbre artificiel. Ce n'est pas d'une frontière imparfaite, mais d'un point zéro que doit partir une œuvre d'art. Tout homme porte en lui un écho de l'acte créateur, du rythme primordial, et l'artiste n'est que celui qui en a, en plus, le souffle et le talent.

L'art et la nature sont deux domaines sans aucun contact ou influence : dans l'art, un outil, même invisible, est toujours présent ; dans la perfection de la nature, toute création est thaumaturgique, du pur miracle. Fermer les yeux sur la nature ou ne chercher qu'à l'imiter sont deux poses d'égale bêtise.

*Celui-là seul marche vers la perfection de l'art, dont le jugement dépasse l'ouvrage* - L.de Vinci - *E quello si drizza alla perfezione dell'arte, del quale l'opera è superata dal giudizio*. Pour bien juger l'ouvrage, il en faut deviner les sources. Mais la meilleure beauté les cache. Le bon jugement est celui qui est lui-même un bel ouvrage.

*Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style* – J.Joubert. Dans le premier cas, je ne connais que des avortons et dans le second - que des naissances illégitimes. Si je suis bête, le style le cache ; et si je suis intelligent, le style débouche sur des pensées, ces invitées de dernière minute.

*La poésie est une expression de la pensée, entre la langue parlée et la musique* – S.Mallarmé. Chacun porte en soi une corde poétique : le créateur-esprit souffle le thème et la mesure et choisit les instruments, l'âme y introduit la mélodie et fournit l'interprète. Quand l'âme est poétique, l'interprétation se fait souffle-à-souffle. Et si une pensée naît, par hasard, de la poésie, ou de la musique, c'est par un effet de bord d'une traduction mot-à-mot. Dans la langue originale, la pensée est l'invité de dernière minute.

Le terme de *système* fut compromis par les charlatans de la *théorie* des systèmes et par les sots-hermeneutes, exploitant, toute leur vie, un seul filon académique. Pourtant, la présence d'un système est une condition nécessaire de toute pensée complète, c'est à dire se penchant sur toutes les facettes irréductibles de la création divine – le bien, le beau, le vrai. D'où le respect qu'on doit porter aux Anciens (avec leur piété et curiosité), à Kant (avec sa triade de *Critiques*), à Nietzsche (avec l'art couronnant tout).

Un objet se présente comme une matière empirique, qui, par un hasard, le compose, et une manière artistique, qui, par un regard, le décompose. On change d'objet, avec tout changement de matière ; changer de manière, sans changer d'objet, est une tâche de créateur. Un contenu et une forme. *La forme est une détermination d'un contenu* – Aristote.

La réalité a bien le nombre et la grandeur, elle n'a pas de formes ; et la mathématique prend pour moyens les deux premiers, et pour but - la forme ; dans la réalité, on ne trouve ni triangles ni groupes ni continuité, ces fruits d'une libre création formelle de notre cerveau ; la mathématique, face au monde, peut donc servir et d'ontologie et d'art.

La création et la sagesse, ce sont deux sommets des deux univers, dans lesquels évoluent notre esprit et notre âme : le langagier et l'indicible, le



haut devenir et l'être profond, l'art et la science, le beau et le vrai, d'un côté, la philosophie, le bien, - de l'autre, ce qui s'incruste dans le temps et ce qui explore l'intemporel. La rencontre des deux s'appelle génie.

L'intelligence et le talent - deux clés respectives pour les deux facettes inséparables d'un artiste : ses filtres et sa création, ses dogmes et sa sophistication, sa noblesse et ses idées.

Pour explorer le *quoi*, qu'on fasse appel à la technique la plus plate ou à l'ontologie la plus profonde, les résultats seront du même niveau. Les choses sont beaucoup plus subtiles avec le *pourquoi* et le *comment*, où la métaphysique artistique apporte des images autrement plus passionnantes que la science et l'art. Mais c'est avec la question du *qui*, que nous voyons le mieux, en quoi, comment et pourquoi le créateur est au-dessus de l'imitateur.

Les principes : ni leur recherche (prérogative de la science) ni leur création (privilège de l'art) ne sont à portée de la philosophie. Son ambition devrait être - l'élévation des principes profonds et la justification des hautes métaphores.

L'expressivité a deux sources : l'ordre conceptuel et le désordre langagier. La vie en soi de l'écriture est dans l'équilibre entre les deux ; la stérilité - dans l'oubli de l'une des deux. La pensée est un moyen d'expression (structure en surface) ; l'expression est une contrainte de la pensée (structure profonde).

Il existe bien un parallèle profond entre l'interprétation de l'être du monde et l'interprétation d'un discours, intelligent et original : dans les deux cas, on peut, techniquement, faire abstraction du créateur et reconstruire son propre arbre de connaissances ; mais les créateurs ont leur propre arbre, mystique ou artistique, présent derrière tout phénomène et tout mot, avec

tant de belles inconnues, qui n'appellent qu'à être unifiées avec des branches interprétatives ; donc, pas de belles interprétations sans grandes représentations ; le monde ne peut pas se réduire à son interprétation, comme le veut Nietzsche.

Ils croient que leur dit est ce qu'ils pensent, et ils voient dans cet accord une difficulté majeure. Or, c'est une difficulté d'élocution et non de création. L'artiste n'a qu'à bien dessiner les ombres de ses mots, pour que, au-dessus, d'une direction inattendue, se devine la lumière de sa pensée. L'altération crée l'altérité (*La production produit le producteur* – M.Blanchot). Le sot fait l'inverse.

Dans le réel, il n'y a aucune trace de poétique ; la poésie est de la traduction et non de l'imitation (la mimesis de Platon et Aristote) ; traduction artistique d'un message mystique, inarticulé ; notre soi inconnu est mystique, et le soi connu – poétique ; la rencontre entre eux, la traduction du premier dans le langage du second, c'est la création.

Pour amortir le choc écrasant de nos misères rationnelles, le Créateur imagina une consolation irrationnelle – la création humaine. Mais quels en les vrais raisons, motifs, moteurs ? Deux réponses sont les plus répandues - pour le salut de mon âme ou pour accomplir une mission confiée par autrui, par l'au-delà, par devoir. La première est futile, symptôme de graphomanie, mais la seconde n'est pas plus glorieuse, non plus, puisqu'elle suppose une mimesis, à la place d'une poïésis.

*Un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une profondeur en philosophie les ramène à la religion* - F.Bacon - *A little philosophy inclineth man's mind to atheism, but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion*. La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur

interprétation. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

Écrire pour que le vrai ne le soit plus est une ambition minable (le seul but de l'écriture étant le beau), mais c'est un effet collatéral incontournable de toute création : qu'on innove un langage ou qu'on produise de nouveaux modèles, la négation surgira, pour redessiner les nouvelles frontières du vrai, tout en dessinant la nouvelle source du beau. Mais faire le contraire, c'est à dire nier ce qui se nie soi-même, est plus naïf voire plus stérile.

Les expériences extatiques de l'esprit doivent servir à peindre les états de l'âme – le devenir artistique au service de l'être organique.

Dans l'art, le bon nihilisme aide à former des commencements indépendants, mais les *non* du parcours sont toujours anti-artistiques et mesquins. Ces *non* promettent le progrès, le combat, la victoire, mais ils abaissent le regard. Le *oui* universel, que l'art adresse à la vie, c'est l'unification, ou la conversion, tout arbre de requêtes devenant le *même* ; le temps perd de son importance et passe le flambeau à l'*éternité* ; le *retour nietzschéen*, c'est la conversion, accomplie par le *oui*.

Au sommet (mystique) de la philosophie, s'ouvrent deux versants : l'éthique et l'esthétique, la vie ou l'art, la consolation ou le langage, la mélancolie ou la tragédie, la noblesse ou le style. L'angoisse et la pitié *aristotéliennes* tapissent le premier, la volonté de puissance *nietzschéenne* permet d'accéder au second.

Comparée à l'idée ou à la valeur, la métaphore a une durée de vie décuplée, avant de sombrer, comme tout le reste, dans la banalité ; c'est pourquoi les commencements doivent partir des métaphores vivantes et

non pas des abstractions ; l'héritage culturel de mes ancêtres m'oblige à pratiquer un nihilisme filtrant, éliminatoire, pour écarter tout ce qui fut déjà tenté et devint commun. Avoir bien préparé ma défaite future aura fait partie de mon succès présent.

## Solitude

Tant que l'art durera, aucune solitude ne sera absolue. Il crée des contemporains compatissants à travers des siècles et des langues sans aucune chance de contact entre eux, hors de l'art. L'art naît de la conscience, que le dit n'a pas d'oreilles, le fait - pas d'yeux, l'entendu - pas de bouche, le pleuré - pas de vie, le pensé - pas de juge.

Trois races d'écrivain-éponge : ceux qui s'adressent aux contemporains (solution temporelle), aux pairs (problème spatial), à soi-même (mystère vital). Le message universel ne naît que chez les derniers : [Nietzsche](#), [Valéry](#), [Cioran](#). Et leurs morts, étrangement espacées chaque fois d'un demi-siècle précis...

Au début on pense, que les livres peuvent apporter des lumières (*eux*), ensuite on en attend surtout des émotions (*nous*), enfin, on comprend, que les couleurs (*moi-même*) sont, en eux, la chose suffisante. Première étape, l'inacceptable, - regarder le monde à travers les livres des autres. La seconde, l'acceptable, - aimer l'art en moi et non pas moi dans l'art. Mais plus on va, moins on voit les autres et plus on s'accommode sur son vrai soi, qui est toujours artiste.

Les lectures faites d'une seule haleine ne sont qu'un feu de paille. Je leur préfère des interruptions irrécupérables, obligeant de repartir de zéro de la lecture et de lâcher prise d'avec la vie.

Lorsqu'on ne peint que son regard et non pas les choses vues, on ne doit pas craindre la fuite et la perte de ses couleurs (F.Kafka). On n'écrit ni face

à soi-même ni face aux choses - pour, dans les deux cas, n'animer que le vide de la vie - on écrit face à la vie du vide. Ou face à la mort, en faisant semblant de ne pas mourir, dans l'agonie du verbe.

Je veux peindre l'oiseau, et l'on ne découvre, sur ma toile, qu'une cage. Et je balbutie, avec tous les sots, que le peintre ne doit pas apparaître dans ses tableaux. Plus que dans un cachot de l'esprit, c'est dans une tour d'ivoire de l'âme qu'on a besoin de barreaux : *L'âme est le seul oiseau, qui soutienne sa cage* - Hugo. On vit le mieux sa liberté à travers, ou même en-deçà des contraintes : *Il lui semble, que le monde est fait de barreaux, et au-delà de ce monde - aucun autre* - Rilke - *Ihm ist, als ob es tausend Stäbe gäbe, und hinter tausend Stäben keine Welt*. C'est par la délicatesse des barreaux qu'on reconnaît notre parenté avec les volatiles. *La pensée est un oiseau qui, dans la cage des mots, peut déployer ses ailes* - Kh.Gibran - *Thought is a bird, that in a cage of words, may unfold its wings*.

L'art n'est possible que parce qu'il est impossible de faire de sa vie une œuvre ni d'être l'artiste de soi-même.

Être sa propre source ou son origine ne suffit pas pour être original. L'originalité est un plasma charrié des profondeurs, où il vaut mieux ne pas descendre, une lave fertilisant, dans une longue perspective, le sol de la vie. En plus, la géologie veut, que les volcans s'ouvrent toujours en hauteur.

Le talent est le don, qui consiste à produire une harmonie, que la vie ne confirme qu'a posteriori. Chercher la confirmation de la vie a priori - signe d'un travail mécanique, sans génie.

Une œuvre d'art - certainement pas un achèvement, ni une vie suspendue, lévitante, mais un jaillissement, une naissance de mesures, de

poids et d'essors : *Les œuvres les plus belles relatent leur propre naissance* – B.Pasternak - *Лучшие произведения рассказывают о своём рождении*. Le créateur choisit les lieux et les instants de ses (re)naissances, en y imitant la naissance annoncée du Verbe.

Satisfaction, béate et bête, de tout écrivain, apprenant que son livre a *bouleversé* une vie. Je ne parierais pas gros sur l'épaisseur des fonds secoués par un livre. Je serais comblé, si le mien te faisait accrocher à ce qui te reste de toi-même, pour mieux vivre le naufrage quotidien, au milieu des courants hostiles, sans aucune Loreley en vue. Le moi est peut-être la hauteur de la houle, que je maîtrise, sans chavirer.

Dans un bon écrit, la voix ou la musique de l'auteur compte plus que le bruit des choses invoquées, mais le mauvais lecteur s'attarde au bruit et rate la musique ; mettre au registre du bruit - le choix rhétorique de la force, de la négation, de l'indifférence, de la versatilité ; extraire des métaphores, pures et décharnées, les faire vibrer au courant de la vie et de ta propre sensibilité.

Les philosophes professionnels choisissent toujours le mauvais côté du confessionnal : *Le métier littéraire est un éternel sacerdoce* – Th.Carlyle - *Literary men are a perpetual priesthood*. Sois ton propre autel, sur lequel tu alterneras les sacrifices de la vie et les fidélités à l'art.

En affrontant la vie, il est souhaitable que mon seul adversaire soit un ange ; mais dans l'effort artistique, il est vain de chercher un divin duelliste. Comment défier une parade de fleurs ? Même à une fleur, on peut s'intéresser en géomètre, en papillon ou en jardinier. Être attiré par une même soif de lumière et de couleurs ou compter ses pétales.

Même les maîtres intemporels, en désespoir de cause, se remettent au temps : *Le temps rend meilleurs les poèmes comme les vins* - Horace - *Si*

*meliora dies, ut vina, poemata reddit* ! Sois prêt à jeter à la mer ta meilleure bouteille, avec ton meilleur poème, - une âme à sauver plutôt qu'une sève à aimer. *Mes poèmes, tels ces vins précieux, se bonifieront avec le temps* - M.Tsvétaeva - *Моим стихам, как драгоценным винам, наступит свой черёд.*

*La faveur des étoiles est de nous inviter à parler, de nous montrer, que nous ne sommes pas seuls, que l'aurore a un toit et mon feu tes deux mains* – R.Char. Ce qui fait aboutir la vie à un beau livre, écrit sous un toit étoilé et caressé par la main, qui bénît ta plume. Où trouver ce feu et ce toit ? Si c'est mon étoile qui les guide, ils ne peuvent se trouver qu'au fond de mes ruines vespérales.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun – l'intensité. Ainsi, [Nietzsche](#) mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

On est solitaire en Europe, quand on regarde ailleurs que les autres ; en Russie - quand on vit ailleurs. Et puisque la vie remplit les pages, la littérature russe de la solitude est plus pure. Le solitaire européen rêve de réussites, le solitaire russe savoure ses défaites. La solitude s'affirme non pas dans des salons ou forêts, mais dans des souterrains ou sur des toits.

Les deux races réussies, les robots et les moutons, triomphent de la vie, en s'arrachant à la solitude. Seuls l'amour et l'art en font un compagnon d'infortune : *L'art, c'est l'apothéose de la solitude* – M.Proust – et l'amour en fait vivre simultanément l'apothéose et les affres.



Tous les métiers sont bons, pour élever des cités radieuses, inondées de lumières : des contre-maîtres du savoir, des géomètres des émotions, des charpentiers de l'art. Mais pour concevoir de nobles ruines des ombres il faut des orfèvres, des virtuoses du vide, des artistes de la vie.

Difficile de reproduire la vie mieux que par l'image d'un arbre. Le récit, le plus souvent, me met déjà au milieu d'une bruyante forêt, cachant les soucis de l'arbre solitaire, tandis qu'une formule de deux lignes ne peut se vouer qu'à un arbre fier et silencieux.

L'ivresse d'intensité ou l'ivresse de mouvement, le plus souvent, s'opposent ; la première est l'apothéose de nos sens, obscurs et chauds, la seconde - la chute dans le sens de la vie, clair et froid. Être stylite du sentiment et gyrovague des idées serait un compromis.

La traversée du désert : quand s'éteignent les mirages, se taisent les prophètes, racolent les troupeaux ou caravanes. Mais le désert n'est pas fait pour être traversé, mais pour pousser à inventer des mirages.

L'écriture, la poésie et la philosophie nous furent données par des rêveurs ahuris et passionnés - Prométhée, Orphée ou Narcisse - et que profana, bêtement, le calculateur Icare, en tentant de traduire ces rêves musicaux dans les actes mécaniques. Nos héros nous apprirent aussi la multiplicité du visage féminin, à travers Pandore (la fatalité des maux), Eurydice (la fatalité de l'avant-dernier pas), la nymphe Écho (la fatalité du reflet et de la solitude).

Si la vie est un jeu, ce n'est ni le jeu d'échecs, trop géométrique, ni un jeu de hasard, pas assez analytique, mais un jeu algébrique, où il s'agit d'inventer, en permanence, de nouvelles règles et de nouveaux enjeux. Hélas, nous sommes réduits au rôle d'interprète onirocritique d'une langue, que nous ne maîtrisons pas, et *traduttore - traditore* - en même

temps transmetteur et traître, entretenant la tradition de la tradition. Vivre, c'est savoir résister à l'éveil. Il faut corriger Calderón : la vie est de plus en plus une veille, sobre et collective, et c'est de mon songe, enivré et solitaire, que je devrais tenter de faire ma vraie vie.

Les plus belles paroles ou notes sur l'héroïsme et le combat furent composées par des capitulars : *Résignation ! Quel misérable refuge, et pourtant il est le seul qui me reste* - Beethoven - *Resignation ! Welches elende Zufluchtsmittel, und mir bleibt es doch das einzig übrige*. Hélas, tous les autres refuges se transforment fatalement en caserne, étable ou salle-machines.

Je commence par décomposer la valeur d'un homme sur les axes des actes, des pensées, des rêves, et je finis par n'y voir que l'*homo faber* commun. Même nos rêves portent des stigmates collectifs, sans parler des pensées ou des actes : *Donner une valeur à l'homme d'après les actes les plus hauts est absurde* - Sartre. C'est l'homme créateur, l'*homo sacer*, l'homme solitaire, ayant reçu du haut un talent sans mérite, bref - un nihiliste doué pour la métaphore, qui prend, à mes yeux, l'allure d'un vrai héros, créateur du sacré.

Successivement, je me désintéresse de l'homme de dépassement, de chemin, de destination ; je reste en compagnie de l'homme d'intensité, de métaphore, de contrainte. Dans l'invariant, tout héros est solitaire.

*Le plus précieux, dans les poèmes comme dans la vie, est ce que tu rates* - M.Tsvétaeva - *Самое ценное в стихах и в жизни - то, что сорвалось*.

Les larmes que tu n'auras pas versées, les mots que tu n'auras pas trouvés, les gestes que tu n'auras pas osés. C'est un problème de voisinage : le succès m'insère parmi les autres, l'échec me laisse seul avec moi-même. Une bonne topologie consisterait à donner le meilleur prix (comme une bonne analyse - la meilleure métrique, c'est-à-dire la plus

grande distance) à ce qui me touche. Dans la vie banale, comptera ce qui pèse ou s'exprime, pour mon esprit ; dans la vie secrète, je ne garderai que l'impondérable et l'indicible de mon âme. *D'une vie ne reste que ce qu'elle n'aura pas été* - Cioran. On fait par l'esprit et par le muscle, et l'on est – par l'âme ; un bonheur et une utopie impossibles – que mon faire coïncide avec mon être.

Deux amoureux, deux solitaires s'enivrant de leur inaccessibilité. Et Rilke - *L'amour, c'est ceci : deux solitaires se protégeant, s'effleurant* - *Das ist Liebe : daß sich zwei Einsame beschützen und berühren* - les rend trop impatients. *Entre tes bras, ma solitude commence* - N.Berbérova - *Одиночество моё начинается в твоих объятьях*. C'est dans la solitude qu'on subit souvent l'invasion des autres ; *reste avec moi, pour que je garde ma solitude*, - dit-on à son meilleur ami. Seul l'amour fait entrevoir aux hommes d'aujourd'hui le mystère de la solitude, et non plus, comme jadis, l'inverse : *L'incommunicable solitude nourrit l'amour* - E.Levinas.

Et l'amour et l'amitié naissent du besoin de caresses, pour amortir ma solitude – caresser les sens, rêvant de clôtures secrètes, ou caresser le sens, tourné vers l'ouverture discrète. Et toute écriture noble vise une amitié ou un amour : j'écris, parce que je veux caresser ou être caressé, mais je dois être seul, pour qu'on ne confonde pas la caresse d'avec la folâtrerie.

Le plus pur des amours – quand personne n'aime l'objet de ton amour. C'est ce que se disait sans doute Narcisse.

Puisque le littéraire d'aujourd'hui s'adresse soit aux moutons soit aux robots, son écriture est soit discursive soit intentionnelle - trop d'ennui ou trop de mécanique ; la noblesse solitaire et l'intelligence solidaire s'adressent à l'arbre et se moquent de la forêt.

L'ennui de la littérature, qui court les rues : dénuder le fond d'un témoignage. La grandeur de la littérature d'anachorète : draper la forme d'un aveu.

Deux abstractions étonnamment semblables, le surhomme de Nietzsche et le prolétariat de Marx. Une utopie de solitaire et une utopie de solidaire. Une voix de l'esthétique, par-delà l'éthique, et une voix de l'éthique, par-delà la politique. Mais le même appel de la noblesse et du pathos. Frères sur papier et en rêve, ennemis en pratique et chez les acolytes.

L'homme libre : dans le noir de la solitude il garde le regard ; dans le brouhaha de la multitude il garde l'ouïe ; dans la fadeur des gestes il garde le toucher des caresses rêvées.

Aujourd'hui, ne plaire qu'à l'élite n'est qu'absurdité et orgueil, puisque les goûts de cette élite sont horriblement proches de la vulgarité commune ambiante. Il fallait être solitaire, pour faire partie de l'élite ; aujourd'hui, il faut être solidaire de la foule. D'ailleurs, on ne parlait ni devant les hommes, ni devant l'homme, mais devant Dieu, que symbolisait la beauté, la féminité ou la bonté.

Aujourd'hui, ce n'est pas la forêt qui est l'ennemi de l'arbre, mais la machine, qui se substitue aussi bien à la forêt qu'à l'arbre lui-même. L'arbre, réduit en circuit informationnel, n'a aucune chance de se transformer en une forêt fraternelle. La forêt anonyme cache les arbres solitaires.

Qu'est-ce que le rêve ? - une prière vers l'inexistant, un élan vers l'inconnu, un attachement à l'impondérable, un détachement de l'évident, un sacrifice des horizons et une fidélité au firmament, une reconnaissance que l'essentiel n'est pas dans le réel, une solitude du bien et une sacralité du beau.

L'aristocratie est dans ma façon de sélectionner les meilleurs : les meilleurs des hommes – les amoureux, les meilleurs des amoureux – les poètes, les meilleurs des poètes – les romantiques solitaires. Je dois aboutir à la tour d'ivoire ou aux ruines, si je cherche l'excellence.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun – l'intensité. Ainsi, Nietzsche mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

Jadis, quelques rares, belles et solitaires voix, majestueusement égales, pour chanter le vertige des profondeurs tragiques ou des hauteurs romantiques. Aujourd'hui, des hordes de voix hystériques, basses et grégaires, pour narrer la platitude.

La platitude des écrits émerge, chez les triviaux, à cause de l'équivalence entre ce qu'ils ont, ce qu'ils font et ce qu'ils sont, ces trois registres étant chez eux transparents et contenant des constantes communes. Et c'est de l'impossibilité de cette équivalence, chez les subtils, que surgit leur arbre dramatique, dont toutes les branches sont chargées d'inconnues individuelles.

Tous les plumeux clament leur inappartenance à tout courant. Quand on a de bonnes voiles et, surtout, quand on a son propre souffle, on devrait se désintéresser du courant lui-même. Et le meilleur navigateur n'a pas besoin de déployer sa voile ni même gaspiller, trop près du sol, son souffle. Son plus beau désir de voyage est dans la suspension à l'aplomb des voies impénétrables.

Tout grand écrit naît d'une ivresse, ivresse des choses, des idées, des mots ; mais le plus grand secret consiste à savoir s'enfiévrer de soi-même. Ce beau conseil d'Horace : *tu ne planteras aucun arbre austère avant la vigne sacrée - Nullam sacra vite prius severis arborem !*

Je reconnais ma faute musicale : avec des cordes en permanence tendues, on risque de ne plus être en accord avec l'harmonie de la vie. Comme [J.Joubert](#), je ne joue que de la harpe éolienne. Il faut savoir détendre ce qui vibrerait faux, mais je désappris à tendre l'oreille aux sons directeurs de l'époque.

*Tout vrai poète est un Croisé. Il s'agit de reprendre le Saint Sépulcre aux infidèles, aux gens de la horde, de lettres et de métier* – A.Suarès. Les reliques du poète sont hors tout flacon, invisibles comme l'ivresse. Là où la horde, lettrée et professionnelle, s'installe, aucune Résurrection n'est à attendre. Le poète ne croit qu'en furtives Annonciations, et même là, après toute visitation de l'ange, il doit se garder de ne pondre qu'un œuf.

Ni la peinture ni la musique ne peuvent rendre ni mon regard ni ma houle. Et, dans mon soi révélé ou palpitant, le mot n'a rien de palpable à embrasser ni à reproduire ; c'est une ambition bien niaise, que *ton fruit soit copie de toi-même* – G.Byron - *as our mould must the produce be* ; il n'y a rien à copier - ma création est moi ! Encore que ce soient les meilleurs qui le tentent ; les pires copient les autres ou les choses.

Ni confessions ni testaments ni catéchèses – mais la musique ! Faite de soupirs, d'élan, de silences. L'état d'âme – le point d'arrivée. Ambition d'artiste.

Avec les grands auteurs, on les sent portés par l'élan de leurs propres images ; avec les médiocres, on les voit porteurs anonymes des idées des

autres.

Le nihiliste se détourne, ou n'a pas besoin, des commencements d'autrui et, lorsqu'il est, en plus, un artiste, il munit les siens propres - de l'intensité des finalités. Savoir se passer d'épaules des autres et de sentiers battus.

L'image de synthèse collective évinça l'image sculptée de solitaires. Plus d'élan indicible, que la netteté d'un verbe fractal. Ils parlent, discourent, raisonnent, au lieu de chanter. La mort de l'art fut provoquée par celle de Dieu ; l'image, dans sa chute iconoclaste, entraîna l'extinction de tout souffle de caste.

Placer ma voix dans des ruines est une astuce pour éviter l'incrustation d'un public dans mes acoustiques. L'intensité des récits modernes naît dans des salles. Je n'entends qu'une seule voix d'aujourd'hui, que Bach aurait pu mettre en musique - la voix de [Cioran](#) (R.Debray l'entendit dans la voix de W.Benjamin). Le culte *avant-gardiste* de la modernité ne vénère que les saisons et les gagnants, - pire ! - que les dates et les chiffres. Les meilleurs écrivains restituent le climat, que ressentent même les *arrière-gardistes*, les vaincus.

L'artiste d'antan voulait s'adresser à Dieu ; celui de nos jours se produit devant son spectateur ou son lecteur ; l'homme se pavane devant la femme ; la femme s'exhibe devant l'homme. Dans le lac, l'artiste Narcisse n'avait pas trouvé un miroir, mais une frontière, qui l'isolait des autres (comme la fontaine de Villon ou la mer de [Valéry](#)) ; le visage qu'il aimait était peint par son imagination, en tête-à-tête avec le dieu de la beauté. Et le visage est peut-être ce que nous avons de plus intérieur, [Socrate](#), dans sa seule prière : *Cher Pan, donnez-moi la beauté intérieure, et que l'extérieur soit en harmonie avec l'intérieur !* - l'avait bien compris.

Un appel, paternel et divin, est à l'origine de la création artistique ; mais c'est dans l'état d'abandon, d'orphelinat, qu'on atteint, Dieu sait pourquoi, la liberté d'artiste ; donc, proclamer la mort de Dieu est reconnaître la primauté de l'art.

Ils pensent qu'en occultant notre personne, dans les productions de notre âme, nous gagnions en altruisme, largesse de vues ou profondeur. Mais parler de soi, se peindre ou se chanter, ou bien s'en prendre aux autres met en jeu les mêmes palettes ou cordes ; nous n'exhibons que notre visage quel que soit le portrait que nous peignons. Et nous gagnons certainement en hauteur, quand nous avons le courage de nous attaquer au sujet le moins susceptible d'être copié mécaniquement - à nous-mêmes, le seul sujet qu'on ne peint qu'à la verticale. *Pourquoi peindre une toile, si j'en suis une* – E.Dickinson - *I would not paint a picture, I'd rather be the one.*

Je me relis et je n'y trouve aucune trace des lieux, où je bouquinais ou bossais ; ni Moscou ni Paris, mais la Méditerranée, elle y est omniprésente, elle qui illuminait les autres, elle qui m'enténébra. Je me fiche de ma cervelle comme de mes muscles ; je veux coucher mon âme en compagnie de mes caresses.

Se rencontrer soi-même en multitude - une utopie consolante ; se rencontrer soi-même en solitude - une utopie désespérante. Jeux de miroirs ; l'âme ignore ses propres sources ; même Narcisse tombe amoureux d'autrui. Comme le créateur, devant son œuvre : *Cet être, c'est moi : ma richesse est aussi mon manque* - Ovide - *Iste ego sum : inopem me copia fecit*, ce qui est le cogito d'artiste.

On peut juger de la créativité d'un auteur d'après ce qu'il attend des autres : il changerait d'opinion finale, il modifierait sa conduite pendant le parcours, il tiendrait davantage à son goût de ses propres



commencements. Le soi d'artiste doit être solitaire, même si le soi d'ami ou de citoyen appelle des fraternités.

En création artistique, la solitude a priori, en tant que pose initiale, est fausse, mécanique ou déviante ; seule la solitude a posteriori, en tant que position atteinte, est authentique, organique et franche. Tant de faux solitaires se lamentent sur des sentiers battus ; tant de belles solitudes se pratiquent sur des agoras. On peut inventer l'amour ou la douleur, on n'invente jamais la solitude.

L'axe vie/art est parallèle à celui de lumière/ombres. Dans la vie, tout souci du feu et des astres se réduit aux chauffages ou éclairages collectifs ; dans l'art, seules persistent les ombres individuelles. Et c'est au troisième degré qu'il faut comprendre la métaphore, involontairement ironique, du meilleur des [axiologues](#) : *Vivre – transformer ce que je suis en flammes et lumière - Leben – was wir sind in Licht und Flamme verwandeln* - dans son art, ne persistent que des ombres.

## Souffrance

L'écriture ne doit pas être vécue comme une revanche des défaites de la vie (*Les écrivains ne réussissent leurs livres que dans la mesure, où ils ont raté leur vie* - P.Morand), mais une défaite de plus, une défaite glorieuse.

L'art ne devrait pas être une revanche d'un ratage passager dans mes pulsions ou mon métier, mais il doit s'inspirer du constat, que toute vie, non rythmée par l'art, ne peut être qu'un ratage définitif.

Les seules nouveautés, dans l'art, ce sont des altérations de points de salut ou d'attache. Même une nouvelle paille de salut n'est qu'une combinaison des points existants et qui ne peut être qu'une feuille. L'art de sauvetage de la noyade dans le Léthé, pour produire de l'*a-léthéia*, proche, toutefois, de l'*apocalypse*.

Ruptures de stock des mots, déficits du style, pénuries de la négation, surproduction de la grandeur - en littérature comme dans la vie, on s'enraye, on frôle la faillite, on est liquidé par des huissiers compatissants, te suggérant de te recycler en journaliste ou en comptable.

Ceux qui aiment l'art, puisque leur haute vie serait ratée, sont beaucoup moins nombreux, que ceux qui y sont indifférents, puisque persuadés que leur basse vie est une réussite.

Extraire des harmoniques communes d'une agonie ou d'une onde de tendresse, les unifier en un frisson, où chacun entendra ce qui lui chante - la tâche d'artiste.

Les pharaons et les saints s'immortalisent dans notre désir de réécrire

leurs funérailles ; le contraire de la création iconoclaste, c'est l'entretien de momies ou d'icônes, pour fêter les mortels.

Avoir trouvé dans la vie une musique, que ne surpassera aucune sonorité discursive, avoir découvert à la réalité une hauteur, dont aucun verbe ne pourra envisager l'ascension, me sentir un fond, que ne tapissera aucune parole, avoir compris, que le meilleur emploi de ma force est dans la peinture de mes débâcles - c'est seulement après ce parcours initiatique d'humble que je pourrai dire d'avoir écrit *par faiblesse (Valéry) : Quand, le même jour, vous songerez à votre force et à votre complet néant, je croirai, que vous êtes à la recherche de la forme* - L.Reisner - *Когда Вы, в один и тот же день, будете мечтать о своей силе и полном ничтожестве, я поверю, что Вы ищете форму.*

Écrire devrait avoir un seul but - m'adonner à l'appel du beau. Toute autre motivation serait du même ordre que le besoin de m'affirmer ou de me reproduire, un prurit inertiel. La vie doit aboutir à mon livre. Celui-ci est toujours une bouée de sauvetage, mais je dois être menacé par des fonds, pour qu'elle ne soit aussi utile et décorative que l'ancre et la voile. Et sur mon épave on lira l'épithète de W.Faulkner : *Il fit des livres et il mourut - He made the books and he died.*

Sur la distance entre la vie et l'art : pour ne pas être un germe de corruption, l'image, que le style cherche à immortaliser, doit être mise sur le sarcophage et non pas dans la momie, actuelle ou future.

La tragédie doit transiter par la mélancolie, par cette soif, née du conflit entre le vouloir lyrique, le devoir empirique et le valoir aristocratique. C'est pourquoi les comédies tragiques, *vécues* par les personnages de Tchekhov, sont au-dessus des tragédies comiques, que *jouent* les repus du pouvoir (Andromaque ou Hamlet) et les repus du savoir (Faust ou Manfred).

*Toutes les bonnes choses sont des excitants de la vie. Même tout bon livre écrit contre la vie - Nietzsche - Alle guten Dinge sind Reizmittel zum Leben, selbst jedes gute Buch, das gegen das Leben geschrieben ist.* C'est le talent et le frisson, maîtres de la proximité, qui rendent équidistants le pour et le contre, l'espérance et le désespoir. *Mon unique espérance est dans mon désespoir* - J.Racine. L'horreur dite amenant un espoir indicible. Le nez-à-nez avec la vie, s'appelle action endormante ; son plus beau panorama - hauteur excitante.

Le nouveau-né, tourné vers son intérieur, sanglote spontanément ; pour le faire rire, on a besoin d'astuces extérieures. L'agonisant, lui aussi, se force à rire, mais geint de bon cœur. Entre ces deux saisons, le bonheur est à court de clefs rieuses, et le malheur est expert en serrures pleureuses. *L'homme possède ses biens par fantaisie, les maux - en essence* - Montaigne. L'artiste ne veut pas imiter la vie ; il se concentre sur la nature tragique, avec des moyens d'une culture ludique.

Le bonheur, c'est un aboutissement, une convergence, qui traduit une continuité. Mais la souffrance, c'est une rupture, un début incertain, une porte entrouverte vers l'inconnu. *Dieu nous envoie le désespoir non pas pour nous tuer, mais pour réveiller en nous une vie nouvelle* - H.Hesse - *Die Verzweiflung schickt Gott nicht, um uns zu töten ; er schickt sie, um neues Leben in uns zu erwecken.* Et l'art et la vie ont tellement besoin de commencements désespérés et imprévisibles.

Ce qui justifie toute prise de plume, - la bouteille, la cire et surtout la bonne tempête étant à portée du naufragé volontaire. *La vie, en elle-même, est un perpétuel naufrage* - Ortega y Gasset - *La vida es in sí misma y siempre un naufragio.*

L'objet de la création est surtout la souffrance, mais son fond est toujours une joie. *Pour un artiste, la création est une souffrance, qui le libère pour*

*une autre souffrance* - F.Kafka - *Die Kunst ist für den Künstler ein Leid, durch das er sich für ein neues Leid befreit*. La joie vécue est toujours plus dense que la joie peinte, mais la souffrance peinte est toujours plus grande que la souffrance vécue. Pour un artiste, la souffrance devient la forme, le vase et non pas son remplissage ou son fond.

C'est bien rendre le *fond* de l'existence que de proclamer : *Vivons heureux en attendant la mort !* (P.Desproges) - ou, même mieux, car tourné vers le passé : *par-dessus les tombeaux, en avant !* Un sacerdoce, une fortune ou une écriture n'agissent que sur la *forme*.

Quel est le grand créateur, qui reconnaîtrait, que sa vie eût été une réussite ? Personne. C'est l'arrière-fond des détresses qui perce chez les plus belles des plumes. Mais très peu réussissent leur mise en scène (souvent inconsciemment, comme Mozart ou Tchékhov). La maîtrise d'un style paraît en être la condition, à moins que ce soit le contraire, le style naissant dans l'intelligence, la noblesse et dans le courage d'assumer ses débâcles : *Le style est le luxe de l'échec* - Cioran.

Si je vis un commencement, nihiliste (*ex nihilo*) et beau (*maxima de males*), comme une fin, je fais frôler la vie par la mort, la beauté – par l'horreur, et je comprends, que c'est propre à tout art. *Quiconque a eu plusieurs naissances est décédé autant de fois* - R.Debray – sans l'espoir de renaissance – l'artiste dit adieu et non pas au-revoir à ce qui avait été vécu en grand.

La musique de la vie est toujours nostalgique : face à l'enfance trop lointaine, à l'espérance trop haute, à la faiblesse trop profonde ; mais son bruit est triste, monotone ou cynique. Un artiste peut renoncer à reproduire le bruit et à ne produire que de la musique ; c'est ce que fait Cioran. Mais la musique de Tchékhov est plus ample, puisqu'elle comprend le bruit, dont l'horreur ou l'ennui sont joués, en contre-point, par sa

musique. Face à l'Europe, le Russe reconnaît volontiers se trouver au milieu d'*une oasis d'horreur dans un désert d'ennui* - Baudelaire.

Quand la sève de la vie est accessible, la sueur s'absorbe, l'encre se solidifie, la larme tarit, le sang enivre, celui des autres. Seul le poète connaît la lancinante soif *près de la fontaine* ; Tantale, qui, au lieu de s'abaisser par le geste, s'élèverait par le regard ; la fontaine de Siloë, n'a-t-elle pas rendu le regard aux yeux éteints ? L'obscur désir, face à la *claire fontaine*, ou comme le dirait Freud - le *libido*, est le nom de cette soif.

Submergé de bonheur, on perd l'image de Dieu ; accablé d'une souffrance, comme illuminé par une beauté, on assiste à l'émergence d'un Dieu en majesté. Pourtant, d'après les hommes : *Le bonheur et la beauté découlent l'un de l'autre* - B.Shaw - *Happiness and beauty are by-products*. Dieu, qui est peut-être dans une étrange rencontre du beau et de l'horrible (*fair is foul and foul is fair* - Shakespeare, en lecture traumatologique et non pas météorologique), pour la bonne raison, que la douleur et l'harmonie n'appartiennent à personne. Un masque étincelant de l'art, sur le visage horrible de la vie – telle serait la destinée d'artiste.

Dans la vie, la pauvreté et la souffrance, sont toujours dépravantes ; dans l'art, elles nous épargnent l'ennui et l'orgueil. Un bon artiste doit avoir faim ou, au moins, savoir le provoquer et l'entretenir.

Toute pensée de la vie tourne, inexorablement au poison ; trois attitudes possibles : ne plus y toucher (les prosaïques), s'inventer des antidotes anesthésiants (les sages), y goûter (les poètes), en l'injectant sous la peau à doses artistiques, pour le transformer en simple excitant.

Les repus, confondant l'âme d'avec le ventre, disent que le cœur et l'âme de la vie, c'est la souffrance. Mais tout fond de la vie, pour un artiste, est le bonheur, et c'est seulement sur l'épiderme - sur les mots opaques - qu'il

dépose sa charge de souffrance, qui est l'impossibilité d'être translucide et la certitude, qu'on prend sa vivisection esthétique pour une dissection mystique.

Le plus grand mérite de [Nietzsche](#) est de nous avoir convaincus, que le bonheur peut cohabiter avec le malheur : dans la nature, dans la vie, dans l'art, puisque l'homme entier est dans les axes et non pas dans les valeurs.

L'expérience de la vie réelle, qu'elle soit parsemée de souffrances ou de dîners en ville, n'apporte rien à un écrit artistique ; n'y comptent que le don de plume et l'intelligence. D'ailleurs, les plus troublantes voluptés comme les plus féroces douleurs furent peintes par des rats de bibliothèques (le voluptueux et le tragique, qu'oppose, à tort, Pavese, sont des matériaux d'égale substance). Une raison de plus de ne pas quitter ma tanière ou mes ruines et d'éviter les ateliers ou les forums.

On divise les philosophes en ceux qui nous apprennent soit à vivre (agir) soit à mourir (se suicider), la science d'[Aristote](#) ou l'art de [Socrate](#). Ils devraient plutôt nous désapprendre toute notion de chaîne : que ce soit vers une vie accumulative (*carpe diem*) ou vers une vie ou une mort spéculatives (*purpose-driven life* ou *American way of Death*). Pratiquer une culture de la pose et non l'inculture du résultat. Donner un sens au point zéro de la pensée et de la douleur, commencer par une vie intranquille et finir par une mort tranquille. Ne pas oublier, que *la pensée de la mort aide à tout, sauf à mourir* - [Cioran](#). Pourtant on y pensa tellement comme à un aboutissement (au lieu de la vivre comme une contrainte), que même la mort devint impersonnelle : *Oh Seigneur, fais à chaque homme le don de sa propre mort* - [Rilke](#) - *O Herr, gib jedem seinen eignen Tod*.

Spinoza et Leibniz se rangent du côté du bonheur et de la joie,

Schopenhauer et Kierkegaard – du côté de la souffrance et du désespoir, mais seul Nietzsche parvient à joindre ces deux bouts, que couronne l'intensité de la vie et de l'art, l'éthique cédant place à l'esthétique. Le fond de la vie est bien animé par le bien, mais c'est le beau qui en crée la forme – l'art.

Si tu veux parler sérieusement de la vie, imagine-toi la Terre sans musées ni bibliothèques ni même cimetières entretenus. Tu comprendras alors pourquoi ce qui anime les meilleurs gestes d'artiste sont la terreur et la honte.

Toute la hauteur de l'art est dans l'élan tragique des commencements ; toute la profondeur de la vie est dans le courage d'assumer les suites de nos débuts, aussi redoutables, pour l'artiste, que la mort même. *Ce n'est pas la mort qu'on devrait redouter, mais ce qu'on n'arrive même pas à commencer à vivre* - Marc-Aurèle.

Jadis, l'art permettait de se détacher de l'horreur et de la pesanteur d'une vie pénible ; aujourd'hui, il meurt, puisque la vie devint facile, agréable, comblant les besoins de la majorité. Qui encore peut comprendre cette étrange lamentation : *Le souci cosmétique – par la philosophie, l'art, la poésie – autour d'une vie misérable qui se fane* - G.Speth - *Жалкую увядающую жизнь хотят косметизировать философией, искусством, поэзией.*

Pour un écrivain, l'un des emplois les plus utiles de l'intelligence consiste à garder l'illusion, que l'écriture soit une communication salutaire avec l'au-delà de la mort et de l'angoisse, tandis que ce labeur est aussi trompeur et borné que tout travail abrutissant ou assourdissant. Vivre sans illusions est le lot des intelligences médiocres, même si elles sont puissantes.

La souffrance me rend plus sensible au vague appel du Bien ; mes mots-



échos, au début nus et naïfs, se mettent à rechercher des habits de la Beauté. C'est ainsi que se produit la fusion entre la vie et l'art, dont le Bien restera la victime muette d'un triomphe de la Beauté, préparé par une souffrance. Ce chemin fut parcouru par Hölderlin, Dostoïevsky et Nietzsche.

L'âme romantique, l'éros ou la solitude me font expérimenter des formes pathétiques d'une petite mort, d'une mort théâtrale. Mais ce n'est ni en spectateur ni en acteur ni même en réalisateur que je dois affronter la vraie mort, mais en dramaturge : la beauté de la pièce de la vie me consolant devant la tombée du rideau.

Le soi connu succombe au désespoir ; le soi inconnu se nourrit d'espérance. C'est à ce second soi que pense, peut-être, Kierkegaard : *Le péché : se trouvant devant Dieu dans l'état du désespoir, ne pas vouloir être soi*. Le vrai de l'esprit désavoue toute espérance ; le beau de l'âme neutralise tout désespoir. Et c'est dans la capacité de l'esprit de n'être soudain qu'âme, et de l'âme - de devenir spontanément esprit, que se résume la sagesse de la vie. Ce balancement produit la musique tragique de l'existence.

L'homme étant frappé d'anémie de la grandeur, son premier besoin aurait dû être une noble palpitation, ayant pour fond la beauté ou la terreur. Et ce sont, respectivement, la vie et la mort qui s'y complètent. Mépriser la vie, comme mépriser la mort, sont des attitudes d'un sot repu ou d'une brute.

Aucun geste consolateur final en vue, se dit le matérialiste, en se mettant à hurler au désespoir. Le beau mystère du monde me fait oublier l'absurdité ou l'horreur des problèmes et des solutions dans ce monde, se dit l'idéaliste, cet *Inconsolé, à la Tour abolie* (G.Nerval), et s'enivre d'espérance, qui est à l'opposé de la lucidité : *L'espoir, qui émerge de la*

*réalité, tout en la niant, est la seule manifestation de la vérité* – Th.Adorno  
- *Hoffnung ist, wie sie der Wirklichkeit sich entringt, indem sie diese negiert, die einzige Gestalt, in der Wahrheit erscheint* - la vérité est toujours une solution, tandis que toute espérance niche dans des mystères.

On ne peut plus imaginer un auteur, qui aurait du succès avec ses épanchements mélancoliques ; l'attente générale se converge vers l'hilarité picaresque. Le mode nostalgique des héros et des poètes est mort, puisqu'il n'y a plus ni héros ni poètes. Les hommes retinrent la leçon de l'éducateur des robots : *Par mal, j'entends toute forme de tristesse* - Spinoza - *Per malum intelligo omne tristitiæ genus* - le bien mécanique déborde de jovialité.

Sans douleur à chanter ni tromperie à décrier - pas de poète. Faute de pouvoir dénicher une souffrance vraisemblable, le poète d'aujourd'hui se met à flairer de fumeux mensonges - *manipulations, intoxications, récupérations*. Tandis qu'une vérité parfaitement réelle, mais insipide, s'étend à perte de vue (*Il est des vérités, dont la démonstration même montre qu'on n'a pas d'esprit* - K.Kraus - *Es gibt Wahrheiten, durch deren Entdeckung man beweisen kann, daß man keinen Geist hat*). Le journalisme, c'est la terrible fin de tout élan poétique, esquissé il y a trois mille ans.

*Sans l'art, la brutalité du réel rendrait le monde insoutenable* – B.Shaw - *Without art, the crudeness of reality would make the world unbearable*. L'art prêche l'incurable et l'insoutenable ; le monde, lui, offre de plus en plus de prothèses, d'arcs-boutants et d'autres assurances. Le réel est perfection et équilibre, c'est l'art qui est tâtonnement, envolée ou chute.

La souffrance au positif – les bobos, l'oppression, la misère – est une bonne précondition d'une écriture emphatique. La souffrance au

comparatif – les défaites, les jalousies, le manque de pot – est toujours mesquine et bien méritée. La souffrance au superlatif – la hauteur désertique, la douleur inscrite dans l'harmonie du monde, le temps, nivelant nos passions et nos talents – cette souffrance-là est inconnue des plébéiens, elle est le lot du sel de la terre, le sel des larmes.

*L'homme n'est pas un être rationnel aspirant au bonheur. Il est irrationnel dans son besoin de souffrance, qui est la seule raison d'apparition de la conscience* - Dostoïevsky - *Человек не есть разумное существо, стремящееся к счастью ; он есть существо иррациональное, имеющее потребность в страдании ; страдание есть единственная причина ВОЗНИКНОВЕНИЯ СОЗНАНИЯ.* Tandis que l'extinction de la conscience est souvent précédée par une auto-suffisance, rationnelle et indolore, pour ne pas dire plate. Le bonheur est le fond de notre existence ; le malheur n'en étant que la forme. Le premier est commun à tous ; le second n'est ressenti et reflété que par l'artiste.

Me sentir tragique et le peindre en comique. Tendre vers le comique et susciter le tragique. Tel est le prix de mon goût des contrastes, se réconciliant sur un même axe, voué à la même intensité.

Sans honte ni angoisse de l'auteur, l'art ne serait pas au-dessus des arts décoratifs ; mais, si tu veux faire entendre ta propre voix, il ne doit pas en porter des traces, qui sont toujours communes ; rester aux commencements, dans lesquels, avec la même probabilité, peuvent naître et le bonheur et la douleur du lecteur. Seul ton talent devrait en être responsable, l'intensité, non pas la véracité. *Nous ne possédons pas l'art. Nous n'avons à le payer ni par des souffrances, ni par des remords* – F.Pessoa. Parfois, chanter le rêve, c'est inviter à dormir.

Le monolithe de la raison robotique phagocyta la science et l'art ; il ne reste au souffle de Dieu, pour atteindre nos âmes, qu'un seul trou (S.Weil)

- la souffrance humaine. L'amour et la beauté y mesurent leur profondeur. *Dans l'art, la souffrance est la bienvenue* - M.Rostropovitch - *Страдание, в искусстве, - необходимо* - mais pour que la palette d'artiste soit complète, la félicité y est indispensable au même degré, elle y apporte la hauteur.

Plus vaste et varié est la gamme de mes audaces, plus juste et riche sera mon tableau ; c'est la peur devant la honte, la douleur ou la perte, qui me prive de tant de couleurs et d'intensités. *Qui sait tout souffrir peut tout oser* - L.Vauvenargues.

L'agonie d'une espérance sur le déclin ou l'extase d'un désespoir montant, ces mouvements chiasmiques exigent des tempéraments opposés et, pour les peindre, même des talents opposés : des traits mélancoliques tout en ruptures ou un ton sanguin en continu - l'art des crépuscules ou l'art des aurores.

L'art du pathétique : pensées nouveau-nées nourries par un agonisant. Ce soliloque eut déjà un prédécesseur ironique, sous forme d'un *dialogue entre un mourant et un homme qui se porte bien* (Voltaire).

*Gagner en savoir - gagner en douleurs* - la Bible. Aux uns, le savoir est un mode d'emploi, aux autres - un pourvoyeur d'entrées des dictionnaires ou de couleurs des palettes. Pour peindre des béatitudes, la pauvreté des ressources n'est pas un handicap ; c'est pourquoi l'artiste déploie ses dons surtout en peinture des désastres. En plus, le savoir nous apprend, qu'aucun Créateur ne nous surveille et que seule notre propre création nous mette en contact avec l'éternité ; ceux qui ont besoin de maîtres ou de guides, en éprouvent une douleur à part à reproduire. En tout cas, le savoir n'est pas l'ivresse, mais une coupe, n'est pas une fontaine, qui réveillerait nos meilleures soifs : *La soif de savoir est donnée par Dieu à l'homme pour le mettre sur le grill* - la Bible - le savoir peut élargir ou

approfondir mes plaies, il n'est pour rien dans la hauteur et l'intensité de ma flamme.

Tant de livres, qui enseignent ou renseignent, et si peu - qui saignent. En se détournant des astres, on creuse jusqu'à atteindre une platitude finale ; en se penchant sur nos plaies, on découvre, dans nos émotions saturniennes, la hauteur initiale.

Il n'y a rien qui vibre, dans la résignation antique ; et sa dignité est trop drapée soit dans une raison sans déchirure, soit dans les trous de son manteau. On sent une construction bâtie par et sur la négation : contre la panique, l'hystérie, la lamentation. Une bonne résignation doit accompagner une bonne espérance. L'art : créer une acoustique, où le gémissement atteindrait la hauteur et l'intensité d'outre-tombe, d'une majesté intime et lointaine. Pas de mausolées ni arcs de triomphes, ces lieux de silence et de refus, mais des châteaux en Espagne, ces lieux d'échos, de survivances et de rencontres.

La tragédie, ce ne sont pas des vicissitudes du parcours, mais le crépuscule des fins, assombrissant et dramatisant l'aurore des commencements : l'affaiblissement pressenti de toute la gamme de l'âme : l'émotion, l'espérance, le talent, la volonté, la jeunesse. C'est pourquoi le meilleur tragédien, ce n'est pas Shakespeare, mais Tchekhov. Ni l'action ni la réflexion, mais la pitié et l'impuissance.

L'équilibre de [Goethe](#), l'héroïsme beethovénien, c'est juste bon pour passer quelques soirées de velours ou de morgue, mais c'est l'immense frisson éperdu de [Nietzsche](#), honteux devant ses déroutes en poésie et en musique, qui me met dans une véritable tonalité artistique, celle d'une débâcle finale, belle et horrible.

L'ineptie de [Dostoïevsky](#), une larmette d'enfant le faisant rendre le billet à

Dieu ; l'ineptie de H.Bergson, un seul enfant damné désavouant la Création ; l'ineptie de A.Einstein, un seul enfant malheureux rendant tout progrès impossible ; l'ineptie de A.Camus, la souffrance non-justifiée d'un enfant étant révoltante ; l'ineptie de Sartre, les livres ne faisant pas le poids, face à un enfant qui meurt ; l'ineptie du *parti pris des choses*, voyant dans la souffrance des enfants le mal absolu - un bon écrivain est une présence divine comprenant toujours une bonne enfance, une bonne pleureuse et un bon croque-morts ! Inconsolable comme le père des *Kindertotenlieder* et implacable comme l'*Erlkönig*. L'un des buts d'un art serait : comment transformer une larme d'enfant en une pensée d'adulte.

Je connus sur ma peau toutes les formes de souffrance, qui se prêtent à la grandiloquence des plumes sensibles, et je dis qu'elles ne comptèrent presque pour rien au fond de mon écrit. C'est à ce que nous n'avons jamais vécu, par exemple à nos rêves, que nous devons notre essence. *Notre caractère est déterminé plutôt par l'absence de certaines expériences que par des expériences réelles - Nietzsche - Unser Charakter wird noch mehr durch den Mangel gewisser Erlebnisse als durch das, was man erlebt, bestimmt.*

Artiste est celui qui sent, que, de matière, d'enclume et de marteau, celui qui souffre le plus, et le mieux, c'est le marteau.

L'artiste est celui qui sait recréer des mondes ; c'est pourquoi le désespoir, ce qui nous détourne du monde courant, est un allié de l'artiste. D'ailleurs, si l'espérance nous promet un monde nouveau, elle aussi sert la même cause.

En songeant aux conditions les meilleures pour une écriture, au ton et à la pénétration, dont je rêve, je jalouse les destins antithétiques de ceux qu'enviaient L.Tolstoï ou Cioran - ceux des bagnards ou des persécutés - et pour un objectif inverse au leur - plus d'authenticité et d'humilité. Je

jalouse J.Joubert ou H.-F.Amiel, leurs salons parisiens et leurs chaires helvètes, où la bile et la peine attestent une totale et orgueilleuse invention.

Il est trop facile de bavarder sur nos décrépitudes banales ; mais il faut avoir percé cette vision, profonde et tragique, - que les déchéances irrémédiables et les plus dignes d'être dépeintes par nos plumes sont celles de la noblesse, de la création, de l'amour, - pour comprendre la grandeur de Tchékhov.

La jeunesse – un désespoir, net et plat, et une foi en progrès (sur un axe de valeurs, nouvelles avancées des *bonnes* extrémités, face aux *mauvaises*) ; la maturité – une espérance, vague et noble, et une maîtrise de l'éternel retour du *même* (l'art, devenant vie, voue la même intensité aux axes entiers). La vaste éthique cédant le pas à l'esthétique profonde et à la haute mystique.

## Action

L'agir nous oriente vers l'avenir, où s'impatiente notre mort ; l'écrire nous renvoie au passé, où naît la vie. Mais si le temps n'est pour vous qu'une abstraction sans vie, vous direz : *Écrire, c'est ne plus mettre au futur la mort toujours déjà passée* – M.Blanchot - au lieu de : *agir, c'est ne jamais mettre au passé la vie encore à venir*.

Toute action a un sens dans le temps (elle s'y appellera acte) et en a un autre - hors du temps ; on les attache à l'être ou au devenir, à la vie ou à la mort, au salut ou à l'absurde. Et puisque l'art est tentative d'insuffler de la vie, d'apporter de l'oubli ou de la consolation, il doit faire oublier le temps.

Horrible et absurde, avec de telles épithètes le sot affuble et accable la vie, pour justifier les miasmes de son action ; le sage applique les mêmes – aux prémisses de la beauté et du rêve, pour rendre encore plus mystérieux son enthousiasme et son admiration. La vie de l'esprit, la vie sociale, est trop pleine de sens et de transparence ; la vie de l'âme, la vie artistique, offre un vide béni, où doit retentir la musique, insensée et impénétrable.

La maxime réinvente l'homme, la narration tient à l'événement : *La fable n'imité pas les hommes, mais une action* - Aristote. La vie, malheureusement, se range, de plus en plus, du côté de l'événement plutôt que du côté de l'homme. Le bavardage gestionnaire évincera toute musique intemporelle.

C'est avec les graines du champ de l'impossible qu'il faudrait ensemer



celui du possible. Pour des récoltes immortelles, la génétique modifiée est sans danger. *Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible* - Pindare. Ne pas se laisser envahir par l'ivraie du nécessaire. C'est ainsi que t'avaient lu et mis en exergue, respectivement, Camus et Valéry. Regardez, aujourd'hui, les champs du possible, en peinture ou en musique, - les distinguez-vous des décharges publiques ? Et l'écriture, elle aussi, subit chaque jour davantage cet urbanisme lugubre et aculturel, ennemi de la kénose vivifiante.

Qu'emporte de nous, le mot, le regard, le geste ? La vie est-elle une traduction libre d'un texte insensé ou la création d'un discours inédit ? Se peut-il que *l'âme n'ait pas de secret, que la conduite ne révèle* - proverbe chinois ? Et si une œuvre n'était créatrice que révélatrice ? Psychologisme transcendantal !

La grâce dans la vie ou dans l'art – la facilité de respiration ou d'inspiration ; et de bonnes barrières entre l'action et le rêve contribuent à nous rendre gracieux des deux côtés de la frontière : *On est plus à l'aise avec la création, qui se désengage de la vie, comme avec la vie, qui se détourne de l'art* – M.Bakhtine - *Легче творить, не отвечая за жизнь, и легче жить, не считаясь с искусством.*

Aujourd'hui, de plus en plus, on lit dans les gestes humains de simples applications de codes ; on finit par se demander : où y a-t-il plus de vie ? dans les livres ou dans les actes des hommes ?

Tant de litanies, pour qu'on accomplisse chaque acte de sa vie, comme s'il était le dernier. Tandis que l'artiste, jaloux de bon Dieu, le veut premier, sans qu'il soit le dernier. *Vis chaque jour, comme s'il était le premier et le dernier* - Angélus - *Lebe deinen Tag als ob es dein erster und dein letzter wäre.* Le sage, cherchant un écho, s'arrête à l'avant-dernier. Les autres accumulent les  $n + 1$  – èmes.

Qu'est-ce qui s'oppose au monde [schopenhauerien](#) ? Quelque chose d'immonde, de ce qui subordonne, à l'inverse d'Arthur, la *volonté* à l'intelligence et la *représentation* - à l'interprétation. La vie et l'art - à l'action.

Pour rehausser la vie, sois court en art et bref en action. Les indifférents l'élargissent, les secs l'approfondissent, surtout depuis que la vie est longue et l'action - sans danger. Qui comprend encore ceci : *La vie est courte, l'art est long, l'action périlleuse* - Hippocrate - *Vita brevis est, ars longa, experimentum periculosum*.

Ce n'est pas parce que la cible lui *fait défaut* ([Nietzsche](#)) que le nihiliste néglige de lâcher ses cordes, mais la vulgarité des flèches lui fait mépriser le métier d'archer. Comme d'ailleurs les métiers de vivre ou d'écrire : *Avoir écrit te laisse comme un fusil, une fois le coup parti* - Pavese - *Aver scritto ti lascia come fucile sparato*.

Réaliser la vie, c'est réussir à donner du prix à ses meilleures sensations, tâche dont seul est capable l'art. Pour être un peu plus précis : donner de la valeur et non pas du prix ; leurs chances se trouvent partout, où n'est pas encore mort l'étonnement, dont la création n'est qu'une variation ; rêver la vie est plus noble que la réaliser. *L'artiste doit aimer la vie et nous montrer qu'elle est belle. Sans lui, nous en douterions* - A. France.

Les soucis du fond et ceux de la forme - quand on sait les séparer, on est artiste. L'action et la réflexion s'occupent du premier, le goût et le talent - de la seconde. Et dans la vie des grands, comme dans un roman, le fond finit par effacement ou banalisation, et c'est la forme qui persiste dans notre esprit, ennobli et devenu âme. Curieusement, enseigner le *fond* d'un métier - de charpentier, de philosophe ou de gendarme - se dit *former*. [Hegel](#) - *Le travail forme - Arbeit bildet* - joue la-dessus.

Notre existence a deux facettes : l'action et l'inaction. Il s'agit de les ennoblir : esthétiquement, par la création active, par la traduction de ton propre mystère, et éthiquement, par la vénération passive du mystère universel du Bien. L'ennoblissement – le sens suprême de l'existence.

Je vauX par ce que je *veux* atteindre par la musique de mon regard absent ou par l'intensité de mon élan sans ailes, par le vague de mon *interprétation* par l'art. Mais c'est ce que je *peux* voir avec mes yeux ou tenir avec mes mains qui me *représente*, trop nettement, auprès de la vie.

Apollon nous soulève et Dionysos nous enivre, quand Vénus présente la cible. Notre vie est donc dans le souvenir d'une corde, jadis tendue, et des cibles anéanties, le mystère de la flèche, qui ne vole peut-être même pas. Et l'art est l'arc, que la vie quitte pour les cibles. *Nous vivons entre l'arc lointain et la trop pénétrante flèche* - Rilke.

C'est dans ses commencements, que l'artiste met le maximum de son énergie et de ses visées ; pour lui, la croissance, le progrès, l'avancement n'ont pas beaucoup de sens. S'il réussit à garder l'intensité de ses préludes jusque dans ses finales, il aura pratiqué le *retour musical du (au) même*. Il faut choisir entre la marche de la vie et la danse de l'art.

Demeurer-dans-le-monde ([Heidegger](#) - *in-der-Welt-Sein*) est l'attitude la plus anti-vitale ; rien n'éloigne du monde comme l'art ; rien ne nous y ramène plus sûrement qu'une œuvre d'art ([Goethe](#)). Mais la *poiésis*, réduite au *travail* sans inspiration, fait qu'on ne prône, aujourd'hui, que l'être-à-l'œuvre (*am-Werk-Sein*).

Qu'ils soient romanciers ou épiciers, garagistes ou pianistes, chanteurs ou chercheurs, aujourd'hui, ils doivent leur succès - au travail ; ce misérable travail, qui n'est que la partie mécanique d'un scénario conceptuel, lucratif

ou artistique, son exécution et non pas son rêve ; il est le fameux pinceau qu'on ne devrait pas voir sur le tableau de la vie.

La production de vrai (Nietzsche - *das Wahre hervorbringen*) serait à l'origine de la volonté de puissance ; mais *produire* peut signifier aussi bien *créer* (la représentation) que *prouver/comprendre* (l'interprétation et le sens) ; mais Nietzsche ne voit que le second procédé. La reconnaissance de beau serait la seule véritable prérogative de la volonté de puissance, qui n'est pas une idée *vitale*, mais artistique.

Vivre, d'un côté, penser ou faire - de l'autre : vivre comme on pense, c'est se rapprocher du robot ; identifier la vie à l'action, c'est se mettre dans la peau du mouton. On devrait vivre du cœur et laisser l'esprit et la volonté se fusionner dans l'âme, dans ce créer, qui est union du penser et du faire, une vie inventée, naissant au milieu du beau et du bon et se solidarissant de la vie la vraie.

L'*action* et l'*otium* - les formes de vie du marchand ou du poète ; mais leurs fonds se retrouvent dans les rejets : la *nég-ation* ou le *neg-otium*.

Tous mes actes méritent un mépris, un ricanement ou une indifférence ; il restent mes rêves, habillés de mots ou d'élan ; ils sont ce qui restera de l'édifice de ma vie – ses ruines. *Un grand homme qui tombe n'est pas plus exposé au mépris que les ruines* - Sénèque - *Si magnus vir cecidit, non magis contemni quam ruinae*.

Le rêve ne peut pas être innocent, il s'y point toujours un état d'âme extatique, coupable, échappant à toute bonne logique acquittante. On s'en tire mieux avec l'action, qui est si souvent le contraire du rêve : *La vraie vie est l'éternelle innocence de l'agir* - Goethe - *Das wahre Leben ist des Handelns ewige Unschuld* - la vie, moins vraie mais plus musicale, se dédie au rêve. Le rêve est un sacrifice, et tout sacrifice est à ta charge,

surtout le sacrifice des idées : *Aimer, voici l'éternelle innocence ; la seule innocence, c'est de ne pas penser* – F.Pessõa.

Tout ce qui s'achève n'est plus de la vie, mais de l'inertie. La vie est dans le toupet du premier pas, dans un sens, que l'inertie ignore. *Ici, sur terre, tout ne fait que commencer et rien ne s'achève* - Dostoïevsky - *Здесь, на земле, всё начинается и ничего не кончается*. *Finis coronat opus* - un adage, bon tout juste pour la mécanique.

Avant même que je me mette à agir, à parler ou à penser, deux sujets préexistent en mon for intérieur : le soi connu (la créature, les yeux de l'espèce) et le soi inconnu (le créateur, le regard personnel). Et ma vie, par alternance, prendra forme soit d'une copie du premier, soit d'une parabole du second.

On vit au milieu des actes, on rêve au milieu des fantômes – l'horizontalité et la verticalité ; et une bonne philosophie ne devrait s'occuper ni de la vie ni de la mort, ici-bas, mais de l'élan vers le haut : la sublimation de nos joies et l'évaporation de nos angoisses. Et puisque la soif de Dieu prend source dans les mêmes thèmes, la philosophie, en effet, devrait être *ancilla theologiae*.

Quand on s'attache au mât au-dessus des rameurs et prêche une haute voilure, on ne fait plus attention aux fuites de la vie dans les cales.

Se sentir flèche pointant une cible inaccessible et chercher à faire de sa vie une tension digne de cette distance à ne jamais parcourir. Exercice des moyens et test des contraintes. *La noblesse de l'homme se reconnaît en ceci : il peut se donner des buts inaccessibles* - H.Hesse - *Die Würde des Menschen steht damit, daß er sich die Ziele im Unerreichbaren setzen kann*.

Le jour le plus redoutable pour les destinées de la liberté sera celui, où l'on réussira à mettre en équations les voies, qui mènent aux sacrifices et fidélités, et à en faire des calculs intéressés et profitables comme pour toutes les autres actions humaines. Ainsi la vision basse des goujats de jadis : *La vie est la liberté s'insérant dans la nécessité et la tournant à son profit* (H.Bergson) - tournera en aimable réalité.

Il devient de plus en plus facile d'orienter sa vie selon une idée, puisque les idées, comme la vie, devinrent algorithmiques, calculables. La meilleure métaphore de ce fonctionnement s'appelle ordinateur. L'intellectuel, ne serait-ce pas celui qui attache à l'idée imaginaire au moins autant de mesure et d'admiration qu'à la vie ? Ou celui qui est capable de produire des images transformables en idées ?

Ce qui vaut la peine d'être décrit ne peut pas être fait ; écris plutôt ce qui vaut la peine d'être lu. Au lieu de cela, les hommes ne font que décrire et lire ce qu'eux-mêmes ou les autres font.

Près du but, l'artiste vit le vide ou l'impuissance d'une déconcentration ; le vrai bonheur l'accueille dans l'extase des commencements ou dans le vertige du parcours : *Malheur à toute forme de culture, qui indique l'aboutissement, au lieu de faire notre bonheur sur le chemin elle-même - Goethe - Wehe jeder Art von Bildung, welche uns auf das Ende hinweist, anstatt uns auf dem Wege selbst zu beglücken* - le chemin des meilleurs est le commencement même.

Les étapes de mon mûrissement, face au désir : le maîtriser, le calculer, le rêver, le peindre – héroïque, intelligent, poétique, créateur.

Deux conflits polissent une œuvre : entre le fond et la forme et entre la forme et la matière. Quand on comprend, que le premier se réduit au second, on a des chances de devenir artiste. Non seulement *la matière*

*aspire à la forme* (Aristote), mais la forme appelle et déconstruit le fond (Gestalttheorie).

*Dans tel poème, je n'ai pas voulu dire mais voulu faire, et ce fut l'intention de faire qui a voulu ce que j'ai dit* – Valéry. Ceux qui ont beaucoup de choses à dire, le plus souvent, ne savent pas faire ; le désir de faire ne se traduit dans un dit original que par un don et par un goût. Et le prosateur et le poète sont travaillés par les appels langagier et mental, par la messagerie et par le message, mais le premier veut dire son message, en pensant commander aux mots, tandis que le second fait son message, en se laissant guider par des sons, images, intuitions. *Écris ce qui se fait et non pas ce qui se dit* – C.Pavese - *Conta quello che si fa, non che si dice.*

*Paradoxe de l'état artiste. Il doit observer, comme s'il ignorait tout, et exécuter, comme s'il savait tout* – Valéry. Comme c'est souvent le cas, avec toi, le savoir et le devoir se détachent du vouloir - du désir ; dans l'observation, le désir de fermer les yeux, dans l'exécution - de les garder grands ouverts et brillants. Mais l'artiste sait, que tout commencement est recommencement, toute invention – réinvention.

*Le style est la revanche de ce que l'homme veut sur ce qu'il est* – R.Debray. Une revanche au goût amer, car, pour y parvenir, il faut passer par la débâcle de ce que l'homme doit ou l'embâcle de ce que l'homme peut. Le style est un rêve, qui vaut par le désir de ce qui n'est pas. Mieux on veut, plus on vaut, c'est mieux que : *Plus on veut, mieux on veut* - Baudelaire ou *Je vaux ce que je veux* – Valéry.

Il n'y a pas de chemins droits, pour monter au Parnasse, surtout si l'on t'observe de la Montagne Oblique, l'Hélicon. Guidé par les Muses, Apollon devient Dionysos.

L'art résulte du larcin, que commit Prométhée auprès des dieux coopératifs : Athéna et Héphaïstos, s'occupant, respectivement, de l'intelligence et de l'action ; mais ce n'est ni la cervelle ni le bras qui résumant la création divine, mais bien le feu ; les hommes perdirent la forme ardente et ne gardèrent qu'un fond tiède de raison et d'efficacité. *Sans le feu, la connaissance de l'art est impossible* – Protagoras.

Consciemment ou non, mais tout homme de plume, avant de noircir ses pages, a un but en vue. Les uns se mettent à décrire des chemins épiques qui y mènent, d'autres – à chanter des actions dramatiques, d'autres encore – à exhiber des acteurs ou des ressources. Mais les meilleurs se contentent d'imaginer des contraintes, qui ne nous laisseraient qu'en compagnie d'un seul acteur immobile, dont le mot électif serait et chemin et matière et intensité.

Entre la liberté de la croissance et la contrainte de l'instinct, le choix se fait, presque à notre insu, par le degré de notre talent : une poursuite désespérée de gains et de progrès, ou bien une intensité et un retour du même. Le talent n'a besoin que d'un goût, c'est à dire d'un instinct d'artiste.

Quand, dans le devenir créatif, dominant l'art et l'intensité, le temps disparaît des attributs de la création, et le regard de créateur remplace les yeux d'homme ; c'est un retour éternel, retour sur soi, retour du même soi, après une brève traversée du temps.

Dans l'éternel retour, sur la spirale de la création, peu importe sur quelle étape je m'attarde le plus (sur l'œuvre - [Nietzsche](#), sur le créateur - [Cioran](#), sur la création - [Valéry](#)), intensité-ironie-intelligence, envol-chute-invariants, - le regard tangent peut y être de la même hauteur et suivre la même direction.



En remontant aux commencements, on n'aboutit, en dernière instance, qu'aux rythmes, timbres, hauteurs et intensités - que tout disparaisse, dans le monde ou dans nos espérances, il ne restera que la musique ([Schopenhauer](#)). La philosophie ne serait que du *tone-painting* (G.Steiner) ou le *regard naïf* (H.Bergson) - c'est à dire inné, naturel - *en soi*. Tout dans le monde est artificiel par son origine et naturel par son résultat ; d'où le culte de l'acte qui fixe et l'abandon du fait fixé.

J'aurais eu assez de force pour traduire ma lucidité en actes, je serais retourné dans ma forêt natale de Sibérie, sur les traces de mes ancêtres orpailleurs, ou, au moins, j'aurais cherché à me réfugier en Amazonie ou au Kenya. Accepter de vivre d'une illusion - l'écriture comme réceptacle d'un souffle - illusion devenue fatalité, telle est la faiblesse, qui est à l'origine de ce livre boursouflé. *Il ne dépend que de nous : vivre dans un monde rassurant d'illusion* - N.Chomsky - *If we choose, we can live in a world of comforting illusion*.

L'action selon [Valéry](#) va du sentiment à la forme, et selon moi - de la forme à son fond réel ; [Valéry](#) l'identifie avec l'enveloppement et moi - avec le développement. Son *l'homme est action* et mon *l'homme s'arrête à l'action* disent, en définitive, la même chose. Nous sommes d'accord, que la quête la plus passionnante de l'art concerne le cheminement imprévisible entre l'impression et l'expression. L'expression fixée doit rester sans prolongement.

Si, dans la vie réelle, la contemplation l'emporte largement sur l'action, en qualité de nos émotions, - dans l'écriture, c'est l'inverse : la narration du monde est toujours plus pâle que sa (re)création ; les activistes du réel ont peu de chances d'être de bons paysagistes de l'imaginaire, qui, d'ailleurs, ne vaut que par son climat, dont la reconstitution est la vraie action scripturaire.

En interrogeant mon soi, hérissé de mouvements intraduisibles ni en actes ni en paroles, et en cherchant, désespérément, d'y mettre de l'ordre, je finis par préférer le terme organique de *fidélité*, au terme mécanique de *cohérence*. La tentative la plus probante, c'est l'écriture d'un livre, duquel, inexorablement, surgiront des images ou des sentiments, loin d'être des empreintes du réel. Et que dire des actes, qui ne sont que des écritures ratées ? Seuls ceux qui ne créent pas sont cohérents avec eux-mêmes. Le créateur est fidèle à sa création.

Le sentiment esthétique est statique, et l'art est la transposition de la dynamicité des choses en staticité des images. Garder l'immobilité des représentations est une qualité divine, vouloir traduire en bougeotte activiste ce qui, dans l'âme, témoigne de l'intemporel et de l'immuable, est mesquin, sans être diabolique. *Ne se prête au chant initiatique que l'unique, le sauvé du flux des choses* - H. Broch - *Nur das Einmalige, das aus dem Fluß der Dinge herausgerettet ist, öffnet sich zum richtunggebenden Gesang.*

Tout artiste est un copiste, mais de combien de fibres copiées monte une palpitation ? Là où le tâcheron reproduit la géométrie, l'artiste insuffle déjà une mélodie.

En dehors de *traduire*, traduire une voix et une langue, qui ne sont pas les miennes, je ne peux pas donner un sens quelconque à *créer*. Être dans l'état de demande de messages (me sentir *ange*), ne pas m'attarder dans celui de la réponse (ce que veut le diable). Poétiser, c'est traduire des messages (voix) cryptiques.

L'écriture et son objet : deux êtres dont le contact émeut un troisième. Les trois, fondus en une seule personne, - l'heureuse triade !

Toute beauté a besoin de miroir. Non spéculaire, toute belle *chose en soi*

ne dépasse pas le grade d'idole, de poids ou d'outil. Le miroir minimal - une négation. Toutefois, ce qui nous émeut le plus dans une beauté ne figurera jamais sur un tableau ni dans une formule ; elle est annonciatrice du merveilleux : *La beauté devient la preuve visible des miracles* - Dante - *La bellezza diviene argomento visibile dei miracoli*.

L'écriture elliptique : trouver une distance harmonieuse entre les deux foyers - l'esprit et le sentiment - pour que le langage dessine une courbe, dont tout point serait à la même distance sommaire de ces deux points.

L'écriture est un acte (et non pas un rêve) surveillé par une sensibilité, une mémoire et une intelligence, ce qui le décompose sur ces axes : la hauteur du style, l'étendue de l'ambition, la profondeur de la construction.

Une contrainte de l'art : exclure le savoir réticent à la traduction libre en sentir ; une contrainte de la science : négliger le sentir, qui se traduit trop mot-à-mot en savoir.

La littérature discursive suit le conseil de Bias : *Entrenez froidement, poursuivez chaudement*, tandis que l'aphoriste se dit : *Entrends chaudement et surtout ne poursuis rien*.

L'artiste-artisan, par conviction ou par dépit, proclame, que le fond et la forme doivent être de même tonalité. L'artiste à la plume impassible veut justifier la platitude de la forme par la houle du fond à maîtriser, fond resté muet, dans une traduction servile. L'artiste-énergumène fait la découverte fondamentale : toute forme artistique *doit* être apollinienne ; ne *peut* être dionysiaque que le fond, lisible à travers la forme inventée et libre.

Le fond à rendre est le même pour tous les hommes. C'est par le choix de la forme - syllogistique, narrative, pulsionnelle - qu'ils se distinguent : la

profondeur, l'étendue, la hauteur. Mais pour s'entendre, le vrai dénominateur, le talent, suffit.

Le sentiment : ni outil ni contenu d'une bonne écriture. Il me faut une maîtrise psycho-linguistique de deux courants indépendants : de mon âme vers l'écriture et de l'écrit vers l'âme d'autrui. Idéaliste des sources, matérialiste des débouchés.

Le médiocre cherchera de l'inspiration dans ses expériences, ses savoirs, ses émotions. Le grand sait, que la seule fontaine, près de laquelle expire le poète et respire l'art, s'appelle imagination. *Le seul bien, qui puisse combler un artiste, vient de son imagination – B.Pasternak - Художнику неоткуда ждать добра, кроме как от своего воображенья.*

Le poète, qui est chantre du déracinement, part d'un sentiment profond, pour en ériger l'image en hauteur ; le philosophe, qui doit être poète de l'enracinement, fait deux pas, en sens inverse, mais complémentaires : de l'image au concept, et du concept à la réalité. Ce parcours est à l'opposé des scientifiques ou des techniciens.

Qu'on montre, ou seulement évoque, un objet, on ne fait qu'en dessiner un chemin d'accès, dicté par l'habitude ou bien par la créativité. Reconnaissance ou surprise, assurance ou émotion, empreinte ou métaphore. Toute évocation ne garantit pas le second terme de l'alternative. *Il y a deux façons d'exprimer les choses : l'une est de les montrer brutalement, l'autre de les évoquer avec art – H.Matisse - la brutalité, c'est la routine.*

On ne devrait se dévouer à l'art que si l'illusion de *créer* à partir du *point zéro de la sensibilité*, est irrésistible. Et, d'ailleurs, ce sont là et les buts et les contraintes de l'art.

*À la fin doit régner la sensation, au milieu - l'esprit, au début - la raison - Goethe - Am Ende soll die Empfindung, in der Mitte die Vernunft, am Anfang der Verstand vorwalten.* C'est le contraire de ce que clame le poète : la sensation le met en mouvement, au milieu gouverne la raison et à la fin, se dégage l'esprit. L'essentiel est toujours joué au commencement.

*On appelle maniéré en littérature ce qu'on ne peut pas lire, sans l'imaginer aussitôt accompagné de quelque gesticulation menue, de quelque pincement de bouche ou de quelque contorsion - J.Joubert.* Tandis que suivre, sans manières, la marche hiératique ou l'engourdissement démotique de l'Éternité a, visiblement, toutes tes faveurs. C'est dans l'asphyxie qu'on approche le mieux la perfection. Sans souffle coupé, la littérature est irrespirable. Sans besoin de perdre pied, elle n'a pas de profondeur. Avec masque à la hauteur du regard, elle n'est que mascarade. *Il faut que tout en soi bouille, afin d'être, dans son débordement, plus que parfait - Maître Eckhart - Opportet se toto bullire quidpiam, ut sit exuberans plus quam perfectum* - la bouillie n'est pas la meilleure forme de débordement.

*Les pensées, les émotions toutes nues sont aussi faibles que les hommes tout nus. Il faut les vêtir - Valéry.* Le couturier dominant fournit les uniformes ; la première noblesse arrache les insignes et ose le haillon ou la charpie. *L'homme nu sur Pégase sans ailes - F.Lorca - Hombre desnudo en Pegaso sin alas.*

*Subordonner les œuvres à ce qui produit les œuvres et ce qui produit les œuvres à ce qui est capable de les produire - Valéry.* Cette hiérarchie subordonne le Père et le Fils au Saint-Esprit, le créateur et l'inspirateur - au poète ! Dans l'œuvre ne compte que la face musicale : l'âme du compositeur et ses notes.

*Un grand maître peut peindre l'idéal, ce réel en puissance. Une haute réalité - M.Tsvétaeva - Великий мастер может явить идеальное, реальное в потенции. Высокую реальность.* Le rêve, c'est une réalité vécue en hauteur ; la vibration est réelle, l'appel est réel, la volonté de puissance est réelle ; seuls le mot et la note sont ces pinceaux idéels, presque invisibles sur les tableaux du réel, où régnera la vibration.

Curiosité adverbiale et spatiale de la phrase de G.Buffon : *Bien écrire, c'est bien penser, bien sentir et bien rendre* - la bonne écriture, c'est la hauteur, la bonne pensée - la profondeur, le bon sentiment - l'étendue, le bon rendu - la largeur. Maîtriser le style, c'est maîtriser l'espace.

Les raisonneurs européens sont habitués à voir, dans la littérature, des personnages bien réels, d'où leur allergie aux fantômes loufoques russes, travaillés par l'impuissance. *Comment peut-il [Dostoïevsky] écrire si incroyablement mal et émouvoir si profondément !* - E.Hemingway - *How can a man [Dostoyevsky] write so unbelievably badly, and make you feel so deeply !* - on y voit la différence entre un journaliste minable et un journaliste génial. Bien écrire, c'est bien émouvoir.

La grandissime originalité de la culture russe est dans la séparation entre les moyens et les buts, la technique et l'émotion, le visible et le lisible. L'inévidence dans les premiers, l'homme comme le point d'accommodation des seconds. [Dostoïevsky](#) semble s'emmêler dans la politique et le fait divers, tandis qu'il joue sur la corde de l'*homo credens*. Tchaïkovsky nous mène vers un état d'âme, un lieu, tandis que l'émotion éclate ailleurs. [L.Tolstoï](#) disserte sur l'histoire ou la justice, tandis que son vrai discours ne vise que l'homme solitaire. Tchekhov étale des platitudes, parmi lesquelles, soudain, naît une émotion irrésistible.

Dans l'écriture il y a deux actions indispensables : dessiner des voûtes et faire entendre sa voix, qui s'y répercute. Être à la fois architecte et -

chanteur, tribun, oracle, théurge, momie. Dans le vide – créer un auditoire.

Les moyens de l'art - l'abduction ; le but de l'art - la séduction ; les contraintes de l'art - la traduction. L'artiste est un phénomène de la conductivité. *Au préfixe près, il n'y a de philosophie que de la Duction : la déduction, dans l'aire logico-mathématique ; l'induction, dans le champ expérimental ; la production, dans les domaines de pratique ; la traduction, dans l'espace des textes* – M.Serres.

Trois types d'écrivain-fontaine : ceux qui épluchent leur mémoire, ceux qui relatent un paysage, ceux qui répandent leur climat. Inventaire, invention, initiation.

Depuis [Aristote](#) et F.Bacon, on répète cette aberration, que l'art, c'est l'homme complétant ou imitant la nature. Dieu créa des algorithmes, auxquels, miraculeusement, obéit la nature ; l'homme crée des rythmes, qu'apprécie ce qu'il y a de plus artificiel - notre âme. L'art est dans l'invention de sources et non dans le puisement de confluences divines. Le naturalisme, comme prolongement de l'art, est de l'imitation, où je me ridiculiserai, devant le Créateur inimitable.

C'est la recherche mécanique de nouveautés à tout prix, qui déprécie l'art le plus sûrement ; le beau naît rarement d'une métamorphose d'un autre beau, il lui faut partir d'un point zéro de la création. Le commentateur ou l'épigone profane le beau, lorsqu'il n'en extrait que le vrai : *Il nous jette du beau dans le vrai, du vrai dans le pur, du pur dans l'absurde, et de l'absurde dans le plat* - [Valéry](#) - la platitude est l'avenir, déjà largement réalisé, de l'art, qui se sépara définitivement du beau.

Un livre est complet, s'il peut servir, à la fois ou plutôt cycliquement, de solution-produit, de problème-outil, de mystère-principe. Si une

seulement de ces lectures survit au regard ironique, le livre ne mérite pas mon chevet.

Trois conditions nécessaires, pour que l'éternité prête l'oreille à mon message : il doit être sans lendemain, l'aujourd'hui y doit être absent et l'hier constituer la perspective ou le point zéro de mon écriture. Pour un bon interprète, comme pour un bon créateur, *hier n'est pas encore né* – O.Mandelstam - *вчерашний день еще не родился*.

Dans la création domine le mystère ; dans la traduction - le problème, dans l'invention - la solution.

La bonne écriture est un palimpseste : une couche fraîche de mots, par-dessus les esquisses de notre âme à court d'outils. La mauvaise : le canevas des choses d'aujourd'hui forçant une peinture de reproduction.

Prêcher la créature - Goethe, Nietzsche, le créateur – L.Tolstoï, Cioran, la création - Shakespeare, Valéry. Polir, pâtir, bâtir.

Une fois sorti de l'ennui et de l'absurde du descriptif, tout bon créateur se tourne, successivement, vers la transformation, ses invariants, ses noyaux. Le sommet de l'art : réduire au noyau tout ce qui était transformable. Progrès des opérations : additionner, multiplier, annihiler ; progrès des opérandes : désigner, exprimer, substituer. *Méprise le savoir dont l'œuvre finale périsse avec son opérateur* - de Vinci - *Fuggi quello studio del quale la risultante opera more coll'operante d'essa*.

Nos sens et l'art : l'un crée, parce qu'il voit des choses, l'autre - parce qu'il entend des voix, le troisième - parce qu'un *attouchement* le conduit à sculpter son regard, où le *flair* et le *goût* se disputent la palme.

Une œuvre est grande, si l'auteur y est invisible (Flaubert), ou si derrière



le dramaturge visible transparaît un démiurge anonyme (S.Weil). Un anonymat partiel étant inévitable, je chercherais à le réduire à la seule langue visible et à l'exclure du message invisible. Plus l'auteur s'émancipe de son œuvre, plus l'œuvre fuit devant son créateur. *Les plus ardentes ambitions sont celles qui ont eu l'orgueil de l'Anonymat* – A.Modigliani.

Ce n'est pas l'invasion par le *moi* qui ravagea l'art moderne ; dans l'expression du *moi* il y a une part de l'inertie, langagière ou sociale, et une part spirituelle, en relation avec le Créateur ou avec la création ; c'est l'extinction de la seconde et l'hypertrophie de la première, l'inconscience de son origine, qui firent de l'art exhibition de parties banales et absence d'un tout mystérieux.

Deux choses contribuent pour tuer l'art : la disparition de toute distance entre la réalité et la création ; l'instauration d'une seule scène publique, où s'exhibent, presque dans un même langage, la technique, l'amusement et ce qui, par inertie, s'appelle art.

Ceux qui ont *beaucoup à dire* font, d'habitude, du remplissage de formes, qu'ils ne maîtrisent pas, et une fois le *travail* accompli, ils éprouvent la sensation de *vide* ; le maître ne fait que *rêver* et *créer* des formes, qui *parleront* elles-mêmes, et à la fin il éprouve le sentiment de *plénitude*, car son œuvre aura rejoint la réalité, c'est à dire la perfection. *Écris sous l'attrait de l'impossible réel* – M.Blanchot.

Le vrai artiste répugne au développement, puisqu'il sent, que l'inertie, plus que la créativité, prendra la relève du premier pas. *Tout l'intérêt de l'art se trouve dans le commencement. Après le commencement, c'est déjà la fin* – P.Picasso. Là où le badaud est mû par la curiosité, l'artiste est hanté par l'ennui. *Chose insupportable pour un artiste : ne plus être au commencement* – C.Pavese - *Una cosa insopportabile all'artista : non sentirsi più all'inizio.*

Parmi la gent de plume, le nul est motivé par le besoin résolu d'écrire, le médiocre - par le besoin problématique de lutter, le meilleur - par le besoin mystérieux de caresser. Graphomanie, mégalomanie, érotomanie.

Quatre genres de matières premières se partageaient, à taux égal, la palette des écrivains - l'événement, la chose, l'idée, l'état d'âme. L'invocation des deux premiers, des périphériques, servait souvent à mieux mettre en relief les deux derniers, les centraux. Aujourd'hui, tous les écrivains proclament leur attachement passionné aux derniers, mais sous leurs plumes s'amoncellent des tas informes et interchangeable des faits divers communs.

*Non, nous ne créons pas ! nous plagions nos âmes* - Hugo. Le talent, c'est l'écoute fidèle de notre âme, de notre soi inconnu, infini, inarticulable. Sans le talent, on écoute et copie le monde. L'art, c'est le plagiat de ce soi. On ne crée qu'en traduisant ; j'interprète mon âme étrangère, et elle, barbare, quand elle se met à parler notre langue de mots, elle nous plagie !

*Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute, l'intelligence rêve, le manque crée* - Valéry. La musique, le dialogue, la liberté, la contrainte - comment mieux définir leur place !

*Ce n'est pas une affaire d'artiste que de suivre la réalisation de son idée, mais son devoir est d'en voir l'image* - A.Blok - *Не дело художника - смотреть за тем, как исполняется задуманное, но обязанность художника - видеть то, что задумано*. Et de la vouloir mettre en musique ! L'idée réalisée, idée fixe, n'a de place que dans des archives ou machines. La musique est une promesse, qu'il faut entretenir ; la tenir est affaire des bras et non pas des âmes. L'image est ce qui s'intercale entre le créateur et le monde ; elle est le regard, précédant et les objets vus et

les yeux.

*L'artiste est la source de l'œuvre. L'œuvre est la source de l'artiste - Heidegger - Der Künstler ist die Quelle des Werkes. Das Werk ist die Quelle des Künstlers.* Tous ceux, que l'étincelle divine n'éclaire pas, se prennent pour astres ou astrologues. On n'est artiste que si l'on accepte l'inaccessibilité de ses sources et de ses estuaires et place son *magnum opus* dans les reflets de son étoile. Les besogneux se disent : *Ce n'est pas moi que je cherche, mais mon œuvre - Nietzsche - Ich will nicht mich, ich will mein Werk.*

*L'art, c'est une éponge et non pas une fontaine - B.Pasternak - Искусство губка, а не фонтан.* La porosité côté tête prépare le jaillissement côté âme : *Les champs ont assez bu - Virgile - Sat prata biberunt.* Un savoir bien serré prépare un pouvoir bien acéré.

*Les substitutions d'images, c'est un symbole de force, c'est l'art - B.Pasternak - Взаимозаменяемость образов, то есть искусство, есть символ силы.* Tout remonte à l'arbre, que ce soit l'image ou la formule logique ; de ses substitutions naissent des fleurs, des fruits ou des cimes.

*On ne conçoit une œuvre qu'à reculons : du dernier au premier pas ; traverser, les yeux ouverts, le chemin qu'on avait traversé, les yeux fermés- M.Tsvétaeva - Задумать вещь можно только назад, от последнего шага к первому, пройти взрячую тот путь, который прошёл вслепую.* Et s'apercevoir, à l'arrivée, que la fidélité aux premier et dernier pas justifie le sacrifice des pas intermédiaires. Les chemins inspirés des sources et fins se parcourent le mieux du regard, dans une fébrile immobilité de l'éternel retour. Ni causes ni effets, mais - la création !

*Écrire, c'est augmenter d'une perle le sautoir des Muses - Sartre. Écrire, c'est réussir à me passer d'enfilades et à faire briller mes perles poétiques*

dans les yeux de ma Muse nue, de Polymnie, sans même sa couronne de perles rhétoriques. Un but possible de l'écriture laconique : rendre autarcique chaque perle à part et voir dans leurs pénibles assemblages - des colliers d'Harmonie.

*La véritable rupture a lieu entre description et poésie* – M.Foucault. Quand on a expurgé une œuvre de *descriptions*, ce qui reste devrait être de la poésie. C'est pourquoi, après le filtrage de vos livres, je me retrouve les mains vides. *Écrire n'est pas décrire, peindre n'est pas dépeindre* – G.Braque.

Deux attitudes devant l'écriture : partir d'une question (à laquelle personne n'aurait encore apporté de réponses) et creuser des réponses profondes ; partir des réponses déjà connues, les traduire en une haute Question, inviter tout lecteur non-aptère à y apporter sa propre réponse.

Chacun a en soi une part de l'utilisateur d'outils, du constructeur et de l'inspireur. L'artiste crée, le poète crie, l'homme craint ou croit. Trois stades d'admiration ou d'angoisse, avec un miroir ou avec un rasoir.

En matière artistique, on aurait dû dire, que l'homme enfante et la femme – engendre.

J'ai une tendresse particulière pour l'initiale *I* (même si A.Rimbaud se trompa de sa couleur – elle est bleue et non pas rouge), elle forme l'anneau de la création : idée, icône, idole (que la mauvaise hiérarchie [platonicienne](#) associait à Dieu, à l'artisan, à l'artiste). Tous en créent, mais seul l'artiste rend l'idée – palpitante, l'icône – vivifiante, l'idole – sacrée. Dieu nous munit d'instruments, pour les représenter, et d'organes, pour les interpréter.

Avant d'être action, tout écrit est réaction ; rebondir de la chose elle-

même devint trop ordinaire, puisque tous les angles de vue furent déjà explorés ; plus prometteur est de rebondir non pas de la chose même, mais, déjà, du regard d'autrui sur elle : pensée de la pensée, géographie avant paysage, paysage avant climat, se servir d'autrui comme miroir, contrainte ou panneau indicateur - tel est l'intérêt principal de mes citations. Stendhal pensait, qu'il fallait *faire son entrée dans ce monde par un duel* ; je m'en prépare la sortie en affrontant toute une coalition de meilleurs escrimeurs. Mais je compte sur l'amitié inespérée de certains de mes adversaires aînés, pour que nos épées tirées se redirigent vers des ennemis de nos princes ou de nos maîtresses.

Tout discours est fait du dit et du fait, le vrai faire, hors toute imitation, consistant à innover dans le dire. Et cette innovation peut surgir de plusieurs sources : le choix de matériaux, l'usage d'outils, le style d'édifices, leur ampleur, la solidité de leurs fondements ou l'audace de leurs hauteurs, leur incrustation dans le paysage etc. Sans le faire, le seul dire n'est qu'une copie ou une partie de termitières ou de phalanstères.

Au discours et à la présence, opposer l'écrit et la distance ; à la création maîtrisée d'idées - le créateur maître du mot ; à la pêche des solutions - l'immersion dans le mystère.

Le nihilisme civilisationnel - le politique, l'économique, le technique - ne peut venir que de l'ignorance tout court, puisque inventer des points zéro y est ridicule, toute création y étant accumulative ; c'est une ignorance étoilée qui justifie le nihilisme culturel - dans l'art ou en philosophie. Trois sortes de nihilisme honorable : l'éthique - le souci des moyens, l'esthétique - la noblesse des contraintes, le mystique - l'obscurité vénération des commencements et des fins. Trois sortes de points zéro de la création initiatique.

Dieu se comporte en artiste : ses œuvres parlent, Lui, Il reste taciturne.

La science a deux objets de recherche : traquer la vérité dans un modèle monotone ou briser la monotonie en améliorant le modèle. L'art ne peut avoir que la seconde de ces ambitions ; mais la plupart des artistes s'imaginent naïvement poursuivre la première.

La puissance dans le *mieux* est incompatible avec celle dans le *plus*. Celle-ci ne demande que la volonté, celle-là est question de talent. Le don du meilleur est au-dessus de la volonté de puissance.

La pose esthétique relève de mon libre arbitre, elle est donc de nature sophistique ; la position éthique témoigne de ma liberté, elle est donc de culture dogmatique. Quand je suis artiste, fier esclave de mon regard rêveur, je suis sophiste ; quand je suis un raisonneur orgueilleux, acteur de mes visions, je suis dogmatique. L'homme du rêve est dans la pose ; l'homme d'action est dans la position.

## Ironie

Le secret de la supériorité de l'écriture sur la vie : où trouver, dans la vie, des équivalents des parenthèses, des guillemets, des points de suspension ? Avec la certitude de son point final, la vie coupe toute verve ironique.

Il faudrait vivre à mains nues, à cœur nu, mais la création artistique est affaire d'habits, portés par des top-models de la vie.

Ne pas savoir vivre sans écrire - graphomanie ; ne pas savoir écrire sans vivre, c'est-à-dire sans l'envie de rêver, - éthéromanie, *nulla linea sine nocte* plutôt que *nulla dies sine linea* (Pline l'Ancien). F.Pessoa - *Mieux vaut écrire que risquer de vivre ; l'écriture est la manière la plus savoureuse d'ignorer la vie* - justifie la graphomanie, qui ignore le ridicule de risquer d'écrire, lorsque aucune saveur vitale n'accompagne la plume.

Les valeurs particulières circonscrivent la vie, mais les axes entiers charpentent l'art. Il est trop facile de chanter la valeur de R.Wagner ; lui opposer celle de G.Bizet est bête, mais le défendre est une tâche si ardue, qu'elle est à l'honneur du talent paradoxal de Nietzsche. Son discours y est à prendre avec ironie et cynisme, sans pédanterie ni sérieux.

La poésie introduit la règle ludique dans le concours de couleurs de l'imagination ; l'ironie est un arbitre, qui met à égalité le vainqueur et le vaincu, avant qu'ils ne rejoignent la grisaille de la vie, où le jeu est minable. L'ironie et le jeu devraient surtout soigner leur premier enfant étymologique - *l'il-lusion*, l'art de capitulations devant le réel. La philosophie, en nous apprenant, lourdement, à mourir ou à vivre, néglige de nous apprendre à jouer, légèrement.

Travail de plume : porter le léger enthousiasme du premier jour de la vie, tout en en transportant la lourde dépouille du jour dernier.

Le regard, au lieu d'être un casse-tête de l'écriture ou un attrape-cœur de la lecture devrait peut-être se présenter en *trompe-l'œil de la vie* - Rilke (*Schein-Dinge, Lebens-Attrappen*).

Ceux qui sont incapables de broder une vision intellectuelle du monde, veulent l'en protéger en invoquant son manteau sacré, cousu de vie réelle et impénétrable à l'abstraction. Et ils l'habillent en paillettes, ignorants qu'ils sont du fait, que l'univers n'est sacré que nu. Un déshabillage conceptuel et artistique annonce plus de promesses chaudes que leurs habits imperméables.

Chez Nietzsche, Valéry, Cioran, il y a une espèce d'obsession, maladroite et mal-orientée, pour le *fond* – la force, la connaissance, la fébrilité - où ils s'avèrent assez médiocres, tout en étant brillants dans les exacts contraires, se résumant dans la *forme* : l'acquiescement résigné, l'intelligence intuitive, le style équilibré. Les défauts de notre esprit, favorisent-ils les qualités opposées de notre âme ?

Pourquoi l'homme Nietzsche est si mesquin et malheureux ? - parce qu'il lui manque l'ironie, ce contraire du sérieux et du grave (dans la vie et dans l'art), et la pitié, ce compagnon du Bien (dans la vie). Ignorant ces deux élans, il les opposait ; pour lui, l'ironie de Voltaire et la pitié de Rousseau furent incompatibles.

La vie heureuse, dont prétend s'occuper une philosophie hédoniste, n'est pas à portée des discours. Si le verbe fut élu, pour y placer une part du divin, la vie humaine alors ne serait faite que pour aboutir à un beau livre (aboutissement verbal, mais qui devrait s'interdire d'aboutir !). Tout autre aboutissement est soit banal (force ou chance) soit épouvantable (beauté



ou amour). Le Verbe essaya de s'incarner en un corps (son porte-parole minaudant : *Jouis !* devant une impuissante d'amour) ou en un livre (le même jouvenceau ricanant : *Lis !* sous le nez d'un puissant analphabète) - deux désastres d'une sagesse, infidèle à sa hauteur.

La vérité, c'est l'habit décent sur un corps indécent, l'accommodation contemporaine entre savoir faire et savoir vivre. Créer de beaux habits ou chanter la beauté du corps appartient à l'art : *La vérité, qui ennoblie l'homme, ne se produit que par l'artiste* – M.Gorky - *Правду, украшающую человека, создают художники.*

Le médiocre aime la peinture de la fin du monde, le scientifique en scrute le commencement, et l'ironique cherche, chez les deux, de la hauteur, celle d'un déluge ou celle d'une source, pour y deviner la solution d'une vie humaine ou le mystère d'une vie divine.

Je dépensai tant d'énergie pour caricaturer les points de vue de mes adversaires virtuels, tandis que tout ce travail pâlit, face à ce que formule ce *rat de bibliothèques* : *Travailler dur contre la pure subjectivité de l'action, contre l'instantané du désir, ainsi que contre la vanité subjective des émotions et l'arbitraire du goût* - *Die harte Arbeit gegen die bloße Subjektivität des Benehmens, gegen die Unmittelbarkeit der Begierde, sowie gegen die subjektive Eitelkeit der Empfindung und die Willkür des Beliebens* - indépassable comme matière à bonnes contraintes ! Niez toute cette sagesse de robot, mot par mot, et vous me reconnaîtrez !

La funeste paix d'âme, prônée par les Anciens, conduit à la platitude même ceux qui atteignent la hauteur : *En gagnant le haut, on le voit s'aplanir* - Hésiode. La musique est le contraire de la platitude ; il faut disposer de gammes larges, être Icare, rêvant d'envols et vivant de chutes.

L'ironie relève, elle aussi, du pneumatique : dégonfler la pompe du réel (le monde) et enfler le silence de l'imaginaire (le moi), pour donner de mon propre souffle à mes voiles.

L'ironie est un bon moyen prophylactique de défense du sacré contre le futile et le frivole : ironise, toi-même, sur ce qui est grand et pur, avant que la vie et le temps ne le frivolisent ou futilisent.

L'authenticité, ou la présence, est ce qui se constate par les yeux ou les mains ; mais le rêve, ou l'absence, se donne au regard ou à l'âme, qui ne peuvent que t'inventer. L'invention est absence. *La vraie vie est absente* – A.Rimbaud.

Les trois hypostases indissociables de ma trinité - la caresse, le regard, la noblesse - semblent représenter le Diable, puisque l'apôtre préféré de Jésus les définit comme *concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie*.

L'harmonie entre le monde, dans lequel je vis et le monde, qui vit en moi, est préétablie ; nul besoin d'un génie quelconque, pour la créer. Le génie vit du second de ces mondes et ne découvre le premier qu'à travers la merveille des échos ou correspondances non-calculés et irrésistibles.

L'horreur et l'absurde devinrent spécialités des repus : *En cette vie immonde, ma gueule fut tout le temps dans la boue ! Et vous attendez de moi du pittoresque ?* - S.Beckett - *All my lousy life I've crawled about in the mud ! And you talk to me about scenery !* - c'est ainsi que les millionnaires décrivent leurs ennuis menant à la réussite finale. Le vrai pittoresque ou le vrai pacifique ne sied plus qu'aux bouseux. Ma vie fut une grimace, et mon premier lecteur me reprocha l'absence de tout sourire sur ces pages convulsives.

Dans les mentalités horizontales règne le dynamisme, qui assure la stabilité dans la platitude ; la verticalité se maintient grâce à l'immobilité de ce qui est le plus vital, immobilité vécue comme une chute ou une envolée, en fonction du vecteur courant de ton regard.

La même monotonie, soit inertie soit ennui, accompagne ceux qui ne vécurent jamais un moment de grâce, d'illumination ou de conversion (comme St Paul, [St Augustin](#), [Dostoïevsky](#), [Nietzsche](#), [L.Tolstoï](#), [Valéry](#), Wittgenstein, [Heidegger](#)). Pour avoir sa voix reconnaissable, il faut avoir entendu des voix d'inconnus.

Les discours sirupeux ou baveux devinrent si dominants et perdirent à ce point tout souvenir de fraîcheur ou de renaissance, qu'on pourrait regretter la sécheresse de jadis : *L'âme sèche est excellente, avec son feu toujours vivant* - [Héraclite](#) - même si aucun Phénix ne touche plus la terre et réside, invisible et immobile, en hauteur aérienne.

Si tu as soif d'une vie intense, ne cherche pas le vin, mais un naufrage et une bouteille vide, à laquelle tu confieras les tempêtes sous ton crâne. Mais si ce n'est pas la vie, mais la soif qui te préoccupe, crée une fontaine imaginaire, faite à seule fin d'entretenir ta soif.

Le bonheur de ma traversée de la vie, c'est l'ivresse et, donc, la fête. La fête de la fin de voyage, fête de l'esprit ; ou la fête du commencement, du départ, fête de l'âme. L'ivresse sur la route même ne promet que des accidents.

Ceux qui affrontent la mort, sourire aux yeux, furent connus d'avoir affronté la vie, grimace aux lèvres.

Les plus pures des abstractions antiques se trouvaient à l'aise en compagnie des ivrognes, hétaires ou pâtres ; de quelles ivresses, de

quelles voluptés peut se réclamer ce sage moderne, dont les seules quêtes sont : l'Être, l'Un et l'Ego (si enivrants et banals pour un Athénien et si sobres et ampoulés pour un Parisien), sont-ils transcendants ou transcendantsaux, immanents ou réels ? - des robots enrayés, des programmes, qui bouclent dans un vide stérile des circuits sans vie.

Dénoncer les mensonges du monde, c'est si bête et utile ; chanter sa perfection - profond et si illusoire ; s'inscrire en faux apporte des fruits, circonscrire le beau - des ombres et des fleurs.

La meilleure façon de montrer mon mépris du temps est de bâtir pour mes rêves un séjour intemporel, dans le style anachronique des ruines, ce séjour des meilleures espérances, de celles qui naissent, sans même savoir vivre.

Écrire - avec les moyens d'une fièvre faire aimer le feu caché : *Zeus t'a caché ta vie, le jour où il se vit dupé par Prométhée ; il te cacha le feu* - Hésiode.

Sans déséquilibre initial - pas de poésie ; sans équilibre final - pas de beauté. *Les étoiles ne se reflètent que dans des eaux sans trouble* - proverbe chinois. La poésie est l'art de porter, d'entretenir le vertige des chutes ou des essors, les pieds sur une corde raide, les mains sur la charge salvatrice de la première émotion.

Le remplissage est le genre littéraire le plus répandu, et le vidage d'une tête débordant de pensées - la méthode la plus suivie (même G.Byron succomba à cette niaiserie : *Si je n'écris pas pour vider mon esprit, je deviens fou* - *If I don't write to empty my mind, I go mad*). On aurait dû laisser ce soin au lecteur, en lui tendant un vide vertigineux, aspirant ce qui est, à l'accoutumée, retenu dans des réserves de l'âme. *Viser la plénitude en se vidant* - G.Steiner - *Evacuation towards fullness* - il faut le

faire avant le premier trait de plume !

*Le poète mène triomphalement ses idées dans le char du rythme : ordinairement parce que celles-ci ne sont pas capables d'aller à pied - Nietzsche - Der Dichter führt seine Gedanken festlich daher, auf dem Wagen des Rhythmus' : gewöhnlich deshalb, weil diese zu Fuß nicht gehen können.* Toute référence aux albatros ou alcyons, en fait d'élégance, est une esquivé. La poésie doit donner des ailes et non pas être portée par elles. Mais quand un poème ne fait que marcher, c'est qu'il perd le rythme de la danse. Les idées sont peut-être un livret de ballet, ses costumes et ses décors, mais le poème, ce sont les corps exaltés.

Oui, il faut savoir ce qu'on a à dire, mais, dans le meilleur des cas, on le sait mieux *après* qu'*avant*. Et Platon, avec ses idées préexistantes, est trop statique : *Le sage a quelque chose à dire, le sot a à dire quelque chose*, là où le dynamisme *cioranien* : *On n'écrit pas parce qu'on a quelque chose à dire, mais parce qu'on a envie de dire quelque chose* fait des merveilles. Le désir donne au talent - de la hauteur ; la vue ne fait qu'en élargir l'étendue.

La responsabilité, ce fléau mental, robotisant toutes nos fonctions, des artistiques aux artisanales, devint si envahissante, que même son dernier challenger, la poésie, lui succomba, en grande partie. Quand on le constate, on pardonne à la gent professorale l'immense irresponsabilité de ses logorrhées philosophiques.

Trois dons majeurs d'écrivain - un tempérament, une hauteur, une ironie - que possèdent, séparément et sans partage, trois maîtres français : L.Bloy, Valéry, Cioran (en Allemagne, la morgue et le nihilisme de Schopenhauer et le port altier de Nietzsche ; en Russie, depuis l'espiègle Pouchkine, ironie est synonyme de légèreté). Sans atteindre les sommets de chacun, dans sa spécialité, ce livre aimerait en présenter l'équilibre.

Élever le hasard à la hauteur d'un destin - l'art tragique ; réduire le destin aux bas-fonds du hasard - l'art comique ; lire le destin dans le hasard, rire du hasard dans le destin - l'art ironique.

L'artiste, c'est la sensibilité plus l'imagination plus l'ironie. Il crée des vérités. Le scientifique cherche des vérités toutes prêtes. La plèbe accepte des vérités en fonction de ses besoins. La vérité d'artiste s'ouvre aux yeux sachant se fermer. La vérité scientifique se conquiert en se saisissant des vérités d'appoint, qui l'éclairent. Pour les vérités plébéiennes on n'a besoin ni d'yeux ni de lumière.

L'œil s'humidifie ou s'enflamme, et la cervelle en est souvent complice, pour l'entretenir ou le traduire ; la dévoyeuse, la componction à traquer, la gravité desséchante ou frigorifiante, se tapit dans l'écriture.

Le conflit entre le fond et la forme s'illustre le mieux par le tiraillement entre l'enthousiasme, ce fond de notre âme, et l'ironie, cette forme de notre plume. Mais en en inversant les rôles, on commet une faute de goût, que remarque F.Pessoa : *L'enthousiasme est une grossièreté.*

En quel liquide paie-t-on de sa personne : en sueur, en larmes, en sang, en encre ? *On bout aux degrés différents* - R.W.Emerson - *We boil at different degrees.*

*Deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme (intensité, sonorité, vibrativité, profondeur) et ironie (dédoublement)* – Baudelaire. La profondeur et l'ampleur résument le talent, et la hauteur du regard – la noblesse. Le sérieux - aux sédentaires ; l'ironie, c'est le *ton de revenants*. Le dédoublement est ton absence provisoire dans le réel, qui n'est jamais ironique. Le nomadisme des positions ; le culte de la pose.

L'éloquence ironique embellit l'austère logique. La logique, à son tour, est propice à réveiller l'éloquence muette de nos meilleures fibres.

Ils nous versent tant de breuvages enflammants, tandis que nous nous enivrons le mieux en déchiffrant les étiquettes des bouteilles.

Tant de livres annoncent, dès la première page, soit de la noirceur soit des arcs-en-ciel. Et combien ne laissent, derrière la dernière page, qu'une grisaille rapidement dissipée. L'artiste est celui qui, devant sa toile, tente de ne pas brandir sa palette. À l'écriture suffisent une tempête du bocal ou de l'encrier : *un verre d'eau aurait les mêmes passions que l'océan* - Hugo. Pour le regard, c'est aussi simple : *Un rond d'azur suffit pour voir passer les astres* - E.Rostand. Quand le sang ou l'encre vous manqueront, vous vous tournerez, pusillanimes, vers l'univers entier : *Que le cratère de Vésuve soit mon encrier* - H.Melville - *Give me Vesuvius crater for an inkstand.*

L'art devrait survoler toute pensée ardente avec la ferme intention ironique de ne pas se consumer en l'embrassant.

Le livre est un puits. J'éprouve les fils de ma pensée (ou les fibres de ma sensibilité) en essayant d'atteindre sa face (surface). Le livre est aussi un avatar de l'existence et je dois introduire, entre lui et moi, un vide nommé ironie.

J'ai beau vouloir être gueulard et débordant, il y aura toujours quelqu'un, qui n'y aura décelé que des vagissements ou fuites. L'une des leçons les plus utiles : m'imaginer, en permanence, un lecteur plus ironique que moi-même, pour continuer à écrire à la cantonade.

Mes ruines ne sont jamais vides : ou bien c'est le principe qui ruina le sentiment ou bien c'est le sentiment qui ruina le principe. Le survivant

s'occupe des funérailles du sauvage ou du barbare : *Le sauvage méprise l'art, le barbare déshonore la nature* – F.Schiller - *Der Wilde verachtet die Kunst, der Barbar entehrt die Natur.*

Il faut reconnaître, que l'homme devient de plus en plus théophore, semblable à ce Dieu, qui serait démuné de frissons et tropes et s'occuperait directement d'intellections : *Ni la sensation ni l'imagination ne peuvent L'habiter, et Lui embrasse du seul intellect* – P.Abélard - *Deo nec sensum nec imaginationem inesse posse, sed eum cuncta intellectu.*  
Le plus curieux serait qu'entre-temps le robot apprenne à pleurer et à rêver !

La manie des hommes de garder les pieds sur terre se propagea jusqu'au métier d'écrivain, qui, pourtant, consistait jadis à faire chanceler la terre sous nos pieds.

Ceux qui tiennent à leur visage et défendent leur liberté ne peuvent pas posséder le style, qui est *le masque et l'aveu* (Cioran).

Qui est le vrai producteur de mon œuvre ? - le moi ? mon esprit ? ma mémoire ? mon âme ? Tant de doutes sur la paternité, et encore davantage sur la valeur de ma progéniture, ni traître ni maître ; la pitié pour le moi et l'ironie pour l'œuvre entretiennent cette profonde ambiguïté : *Évoquer ou révoquer l'œuvre dans le jeu souverain de l'ironie* – M.Blanchot.

L'ironie d'Apollon : ne pas m'accompagner en toute circonstance, pour voir, à qui je vais me vouer, dès qu'il m'abandonne. *Quelquefois même le bon Homère somnole* - Horace - *Quandoque bonus dormitat Homerus.*  
D'autres, dès qu'Apollon les quitte, veillent sous la baguette d'Hermès, au lieu de réveiller des Muses.



*L'ambition de la religion du poète n'est pas de dompter l'Infini pour des fins domestiques. Elle est la musique, qui nous distrait de nos pensées* – R.Tagore. Le poète serait donc ce fakir solitaire, devant un cobra sans fin, en train d'extraire de sa flûte les mélodies, qui projetteraient le reptile le plus haut possible.

*Le seul domaine, où le divin soit visible, est l'art* – A.Malraux. Tu veux dire *lisible*. Le divin est surtout visible dans ce qui n'est pas artificiel. Hélas, l'art divinement artificiel (*göttlich künstliche Kunst* - Nietzsche ) est risible. La superstition est l'une des formes du manque de talent qui pousse à placer Dieu au milieu des vétilles.

*Chantre des cervelles* - la future vocation du poète, échoué à devenir *accoucheur* (Platon) ou *ingénieur* (Staline) *des âmes*. La profession libérale de robot-décorateur lui fera oublier, qu'il jouait jadis, dans la société, *la fonction d'archonte de l'humanité* (*archontische Funktion der Menschheit* – E.Husserl).

D'après nos expériences terrestres, l'Auteur du bel univers doit être un personnage sans charme. *Rencontrer un auteur, dont on admire l'œuvre, est comme manger du foie gras et ensuite vouloir rencontrer l'oie* – J.Koestler - *To meet an author because you have admired his work is as to want to meet a goose because you like pâté de foie gras*. Les gourmands seraient déçus comme les gourmets : *Certains aiment des livres, mais détestent les auteurs ; rien de surprenant : qui aime le miel, n'aime pas forcément les abeilles* – P.Wiazemsky - *Иные любят книги, но не любят авторов - и не удивительно : кто любит мёд, не всегда любит пчёл*. En gastronomie ou en astronomie, on n'est pas guidé par le même appétit.

Chez les animaux, la seule fonction de la beauté semble être la séduction. L'artiste devrait s'en inspirer, en renonçant à conduire ou éconduire les

hommes, les tâches réservées aux non-créateurs, aux rabatteurs de meutes.

*Certains poètes veulent en finir avec la Création et tout enfourner à nouveau dans le Verbe* – S.Lec. Leurs antipodes en finirent avec la Résurrection en plaçant tous leurs vœux dans l'Action.

Toutes les médiocrités *vivent* du fond ; seuls les grands peuvent se permettre de *rêver* ou de *créer* en formes.

## Amour

Dans l'art cultivé par nos contemporains, l'amoureux disparaît en tant que climat et souffle, tout en continuant à avoir du prestige en tant que paysage et girouette. L'amour de l'art s'inspire aujourd'hui du même appât du gain que la prédisposition à la jurisprudence ou à la comptabilité. Les victimes de la fusion de l'art avec la vie, - le renvoi, à cause de sous-emploi, de verbes aimer et rêver.

Quand on aime, la vie devient un art. Le poète rêve, que son art prenne l'épaisseur d'une vie. La belle rencontre de ces mutations se fait dans l'artiste amoureux. L'art existera, tant qu'on aura besoin de chanter l'amour au lieu de le narrer, de le détacher du sol au lieu de le soupeser avec des balances de ce jour.

La soif de l'amour élève et redresse ; la soif de la vie abaisse ou humilie. La vie ténébreuse de l'amour éclaire l'artiste ; l'amour béat de la vie l'éteint.

Tout ce qui est somptueux - la vie, l'art, la langue, la femme - peut être vécu comme mystère, comme problème ou comme solution. Il nous faut trois âmes, chacune ne relevant que ses propres défis et non ceux des autres. Le mystère devrait être sans défense, ni résistance.

L'amour, comme la vie, comprend la partie banale du *pourquoi* du bon et la partie créatrice du *comment* du beau. La sagesse consiste à aimer la rose sans pourquoi (Angélu), tout en vivant les *épinés domestiques* (Montaigne) sans comment. Réduire la vie ou l'amour - à l'art.

On n'arrive à associer l'idée d'immortalité ni au corps, ni à l'âme, ni à la

conscience ; ce qui s'en rapproche le plus, c'est la caresse que je voue à un visage, à un souvenir, à ce qui m'avait muni de regard, aux mains de ma mère, bref à l'absurdité insondable d'un aveugle amour, qui ne dure qu'un moment : *L'immortalité : un instant, pour le génie, une longue vie – pour les médiocres* – M.Prichvine - *Для гениальных бессмертие - в мгновении, а для обыкновенных - в долготе жизни*. L'immortelle caresse, au-dessus de l'immortalité d'une conscience selon Pythagore ou [Socrate](#), d'une pensée selon [Aristote](#), d'une foi selon le Christ, d'une création selon l'Artiste.

Une complète différence de nature entre ces deux voluptés : la caresse à donner ou la caresse à recevoir, entre mon corps touchant et mon corps touché ; j'extrapole la vie sur l'art, et je trouve un énorme gouffre entre mon âme touchée et mon esprit touchant, ces deux outils du corps : pour interpréter ou pour représenter le monde, et qui, à tour de rôle, se renvoient de la matière à caresser par le verbe. *La volupté recherche les choses belles, sonores, suaves, agréables au goût et au toucher* - [St Augustin](#) - *Voluptas pulchra, canora, suavia, sapida vel gustavi vel tetigi discernitur* - décidément, la caresse est la curiosité et du corps et de l'esprit, et c'est l'âme qui les unit.

Aujourd'hui, ceux qui réussissent leur vie n'aiment pas l'art. *Qui aime l'art ? - celui qui a raté sa vie* – V.Klioutchevsky - *Искусство любят те, кому не удалась жизнь*. L'homme réussi ne peut même pas savoir ce que c'est que d'aimer, l'amour fou étant le goût des désastres délicieux. L'amour sage, lui, c'est savoir colorer sa vie tantôt de chutes, tantôt d'élan, à l'opposé de la platitude des hommes réussis.

L'amour est ce qui crée le vrai fond de la vie, tous les autres sentiments n'y ajoutant que de la forme ; il est, dans la vie, ce que la poésie est dans l'art. Plus que de sens, la vie a besoin d'intensité et de mystère, dont la munit la poésie et l'amour, ces sens méta-vitaux.

Comment échappe-t-on au monde des évidences ? Le philosophe - par la logique, l'amoureux - par le physique, le poète - par la musique. Ils créent des cadences, des transes, des danses, qui ne sont que des apparences de la vie, des rythmes humains extrapolant les algorithmes divins. *J'existe comme les chiffres de mon rythme* – M.Serres.

L'amour est plus proche du paysagiste que du portraitiste. *L'amour n'est beau que par ce qu'il embellit* - Flaubert. Dès qu'il pose ses yeux sur lui-même il ne dépeint que des autoportraits sans vie, car la vie s'arrête autour de l'amoureux.

*L'amour vit de mots et meurt d'actes* - M.Tsvétaeva - *Liebe lebt von Worten und stirbt an Thaten*. La piètre littérature - faire finir en mots et non pas en mélodie ; la piètre vie - faire vivre d'actes et non pas de rêves ; la piètre philosophie - agir, verbalement, au milieu des problèmes et ne pas écouter le mystère lointain : *La philosophie vit de problèmes, comme l'homme - de nourritures* - Novalis - *Die Philosophie lebt von Problemen, wie der Mensch - von Speisen* - la musique, le rêve, le mystère - les premières victimes des soifs assouvies.

Un curieux parallélisme : l'art et l'érotisme commencent par le désintérêt pour la simple *reproduction* de la vie.

L'homme vit de l'esprit, et la femme – du cœur. La secousse, l'élan de leur attirance mutuelle, réduit l'esprit de l'homme au souci du corps ou à la musique de l'âme, tandis que la femme reste fidèle à son cœur immuable. Cette fidélité inconsciente auréole la femme ; l'homme se confirme dans la conscience du sacrifice intérieur.

La passion de et pour l'inconnu entretient et la science et l'amour ; il faut introduire de nouvelles inconnues dans l'arbre de la connaissance

voluptueuse et réveiller, ainsi, des unifications inespérées avec l'arbre de la vie. Stendhal appelle cette magie – cristallisation (des branches recouvertes de nouveaux cristaux) : *opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.*

Le soi connu nous donne de l'ampleur ; le soi inconnu, lui, se décompose sur l'axe vertical : la profondeur de ce dont nous sommes porteurs et la hauteur de ce vers quoi nous nous sentons portés - nos dons, d'un côté, et nos passions, de l'autre. On nous respecte, ou tombe amoureux de nous, à cause de ce que nous portons - notre talent, notre beauté, notre rayonnement, mais on se sent heureux de vivre à côté de nous - à cause de nos palpitations silencieuses, ou de nos ombres, face à la lumière du bien, du bon, du vrai.

N'en déplaise à la fatuité des hommes du monde, les plus beaux chants furent composés par ceux que n'aura inspiré aucune muse. Pire, la présence d'inspiratrices fait souvent pencher les palettes vers des recettes de cuisine et de vaines lumières. Les *présence de* ou *grâce à* deviennent des buts banals ; les *absence de* et *malgré* restent contraintes vitales.

La noblesse de l'esprit, la passion du cœur, la caresse de l'âme, c'est le même climat, se manifestant aux saisons différentes de notre soi, gravitant autour d'une vie mystérieuse. *La passion seule donne aux images – esprit, vie et langage* - J.G.Hamann - *Leidenschaft allein giebt Bildern - Geist, Leben und Zunge.*

Si, en effet, l'amour nous munit d'une *vertu unificatrice (virtus unitiva)*, c'est sous la forme d'inconnues, dont il enguirlande l'arbre de vie.

Dans toutes les sphères de sa vie, l'homme, désormais, fait ses choix, en suivant des algorithmes infaillibles ; l'amour aura été le dernier recoin, où

la folie des rythmes imprévisibles trouve encore un refuge, et où le choix incalculable se fasse contre le calcul. *L'amour électif est le seul amour effectif* – M.Prichvine - *Любовь избирательная и есть настоящая любовь*. À l'opposé du calcul et de la paix d'âme : *L'amour est un bonheur d'enragé* - Cioran.

Les moments les plus précieux de la vie, ce sont deux états opposés : soit une focalisation sur une idole, soit une perte de toute échelle de valeur – tout est trouvé ou tout est à chercher. Et c'est ce que t'apporte l'amour : soit il t'électrise, soit il te désaimante. Le courant de l'invisible alimente la tête en vertiges ; les champs de l'impossible désorientent la volonté et lui font perdre son nord.

L'horreur de cette époque, traquant le sens et se séparant des sens. On vivait jadis de l'émotion des idées ; ils ne vivent plus des émotions, mais de l'idée des émotions. Cet éloignement à l'horizontale de l'esprit ne te sort pas de la platitude. Seule la verticale de l'âme permet de vivre pleinement l'harmonie d'un désordre et l'ordre d'une beauté.

La grande utopie amoureuse : faire de l'amour - contenu et beauté de la vie. Mais en embellissant tout ce qu'il touche, l'amour tarit en couleurs intérieures. L'amour est tout d'interrogations, tandis que tout contenu, dans la vie, ne consiste qu'en réponses.

Comme dans tous les métiers, pour exercer le *bien* ou le *beau*, les diplômes aident : une licence dans la vie délivrée par la faculté de l'*amour*, une maîtrise de la vie, que délivre l'école de la *vérité*.

Que rien ni personne ne puisse se maintenir longtemps en tant qu'objet d'amour, que le beau finisse toujours par désespérer, que tout pas vers le bien te fasse traverser le mal, - faut-il en conclure à l'absurdité de ce monde et te morfondre dans l'abattement ? - n'écoute pas trop l'objet

créé et aimé, écoute ton âme, capable d'aimer, écoute ton esprit, capable de créer.

Ce qui est éternel - l'amour, la beauté, la vie - ne l'est que tant que cela dure. L'éternité n'est qu'une contrainte ; quand elle est finie, on peut se consacrer au secondaire, aux fins. Aimer, c'est ne pas voir les fins et vivre de recommencements.

L'horreur de cette époque, traquant le sens et se séparant des sens. On vivait jadis de l'émotion des idées ; ils ne vivent plus des émotions, mais de l'idée des émotions. Cet éloignement à l'horizontale de l'esprit ne te sort pas de la platitude. Seule la verticale de l'âme permet de vivre pleinement l'harmonie d'un désordre et l'ordre d'une beauté.

Le soi connu nous donne de l'ampleur ; le soi inconnu, lui, se décompose sur l'axe vertical : la profondeur de ce dont nous sommes porteurs et la hauteur de ce vers quoi nous nous sentons portés - nos dons, d'un côté, et nos passions, de l'autre. On nous respecte, ou tombe amoureux de nous, à cause de ce que nous portons - notre talent, notre beauté, notre rayonnement, mais on se sent heureux de vivre à côté de nous - à cause de nos palpitations silencieuses, ou de nos ombres, face à la lumière du bien, du bon, du vrai.

Le but ultime de l'art : que mon image s'anime. Elle peut le devoir à la profondeur apollinienne ou à la hauteur dionysiaque, à l'interprétation ou à la représentation. Mais quand je touche aux deux, j'arrive à l'extase, à la naissance d'un style : l'ivresse en accord avec l'équilibre. *Ek-stasis* - se tenir au-delà, être en accord avec le soi inconnaissable, se faire son souffle, traduire son âme : *L'âme des choses est insufflée par le style* - [Rozanov](#) - *Стиль есть душа вещей*.

Les buts de l'art : donner de l'ivresse à une forme sensée ou donner de la



forme à une ivresse des sens. *Ce qu'on lit doit non seulement éteindre une soif, mais enivrer* - St Augustin - *Non solum sapit, quod legis, sed etiam inebriat.*

L'inspiration : s'arracher, ou être arraché, à l'inertie, tomber sur un point zéro sans cause, passer le flambeau à une fibre créatrice. Cette rencontre entre l'inspiration et la création s'appelle culte des commencements, dont vivent l'artiste, l'amoureux et le rêveur ; dès que la première impulsion est éteinte, intervient la routine, palissent l'art, l'amour et le rêve.

La peinture d'un enfer coule de source, même chez ceux qui ne connaissent ni flammes ni honte. C'est le paisible paradis qui se refuse aux pinces sans frisson. Celui-ci ne peut venir que de l'amour : Dante fut guidé par Béatrice, Goethe fut l'éternel amoureux, mais N.Gogol brûla la seconde partie des *Âmes Mortes*, faute de Muse. La présence de Dieu n'aide que les charlatans.

L'âme d'écrivain, le corps de ses écrits, le vêtement de sa pensée : le désir, avoué, de s'habiller et le désir, invouable, de se déshabiller.

Dans un contexte littéraire, la musique, c'est surtout la musique symphonique, où s'affirme le compositeur-esprit, brille l'interprète-âme et où nos sens sont des instruments ; et je suggérerais que ce n'est pas l'ouïe qui devrait être le plus sollicitée de ces instruments, mais le toucher, la caresse. En dernière instance, ce sont nos sens qui devraient animer nos mots. En poésie, ce mouvement se complète, en s'inversant, et devient : *l'écoute réciproque de l'élan et du mot* - O.Mandelstam - *соподчиненность порыва и текста.*

On se dégrise en assouvissant ses soifs ; seules la forme et les étiquettes des bouteilles, le regard et l'écriture, nous tiennent encore en vertiges, nous enivrent sans vin.

Le rêve de tout artiste : peindre un tableau apollinien d'une fête dionysiaque - être absent dans ce qui m'est le plus cher. Et comme le rêve, cette ambition ne connut jamais de succès.

Ni l'art ni le savoir ni la puissance n'arrivent à libérer la vie de son accompagnement d'absurdité ou d'angoisse. Même le livre, qui réunit ces trois grandes illusions, finit par se lézarder ou s'écrouler. Seul l'amour réussit à préserver un semblant de consolation ou satisfaction. Ç'aurait dû être une grande victoire du Christianisme sur l'Antiquité. Mais seules les défaites apportent de la durée à ce qui est noble.

La rhétorique ou l'imagination classiques, le rêve ou la sensibilité romantiques, le fantasme ou la folie postmodernes - cette dégringolade terminologique reflète fidèlement, pourtant, un progrès vers plus d'authenticité - le don sous-jacent, qu'il s'agisse de la créativité ou du frisson, est de nature érotique. Comme si le corps voulait prendre sa revanche sur l'esprit, la caresse se plaçant au même niveau que le bon et le beau.

*Dans l'amour, l'homme a besoin de formes et de couleurs, et la femme - de sensations. Elle aime mieux, elle est aveugle* - A.France. L'artiste amoureux est aveugle. L'amour est un beau regard, aux yeux fermés, nous munissant d'un goût infallible de formes, de couleurs et de mouvements. La forme vaut surtout par sa musicalité, dont s'occupe l'âme, qui est toujours aveugle.

Le triomphe de l'*homo faber* sur l'*homo loquax*, de la *praxis* sur la *poïesis*, de la fabrication sur la création, est dû, hélas, à l'adoption volontaire par le poète de la mesure et du regard des ingénieurs. Les vainqueurs, avec un sérieux, qui fait froid dans le dos, proclament, doctes, qu'il faut *prendre acte de la fin d'un âge des poètes, convoquer les mathèmes,*

*penser l'amour dans sa fonction de vérité* – A.Badiou - on dirait un robot crachant des conclusions d'un syllogisme ; aucune envie d'enterrer le poète, d'énigmatiser les mathèmes, de chercher du vrai, dans la folie amoureuse.

## Doute

Tout réduire à une seule facette de la vie - au mystère, au problème ou à la solution - c'est être un homme unidimensionnel, monoglotte, sédentaire. L'intelligence, la richesse et le tempérament d'artiste se reconnaissent dans l'entrain des passages d'un plan à un autre. *L'artiste est celui qui, d'une solution, peut produire un mystère* - K.Kraus - *Künstler ist nur einer, der aus der Lösung ein Rätsel machen kann.*

L'art n'est qu'une illusion de plus d'une vie *justifiée* (seul le savoir des sciences mathématisables n'est pas illusion). Cette illusion se dissipe par deux certitudes opposées : la fausse - l'artiste communiquerait avec l'éternité, et la vraie - l'artiste ne vaincrait que les contraintes d'un langage. Et c'est pour entretenir l'illusion ténue, que l'artiste, même l'artiste du souterrain, a besoin du spectateur ou du lecteur.

Avec un vrai artiste, plus il tranche en faveur de l'art palpitant, face à la vie stagnante, plus on vénère la vie, qui s'y naît, harmonieuse ou mystérieuse. La musique y anime les deux. Avec les tâcherons, et l'art et la vie sont banals, sans musique : dans la vie règne l'ennui bruyant, et dans l'art - le chaos silencieux.

Le plus vivant en nous se passe de formes et de cadences apprises, se plaît dans un chaos vocal, ressenti comme bruit, par une inertie mécanique, ou comme musique, par une création organique. Par une oreille routinière, la sortie de l'inertie sera interprétée comme un mensonge de culture ou une barbarie de nature. L'art s'unifie avec la vie, lorsque la part de la musique, entendue dans une vie profonde ou créée dans une poésie haute, est la même.

Avec les mots, notes ou coups de pinceau on ne fait que tenter de se greffer à la vie. L'art est la merveille des greffes réussies, mais on ne sait jamais de quoi il est plus proche : de la vie ou de la greffe.

Parmi les écrivains reconnus, le clivage entre ceux qui voient et ceux qui entendent. Je ne dresse les oreilles, ni mes yeux ne s'apprêtent à s'enflammer que si je devine, chez l'auteur de la page devant moi, les yeux fermés, au bon moment, ou, surtout, les oreilles bouchées, aux mauvais endroits. La littérature aurait dû être de la musique, c'est-à-dire du bruit de la vie bien filtré, madrigaux exécutés a cappella.

La liberté de l'invention, face à la vie ; cette magnifique scène, chez Sartre, où Cervantès, dépité, sanglote, - il vient de croiser dans la rue un homme ressemblant à Don Quichotte !

Une sensation rare, étrange et magnifique : écrire pour survivre ! Le contraire est banal. Seulement, tôt ou tard, je comprends, que c'est une illusion du même ordre que la préservation d'espèces vivantes ou l'accumulation d'espèces sonnantes.

Me limiter à la seule voix du mystère vital est une contrainte, dont seul le talent dispense. Mais, dans tous les cas, si ma plume vise le grand, un autre mystère doit émaner de mon opus. La médiocrité, c'est l'exhibition des seuls problèmes ou de leurs solutions. Chez les meilleurs, le mystère de la vie se fusionne avec celui de l'art.

La poésie, c'est un songe dans la nuit de la vie, c'est la faculté de ne pas se réveiller et vivre et croire le rêve plus profondément que la réalité. *La matière propre de la poésie est l'impossible crédible* - G.B.Vico - *La propria materia della poesia è l'impossibile credibile.*

Les passions vécues par Shakespeare lui-même, si l'on en juge d'après ses

sonnets, furent médiocres ; une raison de plus d'admirer celles, bellement inventées, que vivent ses personnages, aussi loufoques que ceux de [Dostoïevsky](#).

Mon soi inconnu, source de mes images et de ma musique, contient déjà toutes les merveilles de la vie ; l'expérience n'y apporte rien de décisif. Ce qui compte, dans mes productions, ce n'est pas ce que j'ai vécu ni ce que j'ai entendu, mais ce que je fais voir ou laisse entendre, en traduisant mon inspiration irréaliste.

Dans la vie, deux facettes sont omniprésentes : la mécanique et l'organique. Sur la première se formulent et se résolvent des problèmes ; sur la seconde se déposent des mystères. Et dans l'art, on retrouve ces facettes, éclairées par des problèmes ou mystères, propres à l'art lui-même et non pas à la vie, dépourvue de notes et de mots. Une certaine adéquation consiste à traduire des problèmes vitaux en problèmes artistiques, et des mystères vitaux - en mystères artistiques. La profanation : réduire des mystères en problèmes ; la bêtise : entourer de mystères ce qui n'est que problèmes.

La vie d'un sage est un fatras de hasards, et son livre est muni de filtres, qui excluent tout hasard fade. La vie du sot ignore le hasard, mais son écrit en déborde.

L'ambiguïté de l'art : ce que je ressens comme travail sur et de la forme, sera pris pour fond, contenu ou ressassement. Ce que je pressens comme réceptacle d'échos, sera entendu comme ma propre trompette, tambour ou voix grinçante.

La netteté de la frontière entre la vie et l'art est signe d'artiste ; c'est en la franchissant qu'il devient, respectivement, maître ou esclave ; sa force n'a aucun sens dans la vie, son humilité n'a aucun sens dans l'art.

La vie est trop belle et trop incompréhensible, pour être rendue fidèlement par une œuvre d'art, mais celle-ci doit présenter deux facettes : ton humble musique et le silence majestueux de la vie, qui veut, à travers ta musique, se faire entendre.

Dans l'art, on fait appel au microscope ou au ralenti, au macroscopie et à la syncope, tandis que la vie ignore ces libres et variables effets d'échelle et de rythme, étant mystérieusement attachée à son absolutisme, à son arbitraire et à ses constantes.

La réalité, c'est la vie palpable du soi connu ; le rêve, c'est à dire la musique et la poésie, c'est la vie inventée du soi inconnu ; la vie supérieure est non pas dans le créé vécu, mais dans la création à vivre.

*Dans la poésie, la vie est encore plus vie que dans la réalité – V.Bélinisky -  
В поэзии жизнь более является жизнью, нежели в самой  
действительности.*

La naissance d'un écrit ressemble à la naissance de notre Univers : de sombres conflits entre la matière et la lumière, le quoi et le comment s'annihilant ou se substituant, pour aboutir à une vie : étincelle au milieu des ténèbres ou ténèbres tournées vers la lumière.

Le paradoxe du poète : par ses images, il veut toucher au mystère, or tout mystère est indicible et inexprimable. Donc, la poésie est une forme de folie : dire ce qui est indicible. *Nous représentons l'indicible pureté à partir de la dicible impureté* – V.Jankelevitch. Ce que tu dis relève des problèmes de l'âme ou des solutions de l'esprit ; le mystère indicible, ce seraient ces invisibles contraintes qui impriment une musique au bruit du dicible. Le mystère serait la musique de la vie, que seule une oreille poétique peut capter et interpréter.

*L'écrivain, qui cherche à être compris aujourd'hui ou demain, risque d'être oublié après-demain* - J.G.Hamann - *Der Schriftsteller, der eilt, heute oder morgen verstanden zu werden, läuft die Gefahr, übermorgen vergessen zu sein*. Ce n'est pas un risque, mais une certitude. Même pour celui qui est compris et encensé dès aujourd'hui. Les messages, comme leurs échos, qui valent la peine d'être composés ou provoqués, dans la profondeur de la vie, doivent comporter une haute face atemporelle.

En se détournant du hasard, on se retrouve fatalement en tête-à-tête avec l'algorithme (le hasard, c'est tout ce qui n'entre pas dans un système logique fermé – Wittgenstein). *Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort d'arracher ma vie au hasard* - Sartre. Et s'arracher à celui-ci est une autre paire de manches. L'attitude de poète grisé : se laisser pénétrer par l'insondable algorithme divin pour faire chanter ton hasard humain. L'attitude de sobre scientifique : modéliser le hasard, par une théorie des probabilités, et en faire un savoir de plus, le savoir du non-savoir.

La logique s'incrute tout seule dans les théorèmes et dans les poèmes ; elle est la grammaire de la vie, dont ne se soucie guère le sage. *Si la vie réelle s'adonne au chaos, tentons, au moins, de munir d'une certaine logique notre imagination* - O.Wilde - *For where actual life is surrendered to chaos one might nevertheless forge a certain logic of imagination*. C'est le bon usage du chaos qui désigne l'artiste. Extraire du bruit – la musique. Faire du fait imposé - une libre contrainte. La logique la plus élégante procède par résolution de contraintes.

*Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est)* – Valéry. Socrate le prit trop à la lettre. On ne sait que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du



monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* - Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes ([Schopenhauer](#)), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

Vu du côté de la lumière, la vie ayant abouti à un livre et la parole étant traduite en chant, on dit : *J'ai vécu comme une ombre ; et pourtant j'ai su chanter le soleil* – P.Éluard. C'est l'intensité de la danse des ombres, et non pas l'intensité de lumière en marche (l'angélologie avicennienne ou thomiste), qui fait reconnaître l'ange.

Sans l'ironie et le nihilisme, nos certitudes finiraient par éteindre tout regard dans nos yeux. L'art de la conversion ironique, dans lequel [Platon](#) voyait le sens de l'allégorie de sa Caverne. La ténèbre de la mort n'embellit ni la lumière de la vie ni les ombres de l'écriture ; elle ne communique qu'avec la folie.

Pour que le tableau du monde soit complet, on a un besoin égal de lumière profonde du savant et de hautes ombres du poète. Ne pas les confondre : *La réalité ne se révèle qu'éclairée par un rayon poétique* - G.Braque.

La science crée des représentations objectives et fidèles de la réalité ; la vie pratique déclarent droits et vrais les plus courts chemins entre le représenté et le réel ; l'art introduit ses métriques subjectives. *Lorsqu'on vise ce qui est important, les détours sont nécessaires* - [Platon](#) – dans l'art, c'est la qualité des détours qui détermine l'importance de la visée.

Jadis la vie fut ennuyeuse, et l'art y apportait de la bigarrure, de l'étonnement et du dépaysement ; aujourd'hui, je ne sais plus où l'ennui a sa source principale, dans une vie transparente ou dans un art sans ombres. Faute d'un soi intéressant, se prêtant à un dialogue, les profonds

sont terrassés et les hautains foudroyés - par l'ennui ; ils trouvent le palliatif en psychanalyse, en gastronomie, en débauche ou en journalisme.

Laquelle de mes images est la plus proche de moi ? Celle de mon livre ou celle de ma vie ? Mon arbre ou ma forêt ? Le César se reconnaissait-il mieux sur son effigie ou dans son fils ? Se reproduire ou se simuler : *Je n'ai jamais été que le simulacre de moi-même* – F.Pessoa - le moi étant un inconnu sacré, dont on ignore le lieu et la date du sacre, il vaut quelques rites d'artiste ou mythes de théiste. *Je suis encore très loin de moi, mais je veux le devenir !* - G.Benn - *Ich bin mir noch sehr fern. Aber ich will Ich werden !*.

Vivre et raisonner sans prémisses - mais c'est le plus précieux de nous-mêmes ! Valéry a tort de voir dans les conditions de la pensée le seul moteur d'une écriture noble - les contraintes sont plus près du mystère que les présuppositions. Chasser le fiduciaire de notre vie, c'est tout étiqueter, même ce qui est sans prix : *La vie est un mystère qu'il faut vivre, et non un problème à résoudre* – M.Gandhi.

Il est également bête de dénoncer ou de saluer un accord ou un désaccord entre la vie et l'œuvre d'un artiste : comment peut-on mettre côte-à-côte un bruit et une musique ? À moins que l'œuvre se réduise aux tableaux statiques ou cadences mécaniques.

L'homme de position, face à l'homme de pose : le premier clôturera sa vie, en écrivant des *Retractationes* ou *Errata* ; le second, avec chaque nouveau livre, ouvrira une vie nouvelle, animée de sacrifices de ses exploits et/ou de fidélités à ses débâcles.

Personne ne sait si Dieu est en nous ou dans l'infini. La vie pratique le situe quelque part entre le muscle et la cervelle, et l'art fait de Son éloignement un prétexte pour chercher Sa proximité. Ce n'est pas Son

magnétisme qui Le dévoile, mais la sensation que toute autre attirance le cède en priorité à la Sienna.

Deux sortes d'inconnues, que le philosophe doit mettre dans l'arbre de son discours : celles que *contient* la vie et celles qu'*entretient* l'art. On reconnaît les grands par l'insertion de leurs inconnues non seulement dans des feuilles, mais aussi dans des racines, des troncs et des ombres. [Héraclite](#) le tente, [Nietzsche](#) le réussit, [Heidegger](#) en abuse.

Un bel écrit est une partie d'échecs commentée, dont la beauté s'éploie surtout dans des combinaisons imaginaires en dehors de l'échiquier et constitue des contraintes plus que des réalisations. *L'idée est une mise en échec de la vérité* - Ortega y Gasset - *La idea es un jaque a la verdad*. La vie, elle aussi, est plus près de l'échiquier que de la scène : les plus beaux coups-actions ne se déroulent que dans l'imaginaire, impliquent des sacrifices et visent surtout la cible royale.

Qu'ai-je à faire avec les idées, *claires et distinctes*, dès qu'il s'agit de l'amour, des passions, de la mort, du beau et du bon, du mystère qui entoure tout ce qui est grandiose ? Qu'à la limite, elles s'occupent du vrai, cette partie secondaire et plate d'une existence vécue en relief et en grand !

Comprendre, c'est justifier ; la vie est sa propre justification. *Comprendre est un moyen ; le but est de vivifier* - H.-F.Amiel. Moins je chercherai de l'esprit et plus je soignerai la lettre, - plus vivant sera mon mot. Vivre, c'est (me) douter du bien et palpiter du beau.

Le mystère est beau, comme le problème est vrai et la solution - bonne ; en vivre l'éternel retour est le privilège du sage, c'est à dire - du poète. *Ce qui nous est donné de plus beau à vivre, c'est le mystère. Celui qui ne s'étonne plus a les yeux éteints* - A.Einstein - *Das Schönste, was wir*

*erleben können, ist das Geheimnisvolle. Wer sich nicht mehr wundern kann, sein Auge ist erloschen.*

Ce n'est pas la cécité de la foi, mais sa profondeur et son immatérialité, qui expliquent son irrésistible vivacité chez le jeune. La foi en la puissance (le muscle, le pouvoir, l'argent), la foi en la beauté (l'élévation, la création, l'originalité), la foi en la reconnaissance (l'intelligence, l'amour, la gloire), - avec le temps tout finit par s'avérer un leurre. Et au-delà des leures, il te resteront l'espérance sans lendemain, ou la consolation sans mouchoir, dans une hauteur, abandonnée par la vie et livrée à ton étoile évanescence.

Voir ou formuler le (vrai du) sens de la matière, de la vie, de l'esprit est une tâche humaine et qui sera bientôt à la portée des machines ; voir le miracle de la possibilité même du sens du bien et du beau, c'est croire en Dieu, s'élever jusqu'aux anges.

Le plus beau vrai est celui qui est invraisemblable. Trop de clarté y est signe d'impuissance : sans vertiges - *ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement* - la tête n'est que mémoire. Seul l'arbitraire est indiscutable. Le vrai, privé du beau et du bon, naît d'un algorithme banal, d'où est banni tout rythme vital.

Comment un écrivain aimerait voir l'évolution de son écriture : au début - simple et mauvaise, après - compliquée et mauvaise, ensuite - compliquée et bonne, enfin - simple et bonne. On commence par se prendre pour porte-parole de son sentiment et finit par comprendre, qu'on n'est qu'interprète de ses rêves. L'écriture est bonne, lorsqu'elle ne s'est pas encore détachée des dernières ombres de la nuit des songes et porte déjà la première lueur du jour des idées ; son mot doit donc être matinal, inaugural.

La musique est le seul art - et même pas la peinture - où la lumière parvient à moi déjà «décomposée» en coloris séparés. La lumière est «blanche» ailleurs, et c'est le prisme de ma sensibilité et de mon goût qui produit les «vraies» couleurs. Et pour cette recombinaison, l'intensité de mes ombres m'est plus importante que la pureté de ma lumière propre.

Ce qu'on connaît est presque sans importance pour la qualité de notre écriture ; c'est dans la docte ignorance que se manifestent le mieux nos frissons et nos recherches : *Qui questionne et s'étonne a le sentiment de l'ignorance* - Aristote. Elle accompagne l'étonnement jusqu'à sa chute dans une certitude passagère. La docte ignorance est l'aboutissement glorieux de la science (où elle s'appellera *savoir indocte*) et le début lamentable de la philosophie (où elle s'appellera *fidélité à la nature*).

Dès que je sais ce que je fais, je quitte l'art, l'éros et le rêve. C'est dans l'ignorance étoilée que naît la beauté, la caresse et l'émotion.

L'art et la science, dans leurs racines et leurs aspirations vers le haut, sont chargés du doute, mais on ne les apprécie que pour la certitude de leurs fruits attirés vers le bas. Toute clarté, dans l'art, est de l'impuissance, de l'incapacité de s'ouvrir à d'autres langages ou d'atteindre une autre altitude, un arrêt au milieu de son temps.

L'harmonie inarticulée (la voix divine marmonnant ses théories), le chaos pré-articulé (l'obscur justification de mes modèles), l'harmonie articulée (l'impertinence d'un art imposteur, aspiré vers la théorie par-dessus les modèles) - l'art est l'hymne froid au chaos chaud au moyen d'une harmonie chaude et incompréhensible.

Pour nous révéler, comme pour nous cacher, l'art, à l'instar des muscles ou des cervelles, est impuissant, imposteur et même faussaire. L'art ne peut que peindre notre circonstance : les barreaux de notre cage, l'élan de

notre tour d'ivoire et le périmètre de nos ruines. Tout ce qui nous exprime nous imprime, tout ce qui nous développe nous enveloppe, - mais nous restons insaisissables.

Signe de présence d'idées dans une image, qui trouva son mot : elle ne se fige guère et reste presque crue, prête à servir de matière première pour un nouvel étonnement, nouvel arbre de désir : *De la semence de l'étonnement naît l'arbre de la raison, lequel produit des fruits capables d'étonner* - Nicolas de Cuse - *De semine admirationis arbor exoritur rationalis, quae fructus parit admirationi similes*. Le doute perd de hauteur : jadis, la présence réelle suggérait un corps derrière des images (l'Eucharistie) ; aujourd'hui, on doute des images, qui se trouveraient derrière les mots trop plats.

L'écriture devrait servir à maintenir à une hauteur recherchée mes troubles d'âme. Non pour chatouiller ma vanité par des visions de chutes ou d'envolées. Garde ta disponibilité de volatile : *Être léger comme l'oiseau et non comme la plume* - Valéry. Plume à la main, je suis un juge dessaisi ou un accusé par contumace.

Le soi connu et le soi inconnu forment nos frontières : le premier s'occupe de nos clôtures et le second - de nos ouvertures. Nos limites accessibles, critiques, sont dessinées par la science ; de ce côté-ci nous sommes clos. Mais tout le contenu de l'art est dans l'élan vers nos limites inaccessibles ; l'art est ce qui nous donne la sensation d'être Ouverts, puisque son élan naît aux sources même du beau, et ses limites sont hors de notre emprise et nous font rêver. *Une œuvre universelle : ayant montré les limites de ses lieu et époque, - montrer, sans limites, ce qui dépasse le lieu et l'époque* - M.Tsvétaeva - *Мировая вещь : предельно явив свой край и век - беспредельно являет всё, что не-край и не-век*.

La prose vise le fini, elle est le parcours, la clôture de nos frontières. La

poésie vise l'infini, mais elle n'est que dans le *passage* à la limite, dans l'élan asymptotique au sein d'un Ouvert.

On a beau compiler toutes les leçons du devoir être (la morale), du vouloir être (le désir), du pouvoir être (la volonté), on arrive inéluctablement à la conclusion, qu'on continue à ne même pas effleurer l'être. La seule orbite *onto-distante* autour de celui-ci paraît être empruntée par la poésie. Les autres sont trop elliptiques, pour qu'on puisse pressentir le bon foyer.

L'astuce la plus utile pour l'artiste est la rétention du flou, qui entoure tout premier emportement. Dès que celui-ci s'en débarrasse, le message devient extérieur et la fabrication remplace la traduction. Traduction ou imitation, mimesis et poïesis, de l'intensité originelle, tel est le vrai nom de la création. Les épigones imitent les résultats et non pas les origines. La noble mimesis (re)crée ce qui ne fut jamais advenu : en matière, en réflexion, en intensité.

Dans le genre discursif, les lacunes témoignent du manque de maîtrise, et non pas d'une volonté délibérée d'un inachèvement artistique, comme c'est le cas chez les maximistes, qui fixent le vecteur, évoquent les valeurs, mais laissent au goût du lecteur l'accès aux intensités et aux vertiges. *L'art d'inaboutissement est l'un des plus insoumis à la raison* - F.Iskander - *Искусство недосказанности - одно из самых неподвластных разуму.*

Chercher à se débarrasser de son ombre trop grande (Flaubert, F.Kafka) ou chercher à propager des lumières extérieures (l'ambition des majorités) sont des buts médiocres, surtout comparés avec la belle contrainte - un angle de vue, jouant de la taille des ombres et de l'intensité des lumières, une union du nombre et de l'expression, une coopération du calculateur et du danseur : *L'horloge de lumière : mesurer ce qu'on manifeste, manifester ce qu'on mesure* - Valéry.

*L'art commence par le sacrifice de la fidélité à l'efficacité* – Valéry. Il s'arrête, quand la fidélité atteint une efficacité, qui fait oublier le goût du sacrifice. Dans la vie comme dans l'art, l'intensité l'emporte sur la véracité, cette chimère des impuissants. L'authenticité, dans l'art, est dans l'écoute de son soi inconnu.

*Le public confond facilement celui qui pêche en eau trouble avec celui qui puise en eau profonde* - Nietzsche - *Das Publikum verwechselt leicht den, welcher im Trüben fischt, mit dem, welcher aus der Tiefe schöpft.* L'essentiel est de surnager, en tenant la poésie hors de l'eau, tout en gardant le souffle coupé.

L'opposition *mot-idée* est du même ordre que *pose-position* ou *regard-pensée* : l'intensité, la musique, la noblesse opposées à la cohérence, la force, la certitude. Savoir libérer les premiers des secondes est une précondition de l'art.

Dans l'écriture pleine se croisent crier, créer et croire.

L'art est possible grâce à ce prodige : ce qui émeut et l'émotion s'ignorent.

Le but de l'art : rendre une grâce de sentiment par une grâce de lumière. Il se trouve, que le meilleur instrument de cette traduction serait la grâce de mes ombres.

Avec la poésie, quand la compréhension en a chassé le noyau prosaïque, la perplexité devant les bribes *inutiles* et incompréhensibles peut continuer à agiter l'âme, quand bien même la tête se sentirait frustrée devant l'*utile* évaporé. La poésie répugne aux tableaux et se fait de fragments, de *beaux détails*.



Nous voyons avec nos oreilles ce que Beethoven *entendait* avec ses yeux. Avoir un regard veut dire remplir les yeux de musique. *J'entendrai des regards, que vous croirez muets* - J.Racine. L'émotion est le dénominateur commun de nos sens. Quand on maîtrise le transfert des numérateurs. Comme Homère : *Ce que lui-même ne voyait pas, il nous le fit voir* - Cicéron - *Que ipse non viderit, nos ut videremus, effecerit.*

*Un beau livre, c'est celui qui sème à foison et vous hérissé des points d'interrogation* - J.Cocteau. À condition de caresser, au début, quelques points de suspension et de récolter, à la fin, quelques points d'exclamation. Les points d'interrogation implicites, au milieu du discours, sont des cibles des substitutions explicites.

La *relativité*, même restreinte, ne sert jamais un artiste, bien qu'elle se formule en tant qu'une *absoluité*. Le principe d'incertitude n'engendra aucun doute fécond, restant au stade de la perplexité de Zénon. Chercher un écho dans les sciences, c'est réduire à la gravitation l'émoi d'un coucher de soleil. Aucun parallélisme entre les modèles scientifiques et poétiques.

Dieu absent de la nature ? Mais Il est là, chaque fois que j'admire ! Le bon écrivain est dans son œuvre, chaque fois qu'une admiration surgit Dieu sait pourquoi et comment. C'est minable que d'être présent *devant* des choses ; il faut être présent *derrière* le verbe.

*La moisson attend encore le Russe. Au cours de ce mûrissement la paix prendra, dans son rayonnement, la place de l'angoisse* - E.Jünger - *Dem Russen stehen die Ernten noch bevor. Im Laufe dieser Verwandlung wird Sicherheit, wie vordem Schrecken, von ihm ausstrahlen.* Cette paix d'âme, qui ravagea déjà le chevalier français et le romantique allemand, viendra-t-elle à bout du poète et du moujik russes ?

L'art naît de mon refus de copier la lumière des autres et de la volonté de créer des ombres, provenant de mon propre astre. Le choix de ce qui les projette est d'importance secondaire, mais l'air autour doit être pur, d'où l'attraction de l'altitude.

Le soi inconnu *est*, tandis que la meilleure facette du soi connu, la créatrice, *devient*. La musique, cette traduction de l'indicible voix du soi inconnu, est un processus et non pas un état. Ce serait le sens de l'appel [nietzschéen](#) de *devenir* ce que tu es.

Le don, la hauteur, la technique - trois sources irréductibles de l'art. On flaire le génie, lorsque la source principale reste délicieusement indéterminée.

Dans un métier, où compte surtout *l'invention*, ils poursuivent cette chimère impossible, *l'authenticité*.

Ce qui est authentique, ou fidèle à l'original : des empreintes du réel, des étiquettes sur le représenté. Mais la création, c'est la traduction en une *autre* langue, une (re)invention libre. L'authenticité, c'est de la servilité. Mais ce n'est pas tout écart qui témoigne de la liberté, et encore moins de la beauté : *En s'éloignant de la représentation littérale, on aboutit à plus de beauté et plus de grandeur* - H.Matisse - heureusement, c'est beaucoup plus incertain.

Dans un écrit, il y a du réel, ce qui est porté par l'évidence d'une lumière - les faits et les pensées, et il y a de l'inventé, ce que te font ressentir les jeux d'ombres, le style. Une étrange inversion terminologique avec [Valéry](#) : *La structure de l'expression a une sorte de réalité tandis que le sens ou l'idée n'est qu'une ombre* - tandis qu'au *fond*, nous sommes d'accord sur la place de la *forme*.

Aucune liaison matérielle, causale ou hiérarchique entre le rêve inarticulé, qui soulève l'artiste, et le rêve surgissant, ensuite, de son œuvre. On ne narre ni ne récite ni même ne peint son rêve ; c'est l'écrit ou le sculpté lui-même qui doit être un rêve en soi, à la généalogie obscure.

L'art, comme la religion, commence par l'intérêt qu'on porte à ce qui n'existe pas, n'existe déjà plus ou n'a pas encore existé. Même si la vision y compte moins que la création. L'artiste est celui qui ne peut pas vivre sans ce qui n'existe pas. Les yeux, qui en vivent, s'appellent regard. *Il me faut ce qui n'existe pas* – Z.Hippius - *Мне нужно то, чего нет на свете*. Pour en vivre ou pour le réinventer : *La mission du poète est d'inventer ce qui n'existe pas* - Ortega y Gasset - *La misión del poeta es inventar lo que no existe*. Et Kierkegaard - *Le génie ne désire pas ce qui n'existe pas* - veut faire de l'acteur - un figurant.

Pour exercer nos dons, la littérature dispose des mêmes deux volets que la philosophie : la consolation et le langage ; mais le discours philosophique s'adresse au soi inconnu, abstrait et inexistant, tandis que la fiction littéraire – au soi connu, charnel et obsédant. Le philosophe vise le frère, et l'écrivain s'occupe de lui-même, pour se sauver du néant, fini ou infini. Leurre de la réflexion, leurre de la création. L'écrivain, avec sa plume fébrile, fait la même chose que cette paysanne de I.Tourgueniev, qui, le front contre le cercueil de son fils, avale goulûment sa soupe, puisqu'il y avait – du sel !

Deux sortes d'émanations du soi inconnu : des impulsions ou des vibrations – la créativité ou l'âme. L'art, c'est l'heureuse rencontre de ces deux courants, de ces deux fonds, portés par le talent, qui est la forme même du soi inconnu.

*Le style doit être comme un vernis transparent : il ne doit pas altérer les couleurs, ou les faits et pensées, sur lesquels il est placé* – Stendhal.

Qu'est-ce qu'altérer le néant ? Le style, comme le bon Dieu, aime des matériaux inexistantes, pour cacher les meilleures sources. La passion colle au style ; c'est elle qui tient la vraie palette (le monde, et ses faits, sont gris) : *La passion peint de ses couleurs tout ce qu'elle touche* – B.Gracián  
- *La pasión tiñe con sus propios colores todo lo que toca.*

*Beauté est négation* – Valéry. Le contraire, la nouveauté, prétention à la nouveauté. Mais toutes les lumières existent depuis la création, on ne peut créer que dans la sphère des ombres. Mais les ombres sont négation. Dieu même créait dans les ténèbres, qui préexistaient à la Création. Dieu crée l'état de satisfaction, l'homme - celui de manque. Ton art de la négation, l'opposition entre ce qui est fixe et ce qui se fixe, prouve ton intelligence de tout premier ordre, qu'on hésiterait à reconnaître à celui qui (Kant) voit le contraire de sa philosophie ... dans la philosophie empirique !

*L'histoire de la culture est une chaîne d'équations en images, reliant des variables connues à une inconnue nouvelle* - B.Pasternak - *История культуры есть цепь уравнений в образах, попарно связывающих очередное неизвестное с известным.* Contrairement à la mathématique, cette substitution (comme aurait dit Valéry) n'est suivie d'aucune démonstration en règle de l'art. L'art comme Dieu ne produit que des axiomes. *Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles* – A.Rimbaud.

*Écrire, serait-ce devenir lisible pour chacun et, pour soi-même, indéchiffrable ?* - M.Blanchot. Tout beau texte devrait se lire comme une traduction des messages d'ailleurs. Les auteurs de discours sont dérisoires ; prête plutôt l'oreille aux interprètes. Mais genre à éviter : la traduction libre sans bonne oreille ni bon regard.

Le visible est illisible. La tâche d'artiste serait la tentative de traduction de l'invisible en lisible.

Parmi les choses, auxquelles l'art réussit à donner une forme, il y a toujours plus de sujets de négation que d'acquiescement, d'excentricité que d'authenticité. L'image de mon être est dans la forme évasive du vase et très peu dans son contenu compréhensible. Donc, ni métamorphose (perfectionnement, sacrifice, développement) ni préservation (authenticité, sincérité, fidélité), mais - création (forme, enveloppement, modelage). C'est ainsi qu'il faut comprendre E.Canetti : *Ce qui est sans forme ne peut se métamorphoser - Das Gestaltlose kann sich nicht verwandeln.*

Rendre fidèlement le soi connu, inventer intuitivement le soi inconnu - telle est la ligne de démarcation entre l'*homo faber* et l'*homo pictor*. Celui qui s'attache à la claire *poiésis* ou celui qui pratique la tâtonnante *mimesis*. Mais un retournement sémantique déplorable fit, que la poésie inventive relève aujourd'hui de la *mimesis*, tandis que des narrations mimétiques reprirent la lourdeur de la *poiésis*.

Un esprit grossier vise ce qui peut être précis ; un bel esprit s'intéresse surtout aux *objets, où toute précision est erreur* - J.Joubert - surtout à l'échelle des mesures communes. Un bel esprit invente ses propres unités et outils de mesurage. Le médiocre se reconnaît par l'ignorance de l'incommensurable et par l'incapacité de créer ses propres balances. Pour manier les métonymies ou jongler avec les métaphores, le talent, c'est à dire l'instinct, maître de la précision implicite, suffit.

Dans l'art, créer, c'est introduire de nouvelles inconnues dans son message, c'est donc un travail des ombres : *Deviens un arbre, pour répandre alentour de ton ombre le plus de musique possible* - M.Serres.

*Le coup de dés jamais n'abolira le hasard* - S.Mallarmé. *Le tirage de loterie n'exclut pas ma chance ou le coup d'œil préservant le regard* - c'est

aussi profond et bête. Et dire que *hasard* veut dire *jeu de dés*... Un autre a dit cette ineptie : *Le calcul vaincra le jeu* (Napoléon). Pour A.Einstein, Dieu répugne le jeu de dés probables et se consacre aux lois nécessaires ; tandis que Nietzsche, *en extase devant les coups de dés divins, pour de nouvelles créations - zitternd von schöpferischen neuen Götter-Würfen*, en fait l'initiateur du possible artistique.

*Ce qui n'est pas fixé n'est rien. Ce qui est fixé est mort* – Valéry. Une belle dialectique de la création ! Le philosophe-poète ne crée que dans l'informe, qu'il a intérêt d'accumuler en se débarrassant de ce qui prit déjà forme. Ce qui n'entre pas dans une grammaire n'exprime rien. Fixer, c'est attacher une mosaïque sémantique à une syntaxe opératoire. Une fois soumis à la seule syntaxe, tout discours vrai est mort. Ce qui se fixe dans l'espace sera mis en mouvement dans le temps. C'est en fixant que nous prouvons notre capacité de métamorphose. Chercher à fixer dans l'espace, c'est tendre vers la perfection dans le temps. La liberté futuriste de l'être ou l'irréversible nostalgique du devenir. La perplexité devant le mouvement insaisissable et *la répugnance à toute fixité* - Nietzsche - *ein Widerwille gegen alles Festbleiben*.

Les ombres, dans un bel écrit, sont l'essentiel : la tonalité, la mélodie, la force. Mais la lumière de l'harmonie et de l'orchestration doit y percer. C'est tout ce que je demande à mes gammes françaises. *Si je veux faire parler mon âme, aucun vocable français ne s'y présente ; mais si je cherche à briller, alors c'est tout l'inverse* – L.Tolstoï - *Когда хочешь говорить по душе, ни одного французского слова в голову нейдёт, а ежели хочешь блеснуть, тогда другое дело*.

La foi leur sert pour mettre en marche l'imagination ; l'imagination sert à l'artiste pour croire ensuite. La simultanéité n'est possible que chez les inspirés : *Ils inventent et croient en même temps* - Tacite - *Fingunt simul creduntque*.

Dieu n'émet pas de lumière, ne se manifeste pas par ses ombres. Et Nietzsche : *Quand toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous obscurcir ? - Wann werden uns alle diese Schatten Gottes nicht mehr verdunkeln ?* - finira par comprendre, que ce n'est pas la vue mais la caresse qui révèle le C(c)réateur, et la caresse est ressentie surtout dans les ténèbres – mystiques, érotiques, artistiques.

Le créateur voit ce qu'il croit (rêve) ; le contemplateur croit (comprend) ce qu'il voit. S'ils cohabitent en moi, le second devrait n'offrir que des contraintes, tandis que tout commencement devrait appartenir au premier. *Ce qu'il croyait, il le voyait, au lieu que les autres croient ce qu'ils voient* - Fontenelle.

La raison est équitablement répartie entre nous ; c'est la qualité de nos rêves qui nous distingue ; donc, pour commencer, il faut savoir trouver un bon moment, fermer les yeux, allumer le feu et la lumière de l'âme, projeter ses ombres sur un ciel d'azur. C'est ainsi que commence une philosophie de la vraie vie, celle de nos rêves. Les journaliers de la raison, éclopés de l'âme, proclament, doctes : *C'est avoir les yeux fermés que de vivre sans philosopher* - Descartes – une claire et distincte bêtise.

## Mot

La poésie est un nouveau langage, que la vie intérieure du poète fait surgir. Mais elle est aussi une vie nouvelle, qu'un langage extérieur insuffle.

Le regard, en littérature, c'est l'élégance du passage du mot à la vie, sans trop s'attarder au modèle. Se barricader dans le modèle est la tare du scientifique borné.

Le *parti pris des choses* triomphe partout (*hideux dans leur apothéose - l'Internationale !*). Pour les vainqueurs, prosateurs béats, le choix fut entre un objet vivant ou un schéma mort. Ils ne comprendront jamais, que la vie ou la mort des *idées* ne s'annoncent ni ne se maintiennent que grâce au *parti pris des mots*.

Les mots sont comme l'éther, vitaux mais inertes. Il faut savoir susciter de violentes tornades ou de doux courants, évoquant de lointaines contrées ou emportant vers de hauts horizons. Il faut y mêler des arômes ou en nourrir une flamme. Et l'art des contraintes consisterait à s'appuyer sur les choses aérostatiques, pour progresser et rendre aérodynamiques les choses dignes d'être caressées. Pour le regard, les poumons peuvent s'avérer plus porteurs que les yeux. *L'évolution d'un homme se réduit aux mots dont il se détourne* – E.Canetti - *Die Entwicklung eines Menschen besteht aus den Worten, die er sich abgewöhnt*.

Le langage s'adresse au discontinu et la vie est continue ; l'art est une vie en pointillé. Et la *continuité première de l'éden* (S.Mallarmé) y tourne en brisures infernales. Mais l'éden est fait d'un seul arbre, dont les brisures



unifiables me sont plus chères que les brisées d'une forêt unifiée des autres.

*Arc*, en grec, *bios*, est homonyme de *vie* ; l'art est possible grâce à sa bonne tension ; les cibles atteintes quittent la vie et rejoignent les archives ! *L'arc : son nom, vie, ce qu'il fait, mort* - *Héraclite*. Il n'est pas facile d'admirer la corde tendue, sans avoir constaté une mort qu'elle ait infligée ; Dieu, serait-Il, Lui-même, à ses heures sombres, un archer et un poète ? - *À la mort d'un homme, un chapitre est retranscrit en un meilleur langage* - J.Donne - *When one man dies, one chapter is translated into a better language*.

Deux raisons poussèrent *Socrate* à répugner l'écriture : l'horreur du développement (auquel succombe son élève infidèle) et l'absence de noms pour tout ce qui compte le plus dans la vie (et dont l'autre fait des Idées). Et le genre aphoristique d'*Héraclite*, fut oublié au profit des bavards...

En matière des premiers gestes divins, l'opposition la plus fréquente est entre ceux qui penchent pour le verbe ou pour le nom, donc pour la relation ou pour l'objet. *Au commencement est la relation* -M.Buber - *Am Anfang ist die Beziehung* - l'algèbre l'y emporte sur l'analyse. Tout algébriste ou linguiste t'y suivrait, seul le poète sait convertir toute relation en chose pour ne réserver la primauté qu'à la hauteur du verbe-relation ou du nom-chose. Scruter les choses est stérile ; c'est le regard sur leurs relations *syntaxiques* - l'instanciation-appartenance (substance première, ou le suppôt) ou la dérivation-inclusion (substance seconde, ou le modèle) - qui les vivifie.

La vie se compose d'empreintes et de rêves. L'évoquer dans un langage est également ardu, mais la difficulté de la seconde tâche est qu'il faille s'interdire l'usage de miroirs, tandis que la première est toute de miroirs. L'artisanat de l'axe et l'art du levier.

Les mots d'une langue, ce sont des pinceaux et des couleurs ; les mots d'un écrit d'art, c'est le tableau ; dans les premiers - très peu de mystère, trop de solutions faciles, assez de problèmes subtils ; dans les seconds, ce qui compte, c'est l'art de préservation du mystère de la vie, la maîtrise de l'instrument étant un requit nécessaire mais non vital.

Tout discours, qu'il soit littéraire ou technique, se réduit à deux tâches : comment référencer les objets et comment référencer les relations ; c'est la hauteur élégante ou la profondeur rigoureuse du *nommage* qui relèvent de la véritable création. *Où réside la magie, celle du nommage sans création ? - dans un mot juste, qui appelle la splendeur de la vie, et elle advient - F.Kafka - Das Wesen der Zauberei, die nicht schafft, sondern ruft : ruft man die Herrlichkeit des Lebens mit dem richtigen Wort, dann kommt sie.*

L'agglomérat minimal de mots, contenant toutes les propriétés, intellectuelles et artistiques, de l'esprit, s'appelle maxime ; tout comme la molécule, qui porte toutes les propriétés de la matière, en reliant des atomes ; la maîtrise de la valence des mots, c'est l'alchimie de la littérature. L'excellence, l'état, où toute division ou toute multiplication, provoquerait une baisse de la vitalité ; les molécules verbales se retrouveraient en ruines, mais en gardant la mémoire des châteaux hantés de jadis. Les atomes ne promettent que des séjours minéralogiques, et les systèmes - des phalanstères robotiques.

L'univers des mots et des idées n'est pas moins humain que celui des phénomènes et des paysages ; le romantique, qui se renferme dans le premier, n'a pas besoin de descendre dans le second, pour prouver, que la vie et la mort l'habitent. Le regard d'un créateur, même aux yeux fermés, embrasse tout l'univers.

Le mot littéraire devient vivant dans la rencontre du regard de l'écrivain (guidé par le goût) et de celui du lecteur (animé par l'intelligence). Il n'y a pas de naissances au pays des mots, il n'y a que des réincarnations préconçues. *Le mot, d'être dit, meurt, ils disent. Je dis qu'au même moment il naît* -E.Dickinson - *Word is dead when it is said, some say, I say, it just begins to live that day.*

Le mot sans ailes m'est aussi hostile, il m'est aussi sans vie, que les yeux secs. Agiter sa plume, même trempée dans une larme, ne garantit, hélas, pas l'envol.

Le Verbe, peut-il, doit-il, veut-il devenir Chair ? Ce qui semble être la raison principale, pour rendre vivante ma plume. La Chair s'adonne trop souvent à la Lettre, la pâle incarnation du Verbe. L'Esprit innommable, c'est cela, le Verbe.

De mon écrit doit surgir une vie, sous forme d'un arbre ou d'un animal imprévisible ; mais je sais, que les mots ne bâtissent que des structures et ne présentent que des bêtes domptées ; je dois donc préparer le terrain d'un dialogue avec l'arbre requêteur, hors des forêts et des zoos, débouchant sur une unification vivifiante des inconnues en cages et d'un regard libérateur.

L'arbre d'écriture vaut surtout par ses cimes, ses fleurs et ses ombres, mais l'essentiel de ses variables se concentre dans ses racines, prêtes à s'unifier avec l'arbre de lecture. Si celui-ci vient de la forêt de Pan ou, pire, du jardin d'Adonis, on ne doit pas s'étonner si l'arbre unifié manque de vie, de fruits et de ramages.

L'art commence par la création d'un langage, et donc, dans l'ancien, il est mensonge : *L'art est de la magie, débarrassée du mensonge d'être vraie* – Th.Adorno - *Die Kunst ist Magie, befreit von der Lüge Wahrheit zu sein.* On

bricole de la vérité dans l'authentique, on crée du beau dans l'inventé. La vérité aide à vivre, mais la beauté apprend à rêver, bien que Nietzsche pense le contraire. Mais pour celui qui s'identifie avec l'axe entier *art - vie*, ce n'est qu'un retour du même.

Une de ces choses que nous cachent la grammaire et l'usage banal : le mot n'est pas un reflet de la vie, il est une vie à part, aussi proche de l'essentiel, peut-être, que le regard. Comme de *theoria* on aboutit au regard, de *logos* on se condense dans le mot. Non sans déchirement, puisqu'il y a toujours *un conflit entre le regard, cette métaphore centrale de la vérité philosophique, et la langue* - H.Arendt - *die Unverträglichkeit zwischen der Anschauung - der Leitmetapher der philosophischen Wahrheit - und der Sprache*.

Il ne faut pas qu'un aphorisme se mette à compter dans la vie ; qu'il résonne, pour tester l'acoustique de ton âme, mais qu'il ne raisonne pas, pour que l'esprit ne se prenne pas pour son seul interprète. Que l'esprit soit chef d'orchestre, et l'âme - et l'instrument et l'interprète.

J'aime la complétude des maîtres allemands : le même peut passer pour *Lebemeister* (maître de vie) *Lesemeister* (maître de lecture), *Lügemeister* (maître de menterie), *Liegemeister* (maître de la position couchée). Tout amateur d'éclairs ou d'étincelles sait que le *Blitzkrieg* réussit le mieux aux spécialistes du *Sitzkrieg* (rester couché) et du *Kitzkrieg* (s'adonner aux caresses).

On aime une langue pour sa capacité de dévier, de grimacer, de faire mine, de feindre. Plus l'impression d'une fidélité à la vie réelle est forte, plus inexpressive est la langue. Le mot ne t'apprend presque rien sur le réel ; il te donne le goût du rêve. Les mornes réalistes, ignorant ces deux versants de la vie, proclament : *La vie se déploie en actions et non pas en mots* - A.Pope - *Life happens at the level of events, not of words*.

La division en enthousiastes ou grincheux suit l'ambigüité du mot *monde*, qu'on salue ou maudit. Ce mot peut désigner la matière, la vie, les hommes - trois objets, auxquels on devrait réserver des organes de vue et de langage différents : le cerveau, l'âme ou la rate.

Trois livres médiocres - trop de mort dans *Les Mots* (où vingt belles pages s'incrument, en corps étranger), trop de langage dans *Les Mots et les Choses* (où la belle Table des Matières ne sauve pas le reste) et trop de vie dans *Les Choses* (où il n'y a rien à sauver) - ces livres dévaluèrent trois beaux titres. Ces hypothèses intenables : croire que le mot représente notre vie ou bien notre monde. Le mot ne fait qu'interroger ; il a sa propre vie et son propre monde.

Fonder sa vie sur la reproduction de moments uniques ou sur la production de choses pratiques ? - non, sur la traduction de messages cryptiques ! La félicité et l'action comme messages à traduire, d'une langue toujours étrangère. Ne pas être aussi mauvais traducteur que ces Latins, qui traduisirent par *réalité* l'*energeia* grecque. Les gouffres les plus infranchissables, entre l'Orient et l'Occident européens, sont creusés par ces traductions : *Le déracinement de la pensée occidentale commence avec cette traduction - Heidegger - Die Bodenlosigkeit des abendländischen Denkens beginnt mit diesem Übersetzen*. La prose latine défigura la poésie grecque.

Les chiffres et non pas les mots sont le miroir de l'esprit. Les mots sont la vie de l'autre côté de ce miroir. Les chiffres font comprendre l'esprit, les mots - le reproduire.

Il s'agit de coller les mots à la vie imaginaire (la vie réelle étant vouée à recevoir nos maux). Il est plus fécond d'en envelopper un lien plutôt qu'une chose. Le lien, à ses extrémités, est bardé d'inconnues ; la chose

est trop *liée* à son essence, à son noyau constant, sans perspective de belles substitutions. Le mot est un nom, associé non pas à la chose, mais à sa représentation, à son concept donc. Les mots eux-mêmes ne sont pas des liens, mais des aliments de notre appétit d'images et d'émotions ; tout lien est dans le modèle.

La vie, et aussi les mots, peuvent être vécus en longueur, en largeur ou en profondeur. Il suffit de garder les yeux, comme le voulut le Dieu du jour, tournés vers le bas. Quand on les ferme ou les tourne vers le haut, comme le veut le Dieu de la nuit, on vit ou l'on délire en hauteur. *Nuit*, l'un des rares mots à rester le même dans toutes les langues indo-européennes, comme les noms des chiffres, pour nous rappeler que le Logos signifie eurhythmie, équilibre, proportion, mesure, donc – nombre ; la nuit, et non pas le jour, sert d'unité de mesure du temps.

*Logos* signifierait *chose* chez les Grecs, *acte* chez les Hébreux, *entendement* chez Tolstoï, *intelligence* chez les Musulmans. Comment échapper à la manie des hommes de ne pas nous laisser un seul mot, qui ne serait voué qu'au rêve ! *Res vaga* refusant de devenir *res publica*. L'*étendard* de rêve devenant *standard* de vie...

Si, par mon discours, je cherche à représenter l'arbre entier, statique et sans inconnues, je n'aboutirai qu'à un organigramme, aux nœuds et flèches sans vie. Il suffit que j'enracine, vaguement, une seule fleur ou j'affleure, pudiquement, une seule racine, pour qu'une imagination puisse reconstituer la vitalité entière de l'arbre. On reconnaît l'homme par la place qu'il accorde à ses inconnues ; la plupart se vouent aux ramages : *L'homme se construit dans l'espace comme un branchage* - Saint Exupéry.

Toute parole est un arbre ; mais non unifiée avec d'autres arbres, elle reste souche ; et restant sans écho, elle ne deviendra jamais un verbe, qui est un arbre ouvert, verdoyant d'inconnues tournées vers l'unification.

Même le sacré devient ouvert, lorsque ton arbre s'ouvre à la vie : *Le sacré reste Fermé, si l'Ouvert de l'être n'est pas proche de l'homme* - Heidegger - *Das Heilige bleibt verschlossen, wenn nicht das Offene des Seins dem Menschen nahe ist.*

L'expressivité a deux sources : l'ordre conceptuel et le désordre langagier. La vie en soi de l'écriture est dans l'équilibre entre les deux ; la stérilité - dans l'oubli de l'une des deux. La pensée est un moyen d'expression (structure en surface) ; l'expression est une contrainte de la pensée (structure profonde).

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un *désert* et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence (*das rechte Schweigen* de Heidegger, si proche de celui de Wittgenstein), que seul un maître sait traduire en mots : *La philosophie est la reconversion du silence et de la parole l'un dans l'autre* - M.Merleau-Ponty. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertie en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

Ils se disent submergés par des idées se refusant au verbe. Cas clinique des sots incurables. Je n'ai jamais vu le cas contraire : *Il se prépara un grand vocabulaire - et attendit toute sa vie une idée* (N.Barney).

Dans toute tentative d'insuffler la vie aux mots, il y a une part du travail d'empailleur. Tout portrait, vu sous un certain angle, est un épouvantail ; mais ton champ doit être profondément labouré et porter de la bonne graine, prometteuse de hauteur.

Où peuvent se trouver - si elles existent ! - ces fichues idées

platoniciennes ? Dans la réalité ? Dans le modèle ? - Non, presque exclusivement (sauf quelques constantes eidétiques - en physique, en chimie, en biologie) - dans le langage ! C'est à dire dans un outil de critique et non pas de topique. Ni représentation, ni interprétation, mais requête. *Le passage de la vie dans le langage constitue les Idées* - J.Deleuze. Les universaux, en revanche, ne sont ni dans la réalité (*universalia ante res* - le réalisme platonicien), ni dans le langage (le nominalisme médiéval), mais bien dans le modèle (*universalia in rebus* - les impressions de l'âme aristotéliennes). Quand on comprend, que non seulement les relations, mais aussi les propriétés et les attributs peuvent être représentés en tant que classes, toute discussion sur le lieu de leur existence devient superflue.

Deux raisons poussèrent Socrate à répugner l'écriture : l'horreur du développement (auquel succombe son élève infidèle) et l'absence de noms pour tout ce qui compte le plus dans la vie (et dont l'autre fait des Idées). Et le genre aphoristique d'Héraclite, fut oublié au profit des bavards...

L'étrange synchronie des évolutions irréversibles de la langue (G.B.Vico), de l'éthique (Rousseau), de l'esprit : jaillir dans le poète (le vouloir), mûrir dans le héros (le devoir), croupir dans le robot (le pouvoir). Heureusement, quelques renaissances ou révolutions réveillent en nous, épisodiquement, un nouveau désir poétique ; on abandonne la routine du sens propre, pour s'enthousiasmer pour les ruptures du sens figuré.

Le bon écrivain attend un moment sans enthousiasme pour mieux le recréer sur une page : de l'euphonie à l'euphorie. Le mauvais ne prend la plume que dans un état exalté et la page se chiffonne, sans qu'un bon rythme des mots y soit pour quelque chose : de l'euphorie à la cacophonie. Dans ce monde avachi, la beauté paisible semble être fourbue ; on ne peut plus compter que sur le frisson.



L'écrivain médiocre suit ses idées et n'aperçoit pas la platitude de ses mots ; le bon suit ses mots, ressent leur bafouillage et s'astreint à mieux écrire ; de ce mieux naissent, par enchantement, des idées. Ce tâtonnement, c'est l'impossibilité de s'installer dans une vérité, quelle que soit son éloquence. La rhétorique est l'affaire des hommes de convictions, mais les convictions, ennemies de l'ironie, ôtent à l'écriture tout pathos, qui ne peut être qu'ironique.

Le talent n'a pas besoin d'idées ; son outil, c'est le mot expressif, duquel, presque automatiquement, surgira l'impression d'idées ; il ne cherchera donc jamais à exprimer ses idées (lesquelles sont, chez lui, toujours a posteriori ; les idées a priori sont l'apanage des sots : *Les talents nés trouvent d'instinct le moyen d'arriver à exprimer leurs idées* – E.Delacroix). L'instinct ne les aide que pour peindre : on imprime, en impliquant ses contraintes ; on n'exprime pas, en expliquant ses fins. Le talent se reconnaît, lorsqu'en *ex-primant*, d'instinct, son vide, il *im-prime*, presque malgré lui, des idées inattendues. *L'art vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer* – H.Bergson.

Seuls des médiocres prétendent, que le français n'est pas une langue de la poésie. En russe ou en allemand, il est plus facile de compléter le manque d'émotion par la complicité de la langue, tandis que la langue française est foncièrement ironique, s'étant exercée à tous les emballements ratés. Le poète français est plus seul, plus vulnérable, et sa tâche est d'autant plus chevaleresque.

Le cas le plus fréquent, en littérature : la pâleur des sentiments et des mots, l'éclat des deux en étant le triomphe. Entre ces deux cas extrêmes – le vide, allié au déferlement : le vide du sentiment et le déferlement de mots assourdissants, ou le déferlement du sentiment, englouti par le creux des mots.

Les stades - superstitieux, métaphysique, littéraire - du sentiment religieux : se pencher sur l'intemporel, l'inétendu, l'innommé. Reconnaître, avec regret ou enthousiasme, que c'est sur le Verbe que se referme tout pèlerinage, c'est en son nom qu'on vénère l'innommable. *On n'abolit pas la religion en abolissant la superstition* - Cicéron - *Nec vero superstitione tollenda religio tollitur* - mais on en consolide le verbe.

La pensée n'est que légèrement teintée par la langue. Ceux qui réduisent celle-là à celle-ci ne voient que la requête, tandis que sa première impulsion, le désir, est déjà hors la langue (le poète veut maintenir l'impulsion initiale par l'arbitraire du mot, le logicien - en tracer la trajectoire par l'idée sans brisure). La pensée est un arbre virtuel, mais inentamé, qu'habille la langue et qu'interprète, par substitutions de variables, notre machine conceptuelle, qui n'est langagière que d'apparence. Enfin, c'est la machine pragmatique qui, en tirant des conséquences de l'examen des substitutions, donne un sens à tout. Le néant, le monologue, l'exécution, le dialogue, le néant - le cycle de la pensée.

On ne me lira jamais comme je veux, comme si les mots venaient d'être inventés. Pourtant c'est bien ainsi qu'on est tenté d'écrire. Forcer l'oubli des trajectoires connues des mots, les vouer à la destinée des hapax, esquisser des pointillés, qui en feraient pressentir envolées ou chutes. Le verbe créateur ne connaît pas de continuité, tandis que *la nature ne fait pas de bonds* - W.Leibniz - *natura non fecit saltus* - on ignorait encore les quantas atomiques et les mutations génétiques - que des bonds en discontinu ! La hauteur n'habite que le verbe ; il faut se méfier jusque du ciel : *Sur terre - des arcs brisés ; au ciel - des cercles parfaits* - R.Browning - *On the earth - the broken arcs ; in the heaven - the perfect round*. Et saluer le Christ : *Le ciel et la terre passeront, mais non pas mon verbe*.

Trois mots-parasites - *liberté, désir, être* - prolifèrent sur le bel arbre du *rêve* ascendant et de la *sève* descendante et en cachent et occultent la vue, arbre que le philosophe aurait dû défendre avec autant de conviction, que le chante, avec foi, le poète.

L'idéal de l'écriture : chercher à donner au poids des mots la fonction des ailes. Le ratage : le poids continue à tirer vers le bas les idées ; la victoire : une aspiration vers le haut, aspiration devenue en elle-même une idée.

J'ai beau me débarrasser de la lourdeur des choses, sentir l'essor musical, pictural ou intellectuel, - c'est la lourdeur des mots qui me clouera au pilori, des mots, pour lesquels je ne suis qu'un intrus, lourdaud et balbutiant, perclus de mésaises de métèque.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments*

*sont la vraie forme d'une philosophie universelle - F.Schlegel - Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente.*

L'idée atteint son objet de plein fouet, et l'on finit toujours par se dire, qu'il aurait mieux valu le rater, pour tâter un autre angle d'attaque. Le mot, lui, vise un état d'âme et le rate, pour se perdre le plus loin possible. Au milieu de ses ombres et non pas dans l'éclat de son orgueil, ébloui par des ambitions réalisées.

Le poète écoute ses cris et soupirs, d'où naissent des sonorités, couleurs ou mots, au milieu desquels éclosent des métaphores, ouvrant l'accès aux pensées, ces invitées de dernière minute, l'espace d'un matin. À comparer avec les *penseurs*, se penchant sur leurs pensées-maîtresses, pour les reproduire le plus fidèlement avec des mots moulants et coulants. *Penser* - l'un de ces verbes-parasites, sur lesquels le cartésien veut bâtir sa santé !

Les meilleurs enthousiasmes ne sont ni réalisables ni verbalisables ; pour vous y inviter, verbalement, le stratagème le plus efficace est, que le mot se moque de lui-même ; c'est le secret de l'art extatique de [Cioran](#).

Devant tant de choses le mot manque : alors la chose y manquera aussi, c'est à dire qu'il y manque le relief, le volume ou le poids. Mais la chose peut bien exister sans son étiquette, et l'ivresse sans nom n'est regrettée que par des marchands de flacons. Se saouler d'étiquettes - métier de plume.

L'intensité est peut-être le seul vrai contenu d'un écrit littéraire, le ton en étant la forme. *Ni le récit ni les choses ne sont le contenu du mot, mais bien le degré d'intensité - B.Pasternak - В слове ни фабула ни предмет повествования не есть содержание, а степень напряжения.*

Le choix du mot découle de la tonalité verticale, que je cherche à imprimer

à mon discours, tandis que le choix de l'idée en est dicté par l'angle de vue horizontal. Il est donc faux de penser que *notre esprit est ainsi fait que la formation d'un concept et l'évocation d'un mot sont un seul et même acte* - J.Benda. Il n'y aurait ni artistes du mot ni imbéciles du concept, si c'était vrai. L'intelligence manie les concepts, le goût (en couleurs, en hauteur, en intensité) arrange les mots. Et toutes les combinaisons de ses deux types d'énergie sont possibles. Le concept le plus subtil se passe de mot, mais aucun mot ne peut se passer de concept ; quand on ne le comprend pas, on dit : *De ce qui est soustrait à la langue, il ne peut y avoir de concept, ni de pensée* - A.Badiou.

*L'idée s'infiltré dans le rythme, pénètre les mots, et vibre dans leur ascension et leur chute* - R.Tagore. Quand on a compris, que c'est bien l'idée qu'on mène en bateau et que ce n'est pas elle qui mène la danse, on a des chances de devenir danseur surclassant le calculateur. *Le vrai poète est celui qui trouve l'idée en forgeant le vers* - Alain - il tombe la-dessus, sans l'avoir cherchée.

Couler en bronze ses *pensées*, pour qu'on n'en puisse pas défalquer la moindre *virgule* ? Ils pensent, que c'est très intelligent et digne. La seule chose, à laquelle je tiendrais, moi, et encore, c'est de retrouver le lendemain parmi mes *mots* en cendres quelques points d'*exclamation* non éteints.

Scintillement de mots dans une houle de promesses - littérature d'un ciel abandonné à l'étoile.

L'œuvre comme affiche, copie ou trace ? Cette image me répugne. Ni poinçon ni empreinte, mais un mode de réfraction des émotions, se brisant contre la lame des mots. Une constellation de pointillés, dans lesquels je me concentre, un nuage de points scintillants comme œuvre ! L'état de grâce exclut l'état de traces.

Toute plume, fatalement, commence par *agiter les eaux du langage* (Kierkegaard), mais le style naît de la capacité d'entretenir le début du sentiment plutôt que de maintenir le débit de la réflexion.

L'évolution vers une belle écriture : je commence par décrire ce que je ressens, ensuite je transcris ce que je sais, et je finis par inscrire mes mots dans une musique soufflée par mon rêve, loin de mes sentiments et réflexions antérieurs – mon mot deviendra compositeur et non seulement instrument ou interprète. Et je rougirai d'avoir dit, un jour : *Je sais plus de choses, que je ne parvienne à exprimer avec les mots* – V.Nabokov - *Я знаю больше, чем могу выразить словами.*

Jadis, la pensée fut la chasse gardée d'une poignée de privilégiés. Mais depuis que sa vulgarisation (honnête et fidèle !) la rendit à la portée du dernier homme, il ne restait au créateur que sa dernière exclusivité - le mot. Seulement voilà, c'est le créateur, désormais, qui fait défaut. Ceux qui ne se rendent pas compte de ce bouleversement continuent leurs litanies : *Un beau livre est l'acropole, où la pensée se retranche contre la plèbe* - A.Suarès. Il me rappelle davantage une nécropole, où le sentiment élit sa tour d'ivoire. La plus haute cité n'est plus ni la cité haute (acropole), ni la cité-mère (métropole), ni la cité-atelier (technopole), mais leurs nobles ruines, où se réfugie le mot ex-châtelain.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

*Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère* – M.Proust. Dans la reconnaissance d'un fait d'art, le besoin de traduction en est l'un des premiers signes de qualité. Les grands auteurs sont des acteurs d'une pièce, où les mots se traduisent, instantanément, en émotions.

L'art disparaîtra, car tout tend vers un langage unitaire, tandis que l'art est, par définition, la recherche de nouveaux langages.

L'art - produire des métaphores, une fois que je suis subjugué par un concept. Les piètres sciences, ce qui nous élargit et corrobore (l'art rétrécit et désespère !), c'est traduire en concepts les métaphores insaisissables. L'idole (verbe mental, représentation), le portrait (verbe intellectuel, propositions), l'état d'âme (verbe inspiré, discours). Il est de belles métaphores, devant lesquelles palissent les formules, les pinceaux et même les mots...

Tout bon Narcisse n'est qu'un Pygmalion agenouillé devant sa Galathée, dont les mots font reconnaître l'image de son créateur.

Dans l'art, il n'existe pas d'imitateurs de la nature, opposés aux soi-disant créateurs. L'art est l'enrichissement langagier d'un modèle et non d'une réalité à «modéliser». Seuls les non-artistes prennent le modelleur courant le plus en vue pour la nature elle-même. On n'imité que des théories (ce qui nous apprend quelque chose de nouveau sur la nature) ou des modèles (ce qui crée un semblant de nature dans un langage artificiel).

*La règle, selon laquelle, avant d'écrire, il faille avoir pensé, témoigne, de la part de l'auteur, de beaucoup de bonne volonté et de peu de réflexion* - G.Lichtenberg - *Die Regel, daß man nicht eher schreiben sollte, bis man gedacht habe, zeigt von vielem guten Willen des Verfassers, aber von wenigem Nachdenken*. Chez tous les grands, le mot engendre la pensée

et, très rarement, l'inverse. La conception, plutôt que la maïeutique. Pour s'immortaliser dans le mot, beaucoup de grands survivaient en vendant les idées. L'idée est un aliment prêt à la consommation ; le mot est le sens même du goût.

Notre soi le meilleur n'a pas de mots ni de langage fidèle de gestes. La vraie littérature naît de la sensation d'une traduction, d'une *mimesis* de ce fond innommable, indicible et ineffable dans la *même* langue. Sinon on plonge dans une langue étrangère.

Suivre ses idées - création autodestructrice, à portée de tout ingénieur ; obéir aux mots - création autocréatrice, réservée aux ivrognes et aux poètes. Dès que la musique des mots est trouvée, leur sens vient tout seul, sous forme d'idées. L'inverse, *Occupe-toi du sens, les sons s'occuperont d'eux-mêmes* - L.Carroll - *Take care of the sense and the sounds will take care of themselves* - est inepte.

La haute création, la *poïesis*, sera toujours de la traduction, de la *mimesis*. Le jardinage divin du mot vivant sera au-dessus de l'artisanat (*démiurgie*), de la *tekhné*, de l'idée mécanique. La fidélité chevaleresque au mot vulnérable ou la maîtrise intéressée de l'idée : *Ton chevalier, ton artisan jaloux, te portent leur prière, ma douce langue !* - V.Nabokov - *Так молится ремесленник ревнивый и рыцарь твой, родная речь !* - et que ta prière ne se confonde jamais avec le sermon.

La représentation est une tâche conceptuelle, où la langue n'intervient presque pas ; la langue y est statique et la conception - dynamique ; l'expression, en revanche, résulte de la confrontation entre une représentation statique et une langue dynamique. *Conception instrumentaliste : on rattache aux représentations, conçues au niveau pré-linguistique, des signes, afin de faciliter les opérations de pensée* - J.Habermas - *Die instrumentalistische Auffassung, wonach den*



*vorsprachlich ausgebildeten Vorstellungen Zeichen angeheftet werden, um Denkopoperationen zu erleichtern.*

La langue a un double rapport : à l'art et au savoir, d'où ses deux manifestations - le style et la quête. Elle est active et créatrice, sur la première facette, passive et subordonnée - sur la seconde. La représentation, implicite ou fantomatique, fait que la langue touche au réel toujours à travers le voile des concepts ou images, qui, à leur tour, en attendent l'écho : *La connaissance pressent la langue, comme la langue se souvient de la connaissance - Hölderlin - Wie die Erkenntniß die Sprache ahndet, so erinnert sich die Sprache der Erkenntniß.*

Un sot sobre expose ses *pensées*, avec des mots si ternes qu'on en bâille ; un sot ivre déverse des mots, dans lesquels on n'entend aucune pensée. *Le vin fait prendre les mots pour des pensées - S.Johnson - Wine makes a man mistake words for thoughts.* L'homme de bien a besoin d'un état d'ivresse, à vivre ou à créer ; tout accès de sobriété devrait le réduire au silence ou faire tomber sa plume.

L'homme vaut par ce qu'il veut, et le créateur - par ce qu'il peut. Plus une langue est libre, plus séduisant et l'usage de cette liberté, pour s'épancher, au détriment de la création pure. D'où le mérite du poète français, surmontant d'horribles contraintes langagières, n'existant pas pour ses confrères latin ou russe. Et c'est pourquoi, chez ces derniers, on découvre si souvent l'homme, tandis que chez le premier on n'a affaire qu'au poète.

L'usage, dans la maîtrise d'une langue, fait partie de ces contraintes qui manquent tant au métèque ; l'écriture est une traduction des intentions en phrases, et la métaphore en est le moyen principal, mais toute métaphore a des éléments dus au seul usage, et aucune invention ex nihilo ne peut s'en passer, sans nuire à la lisibilité.

*Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* - J.Joubert. Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets. Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* – L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it*. L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* – L.Aragon.

*Les plus sublimes pensées viennent au monde toutes nues, sans enveloppe verbale ; c'est tout un art que de les couvrir de mots* - L.Chestov - *Самые значительные мысли являются на свет голыми, без словесной оболочки : найти для них слова - целое искусство*. Ce couturier-artisan est bien pitoyable, s'il crée ses vêtements en les adaptant à un modèle. L'art, cette haute couture du mot, n'a pas besoin de mannequins des idées, pour créer dans l'imaginaire.

*Le langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots* – Valéry. Ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agit de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité. Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cogniticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiot du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la

tendresse.

*L'illusion, c'est croire aux mots. Cesser d'en être dupe, c'est le réveil, la connaissance* – Cioran. Être dupe des mots, c'est croire, avec les professeurs, qu'énoncer, c'est représenter. Le mot n'est qu'un outil de dialogue. La connaissance, c'est ce qui précède l'assaisonnement du mot et ce qui s'extrait après sa digestion ; elle n'en est pas rivale. Trois sortes radicalement différentes de confiance au mot : admettre qu'il s'inspire d'un beau modèle, admirer son harmonie intrinsèque, fabriquer une interprétation de son message. Le savoir, l'art, le savoir-faire. Connaissance des choses vues, connaissance de la vue, connaissance de lunettes.

L'art, lui aussi, offre des langages ; et là où il y a langage, il y a vérité. Seulement voilà, contrairement aux langages formels, celui de l'art est interprété non pas par une logique, mais par le goût. La vérité artistique est le plaisir. Mais même cette vérité n'est pas un objet recherché, elle n'est qu'un effet collatéral d'une création d'images ; on ne cherche pas dans l'art, on y trouve. Heidegger inverse les rôles : *L'art est là où jaillit l'éclaircie de la vérité de l'être - Die Kunst entsteht, indem die Wahrheit des Seins gelichtet ist.*

## Bien

L'art, qui se désintéresse du bien, peut être bon pour des anthologies, il ne pourra pas servir d'apologie à une vie vouée à l'échec. Le bien est, il ne se fait pas. N'importe quel mufle peut être sûr d'en faire, il s'agit de le vivre et le fond de cette sensation s'appelle la honte : pour mes muscles trop prompts, pour ma cervelle trop calculatrice, pour ma plume trop sereine.

L'artiste crée un système d'apesantement, où doit régner une perfection impalpable, tournée vers le bien. Tout système d'apesantement renvoie au regard, traduction des poids en formes. En tenant, en point de salut ou en point de mire, la réalité-perfection.

L'art est le regard du beau sur ce que lui soufflent ses deux interlocuteurs, la vie et la philosophie, spécialistes du bon et du vrai. L'homme, acteur de la vie, est plutôt un saint, respectueux des dogmes ; l'homme, sujet de la philosophie, est plus près du satyre, osant les limites du mal et du mépris des vérités stagnantes. Le seul moyen de réconcilier l'ampleur du premier et la profondeur du second est de se dresser à une hauteur d'artiste.

L'art, c'est une mise en valeur des axes entiers – le Bien et le Mal, la force et la faiblesse, la fidélité et le sacrifice, la fierté et l'humilité, la proximité et le lointain. Tandis que la vie, c'est à dire l'instinct et le bon sens, me fait pencher vers une seule extrémité, le choix éthique, avec sa tragédie – l'insignifiance des actes. La tragédie de l'art se traduit par l'ironie, que mérite l'extrémité esthétique violente, et par la pitié, qu'inspire la douce extrémité éthique ; appliquées à doses égales, elles assurent l'intensité du *même*.

Une tâche d'artiste : les axes de valeurs opposées doivent être réduits à

l'unité éthique ou esthétique. *Toutes les dualités, dans lesquelles l'esprit avait polarisé la vie, doivent être transférées dans une unité spirituelle* – H.Hofmannsthal - *Alle Zweiteilungen, in die der Geist das Leben polarisiert hatte, sind in geistige Einheit überzuführen* - le moyen en est - la même intensité sur tout l'axe.

Signe d'artiste : fuir la paix, chercher le cygne à protéger ou l'hydre à abattre. Sans combat, je suis machine ou macchabée déambulant. La vie est un miroir de nos solitudes ou un mouvoir de nos attachements.

Aucune réaction, active et adéquate, à l'appel du bien ne nous est possible ; nous sommes condamnés à rester passifs, face à la voix pourtant la plus irréprouvable. Ni notre désir ni notre pouvoir ne peuvent s'associer avec le nom de bien. La volonté de puissance ne s'applique qu'aux valeurs de la vie et de l'art ; elle est le refus de réduire celles-ci aux valeurs morales. Dans l'art, fusionné avec la vie, le bien a la valeur d'excitant et non pas de nourriture roborative.

Sur les axes du bien et du mal, de l'acquiescement et du nihilisme, de l'art et de la vie, la dépolarisation, c'est soit la platitude de l'indifférence, soit l'intensité, égale en artistisme. Des tours, aléatoires et anonymes, ou le retour éternel du même.

Le bien, c'est à dire la grandeur et la noblesse, ne s'inscrit jamais durablement dans les actes des hommes ; je finirai par ne plus le trouver que dans les livres, les tableaux, les mélodies et je le refuserai aux hommes. Solitude d'une vie silencieuse, réduite à l'attente d'un art musical.

La vie et l'art – les coordonnées d'une création, la longitude et la latitude d'un corps cosmique, né de l'unification d'une âme et d'un esprit. La vie, c'est le climat de ma latitude ; l'art, c'est la maîtrise de tous les paysages

de l'axe longitudinal, d'un pôle à l'autre ; mais les mêmes forces telluriques, les mêmes fonds, le même Soleil, bien que des constellations différentes. Il se trouve, que la longitude du Beau est à l'opposé de celle du Bien, tout en étant son prolongement – à la profondeur de celui-ci correspond la hauteur de celui-là.

La vie veut me soumettre à la loi éthique, et l'art me conjure à suivre la liberté esthétique. Le choix est entre la honte et la noblesse, entre Tolstoï et Nietzsche, être fidèle à la vie, en l'élargissant à l'art, ou la sacrifier, en la rehaussant par l'art.

L'écriture, c'est une tentative de reproduire, synchroniquement, l'évolution du sens du *logos* grec : *compter* ses éléments pour constituer l'arbre de la vie, *conter* des miracles pour entretenir le rêve, chanter le bon pour *dire* le beau.

Je suis tenté de définir la liberté comme non-identité avec mon soi, mais quand je vois avec quelle rigueur, aujourd'hui, on arrive à programmer même des exceptions, des hasards ou des fougades, je comprends, que les seuls écarts non-programmables sont ceux qui naissent de la voix du bien ou du regard du beau, la liberté passive et la liberté active, toutes les deux – sacrées.

Le Bien est une voix indéchiffrable, une exigence intraduisible en invitation à agir ou en mode d'emploi. Il laisse des échos dans le brouhaha ou la musique de l'existence, sous forme de honte, de sacrifices ou de fidélités. On ne *fait* rien en son nom, on ne peut qu'en rougir, sangloter ou prier. Tout le Bien est dans la contrainte et non pas dans le but. Les activistes de l'*esprit absolu* sont souvent handicapés côté cœur : *Une chose aussi vide que le bien au nom du bien, n'a aucune place dans une réalité vivante - Hegel - So etwas Leeres, wie das Gute um des Guten willen, hat überhaupt in der lebendigen Wirklichkeit nicht Platz* - ce bien trouve

refuge dans un cœur vivant.

La morale est un mode d'emploi mécanique d'un bien qui ne peut être qu'organique. Élaborer, formuler ou suivre une morale est donc une œuvre du mal. Autant un appel esthétique réveille des échos extérieurs, qu'un appel éthique doit se tourner exclusivement vers ton intérieur. Au-delà du beau reste tout de même la vie ; au-delà du bien s'étale le vide, si propice pour y faire retentir nos métaphores sonores.

Les étapes de la démonstration de ma liberté éthique : le calcul de mon intérêt, la honte que celui-ci m'inflige, son sacrifice. *La seule liberté que nous concède la vie, c'est de choisir nos remords* - E.Rostand.

Quand est-ce que je vis pour de bon ? - quand je me connais ? quand je suis mes idées ? quand je suis dans le vrai et mon acte est adéquat à mes convictions ? - non, je vis, quand mon âme vibre, inconsciente et ouverte, à l'appel du bien ou à la résurgence du beau.

La liberté éthique se découvre dans la résignation de mon soi connu de porter une souffrance sacrificielle, que me souffle mon soi inconnu, source de tous les mystères : du bien, de la création, de la beauté. *Le retournement du moi en soi, le désintéressement en guise de vie, un soi malgré soi comme possibilité de souffrance* - E.Levinas.

C'est l'existence même des axes du bien et du beau, et non pas des valeurs extrêmes sur eux, qui empêche que ce monde ne se réduise à une platitude sans dimension divine. *Si vraiment Dieu existe, d'où vient le mal ? Mais d'où vient le bien, s'Il n'existe pas ?* - Boèce - *Si deus est, unde mala ? Bona vero unde, si non est ?*.

En esthétique, la lumière vient du monde, et les ombres - de ma créativité ; en éthique, les rôles s'inversent : toute la paisible lumière du

bien reste en moi, et toute tentative de la projeter vers l'extérieur aboutit aux ombres inquiétantes. Le bonheur, c'est d'en trouver une cohabitation vivable : *Toute la félicité dans la vie est dans l'alternance de la lumière et des ombres* - Tchaïkovsky - *Прелесть жизни - чередование света и тени*.

Dans tout chemin, un homme de bien lit l'appel du mal. Il voue le bien à la justice du regard perdu, perclus de doutes. On veut prendre les choses de haut, sans jamais suivre un seul chemin, toujours trop bas. Le malheur, c'est d'être attaché aux choses, quelle que soit leur profondeur ; le bonheur, c'est vivre dans le détachement par la hauteur : *Le bonheur est participation à une vie plus haute* - Plotin.

Ni la vérité ni la béatitude ne sont à l'origine de la philosophie, mais le malaise du constat, que les corvées de l'existence nous obligent à faire et à dire ce que nous ne pouvons reconnaître comme notre moi-même. La philosophie commence avec la honte de soi et par sa réinvention.

Chez les Grecs et les Russes, le beau et le bon se fusionnent aussi étroitement que, chez les Romains et les Français - le beau et le vrai (le compromis entre les deux serait une philocalie, l'union des trois). Le mot de Dostoïevsky : *Le monde sera sauvé par la beauté* - *Красотой спасётся мир* mènera les premiers vers la bonté et les seconds - vers la vérité : *Ce qui s'y présenta comme une beauté s'avérera vite une vérité* - F.Schiller - *Was wir als Schönheit hier empfunden wird bald als Wahrheit uns entgegengehn*. C'est d'autant plus frappant que la seule beauté, d'après Dostoïevsky, c'est le Christ, celui même qui disait être la Vérité !

Pour survivre ou seulement pour pouvoir vivoter sans trop de cauchemars ni remords, le bien, plus que de cécité, a besoin de paralysie. Le bien conscient ou agissant est un imposteur. Le bien est une langue muette : *Le bien, c'est une langue, qu'entend le sourd et voit l'aveugle* - M.Twain - *Kindness is the language which the deaf can hear and the blind can see*.



Homère, découvrant le beau, Œdipe découvrant le vrai, en deviennent aveugles.

Sur son lit de mort, personne ne regrette de ne pas avoir tout fait pour sa carrière. Mais tous regrettent de ne pas avoir tout fait pour leur âme. Que la vie soit faite pour le bon et pour le beau, et non pas pour l'utile, est un joyeux mystère pour un poète, toujours renaissant, et un macabre problème pour un goujat agonisant.

L'étendue, ou la hauteur, de notre vie se détermine par une pesanteur éthique, nous chargeant de pitié et de honte, et par une grâce esthétique, nous élevant jusqu'à la création ou la noblesse. *L'action du créateur, c'est une tentative d'expiation d'une faute commise sans préméditation* - **V.Pasternak** - *Творческая деятельность есть заглаживание неумышленной вины.*

La chance unique du christianisme - la fusion entre un Dieu juif et un Dieu grec, entre un étant, qui chante et résonne, et un être, qui alimente et raisonne, entre celui qui hésite, dans la douleur du bien, et celui qui crée, dans la certitude du beau. C'est Dionysos qui souffla au Christ sa plus belle leçon : *L'œuvre essentielle du Christianisme, c'est d'avoir révélé que la vie la plus misérable peut, par la hauteur de son intensité, acquérir une estimable richesse* - **Nietzsche** - *Wenn das Christentum etwas Wesentliches getan hat, es war die Entdeckung, daß das elendeste Leben reich und unschätzbar werden kann durch eine Temperatur-Erhöhung.*

Le récit ou la musique de la vie : le vrai se charge du premier, le bon et le beau créent la seconde.

L'œil et l'oreille sont connectés à l'esprit ; lorsque, pendant le passage du sensible à l'intelligible, l'esprit impassible se transforme en cœur saignant ou en âme bouleversée, on est en présence d'un Bien, qui nous taraude,

ou d'une beauté, qui nous élève. Dans le second cas, si l'objet d'émotion est œuvre humaine, on est en présence de l'art. La mort de l'art est annoncée par l'extinction des âmes. Tant d'œuvres d'art qui ne sont plus que des valeurs purement fiduciaires.

L'exclusivité de la nature humaine – une conscience inquiète du Bien divin, déposé dans notre cœur ; l'apport de la civilisation – la découverte et l'exploitation du Vrai par notre esprit. La culture, c'est l'émotion spontanée de notre âme devant la Beauté de l'œuvre humaine créatrice, la vénération de la nature et le respect de la civilisation. Ce n'est pas le manque de créateurs qui explique le dépérissement de la culture actuelle, mais l'extinction des âmes, au profit d'une nature moutonnaire et d'une civilisation robotique.

Il est trop commun de clamer d'être *pour* le bien et *contre* le mal. L'homme se trouve toujours quelque part *au milieu* de cet axe. *L'humanité de l'homme, c'est cette différence de tension affective, entre les extrémités de laquelle le cœur est placé* – P.Ricœur. L'artiste est celui qui, de cette tension, extrait la même intensité en tout point de l'axe.

Sur la plupart des axes moraux, la préférence évidente va à un bout, où règne la gentillesse, le sourire, la bienveillance. Mais quand on a le malheur d'être artiste, on se rend compte, que de grands tableaux peuvent naître de la peinture du bout moins sympathique. On finit par apprécier la même intensité, dont on est capable de munir l'axe entier, mais c'est le chemin partant du bout douteux qui est le plus complexe, exige les moyens les plus subtils. C'est ce qu'on appelle - tout comprendre, c'est à dire reconnaître, qu'un pur fidéisme approuve ou condamne nos jugements d'homme, et l'on s'abandonne au jugement d'artiste. Ne pas aller au bout des choses sur terre est un bon moyen de garder au ciel le rêve.

Plus je rougis de honte, plus ma plume verdoie (pour désavouer Cicéron - *le papier ne rougit guère - charta non erubescit*). Plus j'ai de bleus au cœur, moins de blancs restent sur ma page. Plus je me grise de moi-même, moins je suis touché par la grisaille des autres.

L'œil et l'oreille sont connectés à l'esprit ; lorsque, pendant le passage du sensible à l'intelligible, l'esprit impassible se transforme en cœur saignant ou en âme bouleversée, on est en présence d'un Bien, qui nous taraude, ou d'une beauté, qui nous élève. Dans le second cas, si l'objet d'émotion est œuvre humaine, on est en présence de l'art. La mort de l'art est annoncée par l'extinction des âmes. Tant d'œuvres d'art qui ne sont plus que des valeurs purement fiduciaires.

La vraie pitié est indissociable du sentiment de sa propre honte ; sans celle-ci, celle-là n'est que de la sensiblerie. Dans l'action, la honte est de la juste pudeur, et dans la réflexion - de la justice pudique ; et puisque les deux seuls dons, que Zeus voulut répartir équitablement parmi les hommes, furent la justice et la pudeur, la honte est primordiale, pour que le feu humain de Prométhée ait une coloration divine. *La vertu supérieure n'est pas vertueuse, la vertu inférieure ne quitte pas la vertu* - Lao Tseu.

Ce qui, matériellement, existe aurait dû se confier à la technique et à la routine ; l'art créateur, lui, aurait dû s'attarder surtout sur ce qui n'existe pas : Dieu, l'amour, le bien – bref, la musique éphémère défiant le bruit du réel. Et alors on comprendrait Baudelaire : *Le bien est toujours le produit d'un art.*

Immortel, éternel – impossible d'employer ces mots au sérieux. En tant que métaphores, ils pourraient s'appliquer à ce qui, indubitablement, se loge dans notre conscience, tout en restant intraduisible dans un langage rationnel, celui des actes, des pensées, des lois. Le vrai trouve une matérialisation évidente dans le savoir, le beau se transmue dans une

création artistique, mais le bien reste la seule certitude n'admettant aucun transfert vers le temporel. *L'immortalité et la vie éternelle sont réservées à l'éthique* - Kierkegaard.

Le regard sur le mal est double : soit on suit l'histoire de la raison, soit celle du rêve – les actes ou les œuvres de fiction, la réalité ou l'invention. Dans la première, on constate des victoires constantes du mal sur le bien, mais dans la seconde – triomphe le bien. L'artiste, serait-il celui qui, à l'enchaînement fatal, le rêve – l'acte et donc le bien – le mal, ajouterait le deuxième chaînon : le mal – la victoire de Dieu sur le mal ? L'artiste est celui qui crée devant Dieu, surtout devant le Dieu inexistant mais irrésistible.

*Derrière tout ce monde doit se tenir un grand chef d'orchestre, qui nous veut du bien* - A.Einstein - *Hinter all der Welt muss ein großer Orchesterdirigent sein, der unser Gutes will*. Il créa, dans notre âme, une acoustique, sensible à la musique du monde, musique, prouvant Son goût de beauté et Son fond de bonté ; ton âme d'interprète et de créateur devrait suivre Sa baguette invisible, pour la traduire en musique du bien.

Le Bien est métaphysique, et le Mal est réel ; toute projection ou justification du Bien, dans la sphère de nos actes, ne peut donc être qu'imaginaire, pour ne pas dire hypocrite. La sensation du Bien ne nous quitte pas même aux moments de la plus plate lucidité, loin de toute action, de tout cataclysme, de toute angoisse. Nietzsche, qui voit dans la peur l'origine et dans le Mal la source du Bien, Nietzsche qui en dénonce l'hypocrisie, montre sa profonde ignorance du sujet. De même les rapports entre la force et la faiblesse, le sain et le maladif, la volupté et la souffrance. Il lui fallait justifier la neutralité de son pinceau dans la peinture des axes entiers – la noble attitude d'artiste, mais *trop* humaine.

Du bon usage *des* libertés : la liberté éthique, découverte dans le sens du

sacrifice ou de la honte, nous rend fraternels ; la liberté esthétique, sur l'axe du Bien, faisant *tourner* à la *même* intensité artistique les valeurs opposées, nous rend créateurs.

## Hommes

Pour un non-artiste, l'univers est ce qui dicte ses choix ; pour un écrivain, l'univers est ce qui s'anime autour de son livre.

La vie grouillait de rêves silencieux, lorsque l'art était plongé dans un sommeil de plomb ; mais dans le Moyen Âge de l'art contemporain, le rêve commun ne reproduit que le brouhaha des foires. *L'art était une utopie ; aujourd'hui cette utopie est réalisée* – J.Baudrillard - pour nous ennuyer ou nous épouvanter. En lisant certains journaux intimes, on se croit en pleine place publique ; heureusement, dans les tableaux des places publiques, peints par d'autres, on découvre plutôt un journal intime.

La prouesse de la hauteur [cioranique](#) : pris par son vertige, j'oublie que sa langue est du XVIII-ème siècle, ses thèmes - du XIX-ème, son ton - du XX-ème. Si les cadences du siècle me sont étrangères, c'est dans le passé que je dois m'incruster (le seul autre exemple réussi, qui me vient à l'esprit, est celui de [Hölderlin](#)) ; ceux qui soi-disant dépassent leur siècle et sont chez eux dans l'avenir se retrouvent, d'habitude, hors toute vie. *Quant à sa plus haute destination, l'art reste une chose du passé* - Hegel - *Die Kunst bleibt nach der Seite ihrer höchsten Bestimmung ein Vergangenes.*

C'est l'ennui et non pas l'horreur qui fait pulluler l'art abstrait. Mais ceux qui s'enquiquinent à mort adorent le discours de fin du monde, qui pousserait les créateurs à fuir la vie et se réfugier dans la géométrie. L'horreur d'artiste est le vide du ciel, le regard des hommes étant, de fond en comble, absorbé par la cervelle. L'intelligence vouée au service de la pesanteur, l'artiste sans grâce ne reproduit, dans le vide, que la géométrie.

Dans leurs écrits règne la *vie*, la vie sociale, le bruit social ; l'art, comme musique personnelle, y est absent. Leurs outils (y compris leur plume), leur matière et leur fond (les phénomènes), tout est de nature sociale. Le seul outil de l'art est la plume invisible ; la manière doit rendre inutile la matière ; le noumène doit se passer de phénomènes. *Une fois dans l'art, l'homme quitte la vie* – M.Bakhtine - *Когда человек в искусстве, его нет в жизни.*

Jadis, la poésie de l'art apportait aux cœurs, bronzés ou brisés, un *complément de l'âme*, nous permettant de ne pas succomber au poids de la raison prosaïque. Mais, visiblement, la vie fut prédestinée à se réduire aux algorithmes ; il s'agit, désormais, à dresser un bûcher funèbre pour nos rythmes d'antan, pour nos livres et nos étoiles : *La Loi de la vie se grave dans des machines et non plus dans des livres* – M.Volochine - *Законы жизни вписаны не в книгах, а в машинах.*

Jadis, le type de pathos de chaque époque pouvait être défini en fonction de sa tâche privilégiée : chercher une idole, ériger des temples à l'idole sacrée, abattre les idoles. Le premier créait, le deuxième priait, le troisième ricanait. J'ai peur, que ce cycle, aujourd'hui, soit brisé et sonne ainsi la fin de l'Histoire. Et l'artiste, dont le métier fut fabrication d'idoles, n'a plus d'emploi justifié, il produit des idoles et non pas des idées (*eidolon* et non pas *eidos*, *idée* – [Heidegger](#)).

Qui s'intéresse, aujourd'hui, aux artistes, à ceux qui se tiennent au fond des problèmes ou au sommet des mystères ? - dans la platitude des solutions, ce seul milieu de vie de l'homme moderne, on n'a plus besoin que d'artisans professionnels.

La musique fait de nous - suicidaires, héros, amoureux ou bourreaux ; pour résister à cette calamité, les hommes inventèrent deux remèdes : la

cire d'Ulysse et la lyre d'Orphée. L'effondrement de l'artisanat de luthier et le triomphe de l'industrie de la cire expliquent l'heureuse surdité des modernes. *La vie humaine, sans musique, serait sourde* - Chostakovitch - *Без музыки жизнь человека была бы глуха* - pour entendre la musique, il faut un silence intérieur et un détachement du bruit extérieur.

L'évolution des esprits a une force d'inertie, portant beaucoup plus loin que l'évolution des lettres. C'est pourquoi, lorsque je vois les lettres modernes, qui auraient dû s'inspirer du *pourquoi* des styles, patauger dans un *qui* primitif et dans un *quoi* commun, et les esprits, obsédés par le seul angle mécanique, oublier le courant organique, je me dis, que, aujourd'hui, c'est l'esprit qui tue, et c'est la lettre qui, bientôt peut-être, vivifiera.

La vie est faite de nos offrandes à Apollon, qui nous tend l'arc, et à Dionysos, qui en tend la corde. *Et la vie est l'arc, et la corde est le rêve* - R.Rolland - et c'est par nos flèches, bien orientées mais non décochées, qu'on nous jugera, nous, les archers. Aux murs des demeures modernes, on ne trouve plus que des têtes de leurs victimes ou leurs diplômes décochés, ce qui te fit voir les hommes - *vautrés dans l'étable, où ils sont vêlés* - des loups moutonnés !

Je trouve plus de vie, d'étonnement, de mystère – dans un beau livre, que dans les hommes d'aujourd'hui, d'une transparence insupportable. Extinction de l'âme, coulée dans une raison en bronze. Même le ciel, on le découvre désormais non pas dans les yeux d'un homme amoureux, mais dans un livre : *Et, tel un livre parmi d'autres, tu trouveras le ciel, dans une âme dépeuplée* - A.Blok - *И небо - книгу между книг - найдешь в душе опустошённой.*

Notre époque, c'est l'épuisement de mythes. Comment naissaient et s'entretenaient les mythes ? De quelques échos épars d'une réalité



évanescence surgissait un premier mythe – une histoire, une théorie, un système. Par dessus le premier mythe s'érigaient des monuments – temples, statues, livres, symphonies. Fascinés par ces monuments, les hommes créaient un second mythe – des passions, des croyances, des certitudes et des doutes. Aujourd'hui, on ne produit plus de monuments ; le second mythe se dévitalise et le premier – se rationalise. L'art fiche le camp, en entraînant avec soi - le mythe.

Une basse harmonie : le contenu des images modernes a la même tonalité grisâtre que leur forme. Et la philosophie ne fait que suivre l'art : *Lorsque la philosophie peint du gris sur du gris, la vie en ressort sénile* - Hegel - *Wenn die Philosophie ihr Grau in Grau malt, dann ist eine Gestalt des Lebens alt geworden.*

Comment la vie et l'art formatent le présent ? - la vie s'occupe de l'intensité des événements, et l'art apporte les couleurs du passé et la musique de l'avenir. C'est la mort de l'art qui laisse la vie – seul juge de l'existence. Les faits profanent les ferveurs et les rêves.

Le Créateur voulut, que l'apprentissage, la transformation en algorithmes de tout rythme de la vie, fût catalyseur de notre intelligence. *La vie est la représentation d'un spectacle joué, au début, par les hommes-artistes et interprété, à la fin, par les robots* - Schopenhauer - *Das Leben gleicht einer Komödie, die von Menschen angefangen, nachher von Automaten zu Ende gespielt wird.* Quand la quantité des entrées payantes l'emporte sur la qualité de mes sorties gratuites, je deviens un vrai professionnel, c'est-à-dire - automate. Jouer pour soi-même devint le privilège des ratés de la scène publique.

Le message, ami de la vie et ennemi du nombre, se dévitalise et se digitalise ; les messageries mécaniques prospèrent. *L'Amérique pense le câble, et l'Europe, le message* – R.Debray. *Vous êtes les facteurs, et moi*

*j'écris les lettres* - Pouchkine - *Вы - почтари, а я слагаю письма*. Mais les facteurs prennent leur revanche : *Le facteur du m'as-tu-vu, ce «méchant jumeau» évince l'homme de la plume, du m'as-tu-lu et de la honte* - J.Joyce - *Shem the Penman is taken advantage of by his «evil twin» Shaun the Postman*. L'écoute des hommes étant tournée vers les machines, le message, pour être entendu, a de plus en plus besoin du câble. Ce qui m'attire le plus, c'est le messenger, l'ange sans maître et sans affolement ni panique.

*Jusqu'au dernier des paysans, c'est une nation d'artistes ; et les bolcheviques, ces aristocrates juifs américanisés, cherchent à les rapprocher au maximum de l'industrie et des Yankees* - B.Russell - *They are a nation of artists, down to the simplest peasant ; the aim of the Bolsheviks, this aristocracy of Americanised Jews, is to make them industrial and as Yankee as possible*. Mais la Terre promise s'avéra terre brûlée. Les chaînes de montage tournèrent vite en quelques chaînes de servage de plus. Artiste dans l'âme, esclave dans la tête, vagabond dans l'esprit, il prouve une seule chose – sa vraie vie est ailleurs.

Confusion des genres : la vie est bien une œuvre poétique, que la plupart des hommes perçoivent comme un mode d'emploi.

Les hommes se divisent en plébéiens, pédants et artistes. Le plébéien prend la vie, sans la transformer. Le pédant cherche une étiquette pour tout ce qui se révèle, il formalise. L'artiste erre dans la réalité, il en forme une autre, imprévisible et trépidante. Le plébéien est dans l'espace, dans ce qui est commun à de nombreuses générations. Il est l'incarnation du genre humain. Le pédant est mû par le temps, par ce qui est irréversible et contingent. Il est le fait du genre humain. L'artiste est libre, il est l'âme ou le rêve du genre humain. Le plébéien vit, car il ne sait rien faire d'autre. Ayant assez vécu, le pédant se met à beaucoup de choses n'entrant pas dans la vie réelle. L'artiste veut insuffler la vie dans ce qui

l'émeut. Le premier a peur de la vie, le deuxième en est rassasié, le troisième en a toujours soif.

En gros, les hommes vivent et pensent, suivant les mêmes chemins et perspectives ; ce qui les distingue, c'est la matière de leurs maux et la manière de leur mots – leurs angoisses et leurs styles – leur face poétique et, donc, philosophique. Voir en philosophie un art de vivre ou de penser est également sot. Aucun philosophe ne vécut admirablement, aucun philosophe professionnel ne produisit de belles ou nobles pensées, comparables avec celles des poètes.

L'Orient apporte la réponse à : *Comment bien vivre*. L'Occident pose la question : *Qu'est-ce que vivre ?*. La Russie balbutie : *Pourquoi vivre ?*. L'ironiste montre *où et quand vivre*. Le *pourquoi* étant le premier souci du philosophe, Nietzsche pense que l'artiste *ne peut retrouver son souffle vital qu'en Russie - in Rußland wieder aufleben kann*.

La Russie : l'angélisme de Pouchkine, les *Âmes Mortes* de N.Gogol, le *Démon* de M.Lermontov, le sommeil d'Oblomov, le souterrain de Dostoïevsky, le purgatoire de L.Tolstoï, les bas-fonds de M.Gorky, l'enfer de A.Soljénitsyne - que des coulisses, rien sur l'avant-scène. On déjoue la vie au lieu de la jouer. On préfère être forcené ou obscène - hors de bon sens, hors de scènes - plutôt que se sentir trop près de la rampe.

La vie fut si terne en Russie, que l'homme y cherchait des bigarrures en lui-même. L'austérité ambiante pousse le Russe à reconstituer des tableaux et des mélodies, venus de nulle part. Et, instinctivement et presque au hasard, il touche ainsi aux ressorts de l'art humaniste.

Ce qui fut la première matière de la vie ou de l'art - couleurs, musique ou arbre - devint de la matière première pour les adeptes de la mécanique. Quand au meublé on préfère les ruines, à la scie radicale - l'unification

vitale, on aime l'arbre, qui, à défaut de s'offrir à la vue des autres, me munira de mon propre regard, aux racines profondes et cimes hautes. L'arbre est ma contrainte, plus précieuse que les buts, avec lesquels il finira par s'unifier.

Ceux qui se trouvent le plus près de la vérité - le spécialiste de la thermodynamique et l'agent comptable. Ceux qui en sont le plus éloignés - le poète et le meurtrier. Ces derniers, submergés par la vie des sens, mesurent le pouls de leur vie par l'attouchement de la vérité. Les premiers consultent leur tiède cerveau, en proie au vrai, pour constater, que le monde n'est atteint d'aucune fièvre menteuse.

Est anti-humaniste celui qui ne mise que sur la force ; est humaniste celui qui a pitié de la faiblesse d'autrui et honte de sa propre force ; le respect du seul savoir, qui augmente la force, ou le respect du savoir sans forces. *C'est à en rire ou à en pleurer de voir tant de savoir rester sans force sur la vie des hommes (Kierkegaard)* - tu ne comprends donc pas que la beauté de la vie est due plus à l'inconnaissable qu'au connu, à l'intensité qu'à la force. *Tout ce que nous ignorons, nous le connaissons grâce aux rêves des savants-poètes* - V.Vernadsky - *Всё, что мы не знаем, мы знаем благодаря мечтам ученых-поэтов.*

Notre vie se projette sur deux plans – le mécanique et le divin : l'efficacité ou le Bien, la norme ou la loi, l'utile ou le beau, la solution ou le mystère, l'ampleur ou la hauteur, la production ou la création, l'événement ou l'invariant, l'inertie ou le commencement. Le triomphe de la mécanique fut appelé mort de Dieu.

Tout particularisme n'est qu'incapacité d'accéder à un langage plus vaste. La vraie opposition, dans le débat intellectuel, n'est pas entre l'universel et le particulier, mais entre l'universel palpitant et l'universel mécanique. Le Grec et le Français penchent pour la mécanique, et l'harmonie finale est au

rendez-vous. L'Allemand et le Russe tendent vers la palpitation, et de terribles déchirures aboutissent au gauchissement de leurs édifices. Pour que la maison commune soit agréable à vivre, il ne faut ni monter au plafond, ni taper de la tête contre les murs, ni s'extasier devant des ruines laraires : en communauté, il faut garder la paix moutonnaire ou robotique.

Quand ils deviennent stériles en formulation de contraintes, en audace de la création ou en invention de beautés, ils se mettent à proclamer leur attachement à la liberté, à la vérité, à la vie, ces valeurs-fantômes, réceptacles de platitudes.

Par sa volonté de proclamer la beauté, le monde, surgi des tableaux des peintres d'avant les impressionnistes, défiait le monde réel ; depuis, le robot insensible à toute beauté guide les pinceaux ou les queues d'âne, tout y est laid, froid, mécanique, dans cette industrie, sordide héritière de la peinture défunte.

L'état de la poésie (versification), de la peinture, de la musique modernes est cadavérique ; et le prochain catafalque attend le théâtre (avec l'Anglais), l'architecture (avec le Français), la philosophie (avec l'Allemand). En littérature et dans le spectacle ne survit que la tonalité divertissante et avilissante, pour épater les repus. La raison en est la même : l'extinction de la poésie, en tant qu'état d'âme, en absence des âmes. Ils cherchent à choquer les esprits, tandis que l'art est le désir et le don de caresser les âmes.

Par inertie, on continue à s'intéresser à l'art, en fonction des ventes aux enchères, de la fréquentation payante des musées, de la décoration des salles de réunion ou de l'industrie éditoriale, tandis qu'on sent que les œuvres d'art sont déjà *de beaux fruits, détachés de l'arbre* - Hegel - *vom Baume gebrochene schöne Früchte* - l'arbre du beau est mort, partout règne la forêt du vrai.

Tout écrivain se croit regardé ; et le profil du lecteur qu'il cherche détermine la hauteur que son regard placera dans son écrit. S'il est face à ses semblables, il reste dans la platitude ; mais face à Dieu, ses yeux baissent et son regard s'élève.

La littérature française est trop entachée de politique, de commerce, de gastronomie et de faits divers. Ce qui la sauvait, c'était sa langue à elle ; aujourd'hui, c'est la langue de la gazette, du supermarché, des comptes-rendus.

L'ordre croissant d'importance, dans le travail de plume : les circonstances (lieux et dates), les contraintes (choses et relations à exclure), le talent (fulgurances et abattements). Aujourd'hui, seul le premier aspect survit ; les livres nagent dans une platitude, dont ne débordent que quelques fadaïses. Partout - des dates (pas d'appels de l'éternité), les lieux sont publics (ni l'âme ni le cœur), les objets n'ont qu'une pesanteur (pas de grâce), les points de vue sont claniques (ni regards ni états d'âme personnels).

Tout compte fait, pour déceler de vrais talents littéraires, le verdict populaire de jadis fut un moyen plus juste que les actuels *lancement et promotion* par des éditeurs-investisseurs, dont les *projets* traitent les auteurs jetables comme de la matière première ; l'auteur-*sujet* disparut, avec la disparition de mécènes. Même les médiocres comprirent, que la gloire n'est pas une affaire de loteries, mais de coteries, auprès des préposés aux écritures et cimaises.

L'homme-éponge : une lente et continuelle aspiration, suivie d'une longue expiration ; l'homme-écho : nulle expiration sans la compagnie d'une aspiration. Mais c'est seulement l'homme-poète, l'homme d'inspiration, qui fait sentir le souffle.

Les sceptiques vouent le monde aux catastrophes. Il va les démentir par une paisible robotisation et la muséification de l'art et des passions. Où l'on lira : *Celui qui finit par comprendre, que la vie est dans l'inquiétude et l'angoisse, cesse sur le champ d'être homme ordinaire* - A.Blok - *Тот, кто поймёт, что смысл человеческой жизни заключается в беспокойстве и тревоге, уже перестанет быть обывателем.*

Les premiers génies de l'humanité furent dus à l'aspiration, poétique ou philosophique, par des astres ; l'inspiration, artistique ou chevaleresque, animait les génies de la Renaissance ; la lourde transpiration signale, aujourd'hui, la présence de nos *génies* mécaniques.

Le peuple aime le vrai et le simple. C'est pourquoi il aime le journal et l'intellectuel moderne. Le poète, charlatan du mot, a du souci à se faire, s'il tient au peuple. Aimer, c'est accepter la chose telle qu'elle est (et non pas ce qu'elle *fait*). Le vrai et le simple ne sont beaux qu'en tant qu'essors, promesses, perspectives - donc, refus.

L'Histoire est scandée par la part que les hommes accordent aux règnes de la raison ou/et du rêve. L'Antiquité ne vit que de la raison ; la Renaissance réveilla le rêve ; les Lumières atteignent l'équilibre entre les deux ; le romantisme crut pouvoir annoncer le triomphe du rêve ; la modernité, c'est un retour à la raison, sans la noblesse antique, sans l'élan de la Renaissance, sans l'élégance des Lumières, - le glas d'un romantisme étranglé.

Jadis, pour comprendre un artiste d'une civilisation lointaine, il fallait remonter aux sources mystérieuses de toute création et revivre l'extase de la découverte. Aujourd'hui, dans ce monde devenu village, les sources *courantes* sont communes, superficielles, bien canalisées, à pression constante et au débit pré-calculé.

Les contenus, les fonds, les profondeurs font partie du patrimoine collectif des hommes, seule la forme artistique pourra traduire mon originalité, et G. Buffon a presque raison : *Le style est l'homme même*, si l'on précise, que l'*homme* y englobe et le *sous-homme* et le *surhomme*, tout en excluant les *hommes*. Mais l'homme insensible à la forme continue à s'identifier aux faits et idées et devient indiscernable. Le style, c'est le même souffle sur la surface des choses ou dans le vide.

Souvent, les journalistes vous présentent ce tableau apocalyptique : le monde doutant de l'existence des rivages, où il cingle, son navire démâté, sans boussole, prenant l'eau. Mais ce tableau reproduit la démarche des vrais artistes, toujours à la dérive ! La voile du vaisseau fantôme n'a jamais attiré que ceux qui ont leur propre souffle. Tandis que vous, les eunuques de la plume, vous, qui réussissez à charger vos marchandises littéraires sur le cargo éditorial, vous suivez le même circuit que les filières du pneu, de la machine-outil, de l'assurance, vous, avec votre *inactualité* palabreuse, où n'affleure aucune métaphore...

Les rapports entre la vérité et les hommes sont tout de ponctuation : le point final que lui assène le goujat, la virgule (point-virgule) du scolarque, la mise entre parenthèses du politicien ou du mythomane, le point d'interrogation envoûtant et le point d'exclamation fusionné avec les points de suspension - du poète.

L'art aura été le dernier lieu de la persistance de l'humain dans les affaires des hommes. La palpitation se parque dans des gymnases et fuit le Verbe. Le souci du siècle est de ne vénérer le Logos saignant qu'en tant qu'un concept logopédique, coloristique ou culinaire.

C'est l'aplatissement des gouffres et l'assèchement des cœurs qui sont à l'origine du désintérêt pour les sommets, puisque toute profondeur, jadis



palpitante, est vouée désormais à la platitude, et un savoir sans voiles conduit vers un vouloir sans étoiles. Et l'un des sommets s'appelle l'art de la maxime. *Face aux maximes, vous faites la fine bouche, comme si le monde n'était qu'une platitude, sans sommets ni torrents* - R.Schumann - *Ihr rümpft bei Aphoristischem die Nase ; ist denn die Welt eine Fläche und sind nicht Alpen darauf, Ströme ?*

*Autrefois il y avait des œuvres, maintenant il n'y a que des produits* – Balzac. Toute œuvre fut toujours un produit, mais si le producteur d'antan fut artisan ou artiste, aujourd'hui, il est robot. Qui accepterait encore d'être consommé par une œuvre au lieu de consommer un produit ? Tout auteur d'une œuvre est un séducteur avant d'être, éventuellement, un producteur.

Jadis on vivait des sensations fortes, ensuite on se mit à les simuler, aujourd'hui, où le héros et l'histrion disparaissent des scènes, et même des rues, on les *produit*. Mais sans bon frisson ni bon rideau, ces produits affichent un prix, mais ne représentent aucune valeur.

La machinisation, l'algorithmisation des goûts est paradoxalement tribut au plus ignoble des hasards. J'ignore mes fins, autant les vouer au hasard. Mais je dois être maître de mes contraintes, qui traduisent mon goût. Seul le caprice de l'artiste offre une houle alternative à la déferlante aléatoire à l'origine des destinées.

L'énigmatisme de balivernes, la banalisation de mystères - deux courants d'un art agonal, *ars moriendi* succédant à *ars nascendi*, sans soupir ni relief, précédant la morte platitude finale. *Le jour viendra, où nous aurons mis en lumière tout notre mystère et alors nous ne saurons plus écrire* - C.Pavese - *Verrà il giorno in cui avremo portato alla luce tutto il nostro mistero e allora non sapremo più scrivere*. Le mystère du créer (*ars inveniendi*) se mutera en solution du faire (*ars fingendi*).

Chant - conte de fées - mythe - pièce de théâtre - scénario - cahier des charges ; l'art achève sa trajectoire : gestation, gesticulation, gestion.

Deux écoles de la littérature française : celle de la liberté ou celle de la contrainte, le XVI-ème licencieux ou le XVII-ème cérémonieux, aboutissant à Rimbaud ou à Valéry. Il faut choisir entre *siat* et *fiat*, entre une vie donnée et une vie à donner. L'universalité semblant être dans la liberté, le second courant finira par n'être apprécié que des élites cosmopolites.

On ne peut bien écrire qu'en comprenant, que l'écrivain, en nous, ne doit rien à l'homme que nous sommes.

Chez un créateur cohabitent deux personnages – l'homme et l'artiste. Ce qu'il faudrait retenir de l'homme, ce ne sont pas ses expériences – le savoir et les preuves, mais ses dogmes - le goût et le tempérament. Et l'art, c'est la sophistication de l'artiste au service des dogmes de l'homme.

Avant Balzac, les héros littéraires ne pouvaient pas exister dans la réalité, ce qui en donnait la hauteur. Depuis, on ne fait qu'approfondir ou d'étaler tous ces rentiers, comtesses, soubrettes ou apothicaires. D'où la grandeur de Dostoïevsky aux protagonistes tous loufoques.

Notre soi est toujours un mélange inextricable entre le propre viscéral et le commun mental ; clamer que je ne parle qu'en mon nom propre ou au nom des valeurs universelles n'infirmes ni ne confirme rien sur la vraie part de ma voix primordiale dans le message (*Je ne peux écrire qu'à travers moi-même* – N.Gogol - *Не могу писать мимо себя*) ; on n'a son propre regard à soi que lorsque l'essentiel est dû au talent musical, à la fois de compositeur, d'interprète et de maître d'acoustique, et non pas aux thèmes, instruments, lieux ou forces.

Dans la chaîne : l'impression de l'auteur - l'expression - l'impression du lecteur, il faut être lucide sur le contenu des nœuds et sur les ressorts des passages entre eux. Quand on comprend, que nos impressions sont, d'une manière écrasante, communes, interchangeable, reproductibles, on se focalise sur le deuxième nœud et le second passage, on devient créateur, et par la même occasion, - imposteur ; et l'on finit par redéfinir le métier du poète - faire durer la première impression - puisqu'il ne sera plus très clair, de l'impression de *qui* il s'y agira.

L'exclusivité de la nature humaine – une conscience inquiète du Bien divin, déposé dans notre cœur ; l'apport de la civilisation – la découverte et l'exploitation du Vrai par notre esprit. La culture, c'est l'émotion spontanée de notre âme devant la Beauté de l'œuvre humaine créatrice, la vénération de la nature et le respect de la civilisation. Ce n'est pas le manque de créateurs qui explique le dépérissement de la culture actuelle, mais l'extinction des âmes, au profit d'une nature moutonnaire et d'une civilisation robotique.

*La peinture n'est plus pour la foi ou pour la beauté, elle est pour l'individu* – A.Malraux. Cet individu ne lit ni Homère ni [St Augustin](#) ni G.Vasari ; il est PDG, golfeur ou spéculateur, à l'offre et la demande robotiques. Et je ne sais plus où le robot est plus présent : dans les yeux de cet individu ou dans le pinceau du gribouilleur.

Dans tout discours, concernant la vie de la cité, il y a une part du constat (diagnostic d'une crise), une part de l'appel (à l'action motivée), une part de la métaphore (tableau exalté) - travail robotique, exécution moutonnaire, création artistique. Dans la cité antique domina la vision artistique ; jusqu'au XX-ème siècle, le rythme grégaire fut déterminant ; aujourd'hui, nos politiciens suivent, aveuglement et sourdement, l'algorithme robotique.

Le sage antique fut complice du poète, dans l'escamotage de la vie. Le sage moderne enfanta le *juste* et le *naturel*, qui bannirent la passion *injuste* et le culte de l'homme *inventé*. Du divorce entre la raison et le rêve ne survécurent que des enfants-monstres : la machine et le hasard.

Deux formes merveilleuses sont accessibles à l'homme : sa forme propre (et étant plutôt le fond même), largement commune à l'espèce et servant à remplir le vase divin, et la forme de sa création, où sa singularité et son talent s'occupent du vase même. *Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur* - Pic de la Mirandole - *Nec te celestem neque terrenum, neque mortalem neque immortalem fecimus, ut tui ipsius quasi arbitrarius honorariusque plastes et fctor, in quam malueris tute formam effingas.*

L'art le vrai fut possible, parce que les lieux de création furent très rares et parce la création exigeait une maîtrise et un don exceptionnels. D'où les deux sources de la barbarie moderne : le mouton eut l'accès à la scène publique et le robot apprit la production d'images.

En Europe, les châteaux devaient éblouir par la magnificence et l'élégance, les librairies étaient censées promouvoir la noblesse et l'intelligence, les laboratoires témoignaient de la profondeur et de la grandeur. Une fierté en émanait. Aujourd'hui, ces sites sont au service exclusif du lucre, en compagnie des bourses, usines et music-halls. Plus aucun idéal à défendre ; un complexe d'infériorité face aux centres de recherches américains, aux usines chinoises. Et pas de grande politique, sans un grand idéal. L'horizontalité, collective et nette, adoptée par la société, humilie l'Européen, habitué de la verticalité, individuelle et vague.

Ce n'est plus pour le Prince ni pour la foule que les artistules modernes

*créent*, mais pour l'acheteur. Plus précisément, l'œuvre continue à s'adresser à l'élite, mais l'élite devint une foule de plus.

Dans le dessein divin concernant l'homme, l'imitation, ou l'adaptation, évidemment, précèdent la création ; mais, l'original nous étant caché, la vie ne fait que l'effleurer, tandis que l'art semble entrer avec lui en contact plus révélateur ; hélas, ces temps derniers, l'homme crut avoir trouvé dans le robot l'original divin jadis inaccessible, ce qui accélérera la disparition de l'art.

L'artiste peut se permettre des mensonges iconoclastes à peindre ; le peuple aurait besoin de mensonges idolâtriques, transmis par des fripons ; quand on voit les résultats minables des prêches antichrétiens, contre la dévotion ou contre la morale, de Voltaire ou de [Nietzsche](#), on a envie de remobiliser l'Inquisition et de rehausser les bûchers, puisque tout feu est désormais éteint, et y règne un terre-à-terre asphyxiant.

*L'art est propre d'une humanité encore dans l'enfance, laquelle, devenue adulte, ne goûtera plus que la vérité* – E. Renan. Quelle sinistre prophétie ! La nostalgie d'Eden où *la foi et l'innocence ne poussent que sur l'arbre de l'enfance* - Dante - *fede e innocenza son reperte solo ne' parvoletti*. Mais *la poésie ne survit que dans l'adolescence fermentée* - Ortega y Gasset - *la poesia es adolescencia fermentada y así conservada*. Parler de l'enfance, les yeux mouillés, est encore un bon moyen de devenir créateur.

La création humaine, c'est à dire le Qui et le Comment artistiques, complète admirablement la Création divine, qui se ramène au Quoi et au Pourquoi vitaux.

- Hommes -

## Index des Auteurs

Abélard P.	122	Calderón P.	68	Goethe W.	5,28,40,93, 94,97,103,132
Adorno Th.	84,155	Camus A.	88,91	Gogol N.	13,132,189, 196
Alain	165	Canetti E.	151,152	Gorky M.	115,189
Amiel F.-H.	89,142	Carlyle Th.	52,65	Gracián B.	150
Angélus	91,125	Carroll L.	169	Griboïédov A.	21
Aragon L.	41,47,172	Cervantès M.	41,135	Habermas J.	169
Arendt H.	156	Char R.	25,49,66	Hamann J.G.	17,128,138
<b>Aristote</b>	11,37,58,60, 61,81,90,98,105, 126,143,160	Chateaubriand F.	15,53	Haydn J.	21
<b>St Augustin</b>	17-19,24, 25,117,126,131,199	Chestov L.	7,38,53,172	<b>Hegel J.G.</b>	8,13,23,38, 92,115,159,176,184, 187
Avicenne	139	Chomsky N.	99	<b>Heidegger M.</b>	9,28,41, 56,93,109,117,141, 157,159,173,185
Bacon F.	54,60,105	Chostakovitch D.	186	Hemingway E.	104
Badiou A.	37,133,	Cicéron	42,147,162,182	<b>Héraclite</b>	12,23,117, 141,153,160
Bakhtine M.	91,185	<b>Cioran E.</b>	23,37,63,69, 73,79,81,88,98,114, 119,122,129,164,173, 184	Hésiode	115,118
Balzac H.	195,196	Cocteau J.	46,147	Hesse H.	21,29,78,95
Barney N.	159	Croce B.	48	Heyse P.	21
Batiouchkov V.	6	Dante A.	7,101,132,199	Hippius Z.	149
Baudelaire Ch.	80,97, 120,182	Debray R.	39,73,79,97, 187	Hippocrate	92
Baudrillard J.	1,184	Delacroix E.	161	Hofmannsthal H.	175
Beckett S.	116	Deleuze J.	160	<b>Hölderlin F.</b>	17,42,47, 83,171,184
Beethoven L.	21,68,147	Descartes R.	153,164	Homère	147,180,199
Bélinsky V.	29,137	Dickinson E.	74,155	Horace	65,72,122
Benda J.	14,36,165	Disraeli B.	50	Hugo V.	64,108,121
Benjamin W.	16,32,42, 73	Donne J.	153	Husserl E.	23,123
Benn G.	48,140	<b>Dostoïevsky F.</b>	48,83,85, 95,104,117,136,178, 189,196	Iskander F.	145
Berbérova N.	69	Du Bellay J.	53	Jabès E.	6
Berdiaev N.	56	Me Eckhart	5,103	Jankelevitch V.	24,137
Bergson H.	88,96,99	Einstein A.	88,152,183	Jaspers K.	30
Bias	101	Eisenstein S.	46	Jésus	116,126,162
la Bible	20,51,86	Eliot T.S.	24	Johnson S.	171
<b>Blanchot M.</b>	22,60,90, 107,122,150	Éluard P.	18,139	<b>Joubert J.</b>	56,57,72,89, 103,151,172
Blok A.	51,108,186,193	Emerson R.W.	120	Joyce J.	7,188
Bloy L.	119	Enthoven R.	139	Jünger E.	147
Boèce	177	Faulkner W.	77	Juvénal	41
Boehme J.	27	Flaubert G.	22,32,37, 106	Kafka F.	63,78,154
Borgès J.	11	Fontenelle B.	153	Kant E.	14,19,27,32, 150
le Bouddha	21	Foucault M.	110	<b>Kierkegaard S.</b>	82,83, 149,166,182,193
Braque G.	25,110,139	France A.	45,92	Klioutchevsky A.	126
Broch H.	100	Freud S.	80		
Browning R.	162	Gandhi M.	140		
Buber M.	42,153	Gibran Kh.	64		
Buffon G.	104,194	Gide A.	13		
Byron G.	72,118				

Koestler J.	123	Pasternak B.	7,9,22,25, 54,64,102,109,109, 150,164,179	Shaw B.	80,84
Kraus K.	56,84,134	St Paul	117	Socrate	73,81,126,138, 153,160
Lamartine A.	50	Pavese C.	24,81,92,97, 107,195	Soljénitsyne A.	189
Lao Tseu	23,181	Pessoa F.	85,95,113,120, 140	Spencer H.	51
Lec S.	52,125	Pic de la Mirandole	199	Speth A.	82
Leibniz W.	81,162	Picasso P.	14,23	Spinoza B.	19,23,37,81, 84
Leopardi G.	12,18	Pindare	91	Steiner G.	99,118
Lermontov M.	189	Platon	22,44,60,110, 119,123,139,153,160	Stendhal	24,111,128, 146
Levinas E.	69,177	Pline l'Ancien	113	Sterne L.	172
Lichtenberg G.	167	Plotin	178	Suarès A.	41,72,166
Lorca F.	19,36,103	Pope A.	156	Swedenborg E.	29
Machado A.	11	Pouchkine A.	8,119,188, 189	Tacite	153
Mahler G.	20	Prichvine M.	126,129	Tagore R.	124,165
Maine de Biran	50	Protagoras	98	Tchaïkovsky P.	104,178
Mallarmé S.	53,58,151, 152	Proust M.	20,53,66,167	Tchékhov A.	77,79,87, 89,104
Malraux A.	123,199	Pythagore	126	Thomas d'Aquin	139
Mandelstam O.	41,106, 131	Quintilien	10,22,30	Tolstoï L.	88,104,117, 153,158,176,189
Marc-Aurèle	82	Racine J.	78,147	Tourgueniev I.	149
Marx K.	70	Reisner L.	77	Tsvétaeva M.	16,28,31, 66,68,104,109,127, 144
Matisse H.	102,148	Renan E.	199	Twain M.	178
Melville H.	121	Ricœur P.	180	Valéry P.	1,3,8,14,16, 16,23,24,27,30,37, 47,53,63,77,91,97, 97,97,98,103,103,105, 108,114,117,119,138, 140,144,145,146,148, 150,152,196
Merleau-Ponty M.	33,159	Rilke R.M.	9,25,35,64, 69,81,93,114	Van Gogh V.	6
Michel-Ange	56	Rimbaud A.	9,110,116, 150,196	Vasari G.	199
Modigliani A.	107	Rolland R.	186	Vauvenargues L.	86
Montaigne M.	11,50,78, 125	Rostand E.	121,177	Vernadsky V.	193
Montesquieu	23	Rostropovitch M.	85	Vico G.	135,160
Morand P.	76	Rousseau J.-J.	13,114, 160	de Vinci L.	13,57,106
Mozart W.	21,79	Rozanov V.	130	Virgile	109
Musil R.	37	Russell B.	188	Volochine M.	185
Nabokov V.	44,50,166, 169	Saint Exupéry A.	158	Voltaire A.	15,22,86, 114,199
Napoléon	152	Sartre J.-P.	68,88,109, 135,138	Wagner R.	7,26,113
Nerval G.	83	Schiller F.	29,122,178	Weil S.	85,107
Nicolas de Cuse	144	Schlegel F.	3,36,164	Wiazemsky P.	123
Nietzsche F.	3,4-6,10, 12,13,16,22-24,28, 31,37,38,54,61,63, 66,75,78,81-83,88, 92,94-108,109,113, 114,117,119,123,141, 146,152,152,154,156, 176,179,182,189,199	Schopenhauer A.	11,50, 82,92,99,119,139, 187	Wilde O.	138
Nerval G.	85	Schumann R.	56,195	Wittgenstein L.	117,138, 159
Novalis	50,127	Sénèque	41,94	Woolf V.	10
Ortega y Gasset J.	32, 78,141,149,199	Serres M.	105,127,151	Zénon d'Élée	147
Ovide	21,74	Shakespeare W.	11,80, 87,135		
Paracelse	57				
Pascal B.	3				



## Sommaire

<b>Avant-Propos</b>	<b>I</b>
Noblesse	3
Intelligence	34
Solitude	63
Souffrance	76
Action	90
Ironie	113
Amour	125
Doute	134
Mot	152
Bien	174
Hommes	184
<b>Index des Auteurs</b>	<b>201</b>

